U d'/of OTTAWA
39003002502689

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/lechantierposi00ponc

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

LE CHANTIER

Paris. — Typ. Lacrampe et Comp., rue Damiette, 2.

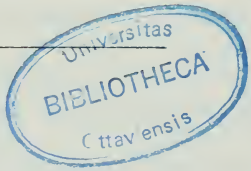
LE CHANTIER

POÉSIES NOUVELLES

PAR

CHARLES PONCY

OUVRIER MAÇON



PARIS

PERROTIN, LIBRAIRE

ÉDITEUR DE LA MÉTHODE WILHEM

RUE FONTAINE-MOLIÈRE, 41

1844

PQ
2382
.P88C4
1844

PRÉFACE

Nous avons jadis soutenu une thèse sur la poésie des prolétaires; jadis, c'est-à-dire il y a un an ou dix-huit mois. Au train dont vont les idées en France, c'est déjà si loin de nous, que je crains fort que personne ne s'en souvienne.

En ce temps-là, quelques prolétaires inspirés, dont les noms ont grandi depuis, Magu le tisserand, Beuzeville le potier d'étain, Savinien Lapointe, cordonnier, enfin dix ou douze poëtes-ouvriers remarquables, venaient de surgir tout à coup pour partager la gloire déjà acquise à Reboul, le boulanger de Nîmes, et à Jasmin, le célèbre coiffeur gascon. Nous ne rappellerons pas ici Lebreton, Ponty, Durand, Vinçard, Roly, Magen, mademoiselle Carpentier, et plusieurs autres, dont nous nous réservons de parler ailleurs

avec l'attention qu'ils méritent. Ce fut une véritable explosion du génie poétique de la France prolétaire; et ces natures d'exception, dont maître Adam avait été le chef et le père en d'autres temps, devinrent si nombreuses, que force fut de s'écrier : Le Parnasse est envahi ! les illettrés en ont forcé la porte; et cet audacieux peuple, qui ne songeait naguère qu'à raser châteaux et bastilles, vient maintenant bâtir des temples aux Muses sur le sol fécondé de son sang et de ses sueurs.

Que le peuple fût poëte, nul n'en doutait de bonne foi; tous les grands artistes étaient sortis de son sein; et pour être grand artiste, il faut bien avoir de la grande poésie dans l'âme. Peintres et sculpteurs, musiciens et virtuoses, avaient été produits par centaines, et dans tous les siècles, par cette race puissante, foyer inépuisable de génie, de force et de jeunesse morale. Mais les professions manuelles, conduisant naturellement au développement du génie spécial dont ces professions sont le point de départ, le peuple n'avait guère produit que des *artistes*, mot presque synonyme autrefois de celui d'artisan. Le domaine de la littérature, le roman, la versification, l'histoire, étaient restés aux mains des classes nobles, riches, érudites. Le peuple avait ses chants et ses légendes, empreints souvent d'un génie poétique incontestable, mais enveloppés de formes si barbares, que le bel-esprit des hautes classes s'en détournait avec mépris, et ne daignait pas y voir l'étincelle jaillissant du caillou. La forme épurée, la connaissance exquise de la langue, l'usage facile des règles

de la versification, semblaient généralement inaccessibles à cette race qui ne savait pas lire, écrire encore moins.

Depuis la Révolution, l'instruction s'étant répandue davantage, les enfants du pauvre ont pu comprendre et goûter la poésie soumise à des règles sévères. Béranger fut le premier et le plus étonnant prodige de cette initiation rapide du peuple. A son tour, il fut initiateur; et ses chants admirables, grâce à leur forme heureuse, concise et facile, passant dans toutes les bouches, éveillèrent tous les esprits, embrasèrent toutes les âmes. Les chants énergiques et sauvages des Compagnons s'adoucirent, les couplets obscènes des régiments firent place à des hymnes patriotiques; la fille du peuple les porta de l'atelier à la mansarde; toute la France sut Béranger par cœur; et si les classes lettrées ont apprécié plus catégoriquement les beautés de son œuvre, c'est toujours dans le peuple que la grandeur de son sentiment et le charme de sa forme lyrique ont éveillé le plus d'enthousiasme et d'émulation. C'est là qu'est le plus utile, le plus durable, le plus glorieux succès du grand *chansonnier* de la France révolutionnaire.

Mais faire des vers comme Béranger n'était pas donné à tous. Ce ne fut même, littéralement parlant, l'héritage d'aucun. On ne refait pas les œuvres individuelles du génie, mais chacun en profite pour féconder et développer sa propre individualité. Vinrent les poëtes de l'école moderne, avec leurs grandeurs et leurs défauts; ils n'avaient pas travaillé pour le peuple, ils n'en furent pas compris d'abord. Tandis

qu'une ode de Béranger, à peine échappée de son cerveau, avait volé de bouche en bouche, les grands vers romantiques, durs à chanter et difficiles à retenir, restèrent longtemps dans les régions de la bourgeoisie lettrée. Les quelques poëtes prolétaires remarquables qui surgirent de 1830 à 1840, Reboul, Hégésippe Moreau, s'inspirèrent d'eux-mêmes, de Béranger encore, ou de M. de Lamartine, dont la forme lyrique avait, dans sa suavité, plus de chances que les autres innovations pour devenir populaire.

Et puis, tout d'un coup, dix, quinze, vingt et trente poëtes ouvriers se sont mis à écrire et à chanter sur tous les points de la France, et jusque dans les tristes rues de Paris. On s'étonna du premier et du second; et puis il en vint tant qu'on ne les compta plus, et que certaines gens, ennemis, non du peuple, mais du changement, et par conséquent du progrès, par nature et par position, se bouchèrent les oreilles, en décrétant que *cela* devait faire de mauvais poëtes ou de mauvais ouvriers. Les journaux conservateurs dénigrèrent surtout certaine pléiade prolétaire que M. Olinde Rodrigue eut le courage de faire connaître, en publiant un volume de poésies d'ouvriers, sous le titre un peu ambitieux, mais juste au fond, de *Poésies sociales*.

Sans doute ces chants prolétaires n'étaient pas exempts de défauts; l'inexpérience s'y faisait sentir; une certaine rudesse d'expression, énergique stigmate de l'indignation populaire, y paraissait souvent, et révoltait à bon droit les nerfs délicats de l'élégante critique. Mais la bourgeoisie ne s'en émut pas autant

que le lui conseillaient ses lettrés. Bon nombre de bourgeois avouèrent naïvement qu'ils n'eussent pas fait si bien; et se rappelant les habitudes et le langage de leur enfance, cette classe, récemment émancipée, qui n'est pas toute corrompue, ne se joignit pas à la presse aristocratique pour conspuer les pauvres poëtes de l'échoppe et de l'atelier. Leur livre passa donc, sans faire grand bruit, à travers la cohue élégante des livres nouveaux; et les in-octavo satinés de la quinzaine, qui virent le jour en cette compagnie, ne se fermèrent pas d'horreur au contac' de ces muses un peu viriles, un peu *filles de Rébecca*. On n'osa pas trop les regarder en face, le beau monde n'en parla guère, et le peuple seul s'émut de cet événement littéraire.

Cependant l'esprit conservateur était si peu sûr de lui-même en cette circonstance, si peu fixé sur le rôle délicat et scabreux qu'il avait à jouer avec l'*invasion*, qu'on vit presque à la même époque la *Revue des Deux-Mondes*, qui avait fort dénigré la phalange des poëtes prolétaires, publier un article fort bien fait et fort élogieux sur le poëte Jasmin. Plus tard, Jasmin fut admis à l'honneur de réciter ses vers devant la famille royale, et il en reçut de grands compliments et de petits cadeaux. D'un autre côté, Magu recevait du ministère une rente de 200 fr., et le ministre de l'Instruction publique faisait parvenir une petite bibliothèque à Poncy le maçon. Sa Majesté Louis-Philippe daignait saluer Durand, le menuisier de Fontainebleau, lorsqu'elle passait devant sa boutique. Enfin on voulait bien donner du

pain et des éloges aux poëtes plébéiens, mais on voulait que leur gloire ne prît pas son vol trop loin du clocher natal ; on ne voulait pas que la presse indépendante se mêlât de les signaler à la bienveillance d'un public plus étendu. On désirait surtout, on espérait peut-être, en leur distribuant quelques aumônes et quelques flatteries, qu'ils ne s'aviseraient pas de chanter la liberté et la fraternité. Ces bons poëtes naïfs et probes ne se mêlaient point de politique ; ils continuèrent à chanter le peuple, à demander pour lui, avec plus ou moins de vigueur et d'impatience, du pain et de l'instruction... C'est ce qu'ils venaient d'obtenir pour eux, c'est ce qu'ils ne pouvaient pas obtenir pour leurs frères.

Ceci est l'historique des petites émotions que souleva dans le monde littéraire et administratif l'apparition de ces poëtes-artisans ; débats éphémères qui furent oubliés avant d'avoir reçu une conclusion, ainsi que tous les événements quotidiens dont s'alimente et regorge la presse parisienne.

Heureusement la province est moins oublieuse et moins blasée que la capitale. Chaque ville, chaque département resta fidèle à l'humble ouvrier qui lui avait donné du plaisir et de la gloire. Rouen continua à être fière de son potier d'étain et de son calicotier ; le département de Seine-et-Marne, de son tisserand ; Nevers, de son tailleur ; Fontainebleau, de son menuisier ; Agen, de ses deux coiffeurs ; Nîmes, de son boulanger ; Dijon, de sa couturière * ; Toulon,

* Marie Carpentier.

de son maçon, et ainsi des autres : car la liste en serait longue, et chaque année y ajoute de nouveaux noms. La province montre en ceci son bon sens et sa force morale. Tandis que Paris lui enlève tous ses autres produits intellectuels, ses penseurs et ses écrivains de la classe bourgeoise, ses acteurs, ses musiciens, ses sculpteurs et ses peintres, au moins ses poëtes de la classe laborieuse lui restent, et trouvent sur le sol natal leur succès et leur récompense. Ils y trouvent aussi leur inspiration; et comme la province ne leur est point ingrate, ils ne sont pas ingrats envers elle : ils lui versent le charme de leur poésie, en même temps qu'ils lui offrent les services de leur industrie. Doublement utiles, ils sont doublement aimés et récompensés. A Paris, où si peu d'élus se font jour parmi la foule, on n'entend que des plaintes et des malédictions planer sur ce chœur des poëtes méconnus que chaque année voit naître et mourir sur l'arène littéraire. Combien de noms sont proc amés chaque année, chaque mois, chaque semaine, dans les réclames et dans les annonces de la librairie! combien aspirent vainement à cet inutile et dangereux honneur! Autant de noms que l'oubli dévore en un jour, ou que l'obscurité engloutit à jamais.

Dans les provinces il en est tout autrement : le poëte de la localité est l'objet d'un culte; toutes les classes applaudissent à son triomphe, tous les voyageurs lui portent leur tribut, toutes les mémoires retiennent ses chants. Chaque citoyen est généreusement fier de la gloire du poëte son compatriote; et comme tous ces poëtes sont des prolétaires, vu que

dans les autres classes on méprise l'ovation locale, aimant mieux échouer à Paris que régner chez soi, il en résulte qu'aux hommes du peuple seuls appartient le noble rôle de régénérer la vie intellectuelle sur tous les points de la France. Ils y sont les gardiens du feu sacré, longtemps assoupi, qu'ils viennent enfin de réveiller. Gloire à ces bardes prolétaires! honneur aux sympathies locales qui leur prodiguent cette gloire méritée !

Elle est donc très-grande, beaucoup plus grande qu'on ne le pense à Paris, cette mission des poëtes-ouvriers. Qu'ils ne s'en dégoûtent point, et qu'ils ne la croient jamais au-dessous de leur génie ! N'eussent-ils rien de mieux à faire que d'initier leurs compatriotes des classes pauvres à la beauté des formes du langage, ce serait encore un rôle très-élevé. Mais ils font plus, car ils sentent que le peuple a plus à faire. Le peuple est l'initiateur providentiel, fatal, nécessaire et prochain, aux principes d'égalité contre lesquels le vieux monde lutte encore. Lui seul est le dépositaire du feu sacré qui doit réchauffer et renouveler, par la conviction et l'enthousiasme, cette société malade et mourante d'*inégalité*. Le peuple est virtuellement, depuis la naissance des sociétés, le Messie promis aux nations. C'est lui qui accomplit et qui doit continuer l'œuvre du Christ, cette voix du ciel descendue dans le sein d'un prolétaire, ce Verbe divin qui sortit de l'atelier d'un pauvre charpentier pour éclairer le monde et prophétiser le royaume des cieux, c'est-à-dire le règne de la fraternité parmi les hommes. Ce n'était pas dans la poitrine ambitieuse

d'un proconsul romain, ni dans le sein desséché d'un docteur juif, que cette pensée de Dieu pouvait s'incarner. Elle passa de l'âme du prolétaire Jésus dans l'âme des prolétaires de son école. De pauvres travailleurs la répandirent sur le monde, et leur génie fut inspiré d'en haut pour la féconder et l'expliquer. Ou l'avenir du monde est brisé et la race humaine finie, ou bien un avenir prochain nous réserve quelque miracle de ce genre. Les scribes et les pharisiens d'aujourd'hui n'ont pas plus l'inspiration divine que ne l'avaient ceux de l'antique Judée. Les administrateurs des provinces de France ne sont pas plus animés de l'esprit saint que les préteurs de l'empire romain ne l'étaient au temps de la révélation évangélique; et comme Hérode, ils ne savent plus que se laver les mains de toutes les iniquités sociales dont ils ne peuvent contenir le débordement. Les docteurs de la loi n'ont plus à interpréter qu'une loi inique, à laquelle leurs sophismes ne peuvent rendre la vie. Les heureux de la terre, les privilégiés de l'inégalité, eussent-ils l'intention d'alléger la misère publique, qui les menace d'une guerre d'extermination, ne trouveront pas dans les suggestions de la peur l'inspiration divine, qui seule peut résoudre les problèmes réputés insolubles. La prudence, le remords ou la crainte, n'enfantent que des palliatifs; et un moment vient. dans la vie des sociétés, où tous les palliatifs sont insuffisants, par conséquent impuissants. L'enthousiasme de la foi improvise seul les grands dénoûments de l'histoire; et si le peuple n'a pas encore vu la lumière embraser ses masses compactes, du moins

il aperçoit sur les sommités où montent ses pensées, et il voit par les yeux de ses poëtes et de ses philosophes (car il en a aussi), les lueurs qui pointent à l'horizon. Sans qu'il soit besoin de devancer la marche du temps pour lui attribuer un génie et des vertus encore impossibles à tous, le peuple a en lui les éléments naturels et vivaces qui conduisent aux grandes inspirations politiques, aux grandes révélations religieuses : c'est tout un dans l'avenir ! Il a le profond sentiment de sa dignité méconnue, l'amère souffrance de son orgueil blessé ; c'est l'indignation, et l'indignation fondée enfante la force héroïque. Il a les atroces douceurs de la misère, qui éveillent dans chaque être infortuné une pitié déchirante, une tendre sympathie pour les maux de tous ; c'est la commisération, et la commisération bien sentie conduit à la charité brûlante. Il a la liberté d'esprit (dangereuse pour les gouvernements), à laquelle le condamne l'absence de droits politiques ; et cette oisiveté politique engendre les rêves profonds, l'aspiration continuelle et dévorante d'un idéal de société, idéal que ne satisfait en rien et qu'irrite amèrement au contraire l'œuvre égoïste et puérile de ses législateurs privilégiés, de ses prétendus représentants. Cette aspiration, c'est la méditation qui commence, c'est la révélation qui s'approche. Oui, le Christ va naître ; oui, Jésus va tenir ses promesses, et revenir parmi nous ; et ces poëtes prolétaires, qui ne font que surgir, vont bientôt nous le prophétiser, comme Jean-Baptiste et d'autres, avant lui, avaient annoncé la venue du Sauveur. Ce Sauveur s'incarnera-t-il dans

un homme, ou dans plusieurs, ou dans tous spontanément? S'appellera-t-il encore le Messie, ou s'appellera-t-il *million*, comme s'exprime le poëte Mickiewicz? Peu importe! ce n'est pas une question à résoudre aujourd'hui; mais il est évident que l'esprit du peuple enfantera une grande religion sociale, laquelle ne peut pas sortir directement des classes qui ne souffrent pas, qui n'aspirent pas, qui ne réclament pas avec la même énergie.

Ce n'est pas à dire que ces classes opprimantes, malheureuses aussi par l'inégalité et les monstruosités qui en résultent, ne cherchent pas la pensée du salut, et n'aideront pas, dans un temps donné, à la réaliser. Mais maintenant elles ne sont pas sur la voie; elles ne cherchent pas avec assez d'ardeur, elles n'ont point la lumière, elles ne peuvent pas l'avoir : elles ne souffrent pas assez pour cela. Elles ont des motifs personnels erronés de craindre d'une révolution plus de maux qu'elles n'en connaissent. Elles iront donc ainsi dans les ténèbres, cherchant mal, ne trouvant pas, recevant tout au plus, et peut-être à contre-cœur, la lumière du peuple, en acquiesçant pacifiquement, j'aime à le croire, mais sans enthousiasme et sans joie, aux nécessités de l'avenir. Telles sont les probabilités que déroule à nos yeux la logique des causes, et il n'est pas besoin de se faire de grandes illusions pour les apprécier et les signaler.

Et cependant, nous dit-on, il y a plus de talent et de savoir dans la bourgeoisie que dans le peuple. Elle est encore dépositaire des trésors de la science politique; l'intelligence est chez elle à

l'état de développement illimité, tandis que dans le peuple elle est encore enveloppée des langes de l'enfance. Que cette ignorance des classes pauvres soit ou non le résultat des lois d'inégalité et des systèmes personnels des gouvernements, il faut bien la reconnaître, nous crie-t-on, il faut bien en tenir compte; *longtemps encore*, ce sont les propres expressions de la presse conservatrice, la classe bourgeoise est destinée à initier au progrès les classes inférieures!

Telle est la prétention de la bourgeoisie régnante; tel est, au reste, le langage d'une portion de la bourgeoisie démocratique, du parti qu'on appelle l'opposition. Et dans la bouche de ces derniers, le doute est sincère; il n'est point dicté, j'aime à le croire, par l'ambition hypocrite de régner un jour à la place de la bourgeoisie monarchique; il est inspiré par une impatience généreuse de l'avenir, par une douleur vraie des maux présents. Certains hommes du peuple, parmi les meilleurs et les plus intelligents, partagent aussi cette erreur, à la vue des préjugés et des vices qui régnent encore parmi leurs frères. Ils pleurent sur les égarements que le malheur produit, sur la dégradation attachée forcément à la misère. Ils ne peuvent encore toucher du doigt des progrès assez marqués, assez généraux dans le peuple, pour croire que l'heure de son émancipation soit prochaine : « Ils ont encore grand besoin de guides, disent-ils, ces enfants qui ne connaissent pas leur propre chemin. Il faut que d'autres yeux voient pour eux; ces aveugles se briseraient contre les écueils! » Ainsi, d'une part, les conservateurs s'arrogent fière-

ment le droit de conduire le peuple où ils veulent, fût-ce dans l'abîme ; de l'autre, les démocrates sincères mais craintifs attribuent dans les destinées du peuple une importance exagérée au parti de l'opposition groupé selon les nécessités constitutionnelles, c'est-à-dire composé de bourgeois moins riches et plus humains que les autres.

Que ces derniers aient infiniment plus de cœur et d'intelligence que les privilégiés du monopole, nous n'en doutons aucunement; que ce parti de l'opposition soit généralement composé d'hommes éclairés, courageux et sincères, nous aimons à le proclamer ; qu'il y ait même de hautes lumières dans les régions heureuses de la société, de grandes âmes qui ont une vue prophétique de l'avenir, nous en sommes intimement persuadé ; mais ces dernières individualités généreuses et puissantes sont des exceptions, et, comme on le dit proverbialement, servent à confirmer la règle. On peut dire de l'opposition bourgeoise en général qu'elle a encore une grande valeur morale pour le présent, puisqu'elle seule peut et veut quelque chose pour amener par les moyens constitutionnels l'émancipation du peuple, mais qu'elle n'a plus une grande valeur politique et sociale ; car le système constitutionnel est précisément bâti tout exprès, et le plus prudemment possible, pour lui ôter tous ses moyens d'action sur le gouvernement du pays, et presque tous ses moyens d'action sur le peuple. Aussi chaque jour amène-t-il une indifférence plus profonde et plus fâcheuse entre le peuple et cette opposition qui lui a promis plus qu'elle ne pouvait

tenir. Mécontente des mécontentements qu'elle inspire, blessée et irritée de la méfiance qu'elle a rencontrée, elle-même commence à ne plus croire au peuple et à désespérer de son prochain avénement.

Sans railler l'insuffisance involontaire et douloureuse de ces hommes respectables, sans douter de leur dévouement, obscurci seulement en apparence par une funeste période de scepticisme et de découragement, la voix du peuple pourrait leur crier comme celle de Jésus sur le lac de Génézareth : « Pourquoi avez-vous douté de moi, ô hommes de peu de foi? En moi est la source cachée, mais large et frémissante, de l'enthousiasme que vous n'avez plus ; en moi est la force calme et patiente dont vous ne pouvez pas sentir l'étreinte ; en moi fermente l'avenir, auquel vous ne croyez pas. »

Allons, poëtes prolétaires, à l'œuvre! répondez, accordez vos lyres ; car vous parlez encore de la lyre sans crainte de passer pour classiques, et vous avez bien raison. Chantez vos hymnes de vérité, dites vos paroles de conviction à ces amis dont le cœur vous appelle, à ces démocrates de la bourgeoisie qui pour la plupart sont nés parmi vous, et dont aucun ne peut chercher bien loin dans la nuit des temps l'heure où sa tige s'écarta de la souche populaire. Le même sang coule dans vos veines, les intérêts seuls vous divisent en apparence. Trouvez-la donc cette loi religieuse, sociale et politique qui réunira tous les intérêts en un seul, et qui mêlera de nouveau le sang de toutes les races dans une seule famille. Et si vous ne la trouvez pas aujourd'hui, cette loi sublime de l'avenir, si le secret de Dieu ne veut pas

encore descendre de son sein dans le vôtre, ne cessez pas de l'annoncer ; car votre mission est prophétique, et quand tout, au-dessus de vous, semble vouloir désespérer de vous, ne désespérez pas de vous-mêmes. Il me semble que vous devez sentir déjà dans vos larges poitrines ce tressaillement mystérieux auquel les mères reconnaissent, au milieu de la joie et de la souffrance, la présence bien-aimée de l'enfant de leurs entrailles. Oui, le secret de Dieu, ce que dans dans notre langue prosaïque nous appelons aujourd'hui la solution du problème social, gronde sourdement dans vos seins oppressés. C'est vous qui l'enfanterez cette Sagesse divine qui sortira de vos fronts armée de toutes pièces comme l'antique Pallas ; c'est vous, ou les fils qui grandissent autour de vous, ou les frères que vos chants exaltent ; c'est vous tous, ce sont vos amis réunis à la veillée, ce sont vos filles et vos femmes qui rêvent, la tête penchée, en travaillant et en vous écoutant, qui feront descendre le Messie sur la terre ; non pas en fabriquant, chacun de son côté, quelque savante et ingénieuse mécanique sociale, mais en produisant à vous tous le grand moyen (la vertu, la foi) sans lequel toutes les théories sont creuses et tous les systèmes inapplicables. N'espérez pas que les hommes d'Etat, les publicistes, les économistes, les orateurs, trouvent dans leur système constitutionnel des modifications assez habiles pour vous donner la lumière et la force, comme Dieu, suivant les quiétistes, donne la grâce aux béats, même à ceux qui ne la cherchent ni ne la désirent. Il faut que vous demandiez à Dieu la vérité, et à vous-mêmes l'amour

et la vertu nécessaires pour en suivre les inspirations. Quand vous en serez là, soyez sûrs que les réformes sociales s'accompliront pour ainsi dire d'elles-mêmes, que vos ennemis seront impuissants pour vous les refuser, qu'ils ne l'essaieront même pas; tandis que vos amis, ces hommes de l'opposition, qui ne peuvent rien ou presque rien aujourd'hui, inspirés alors et enflammés par vous, trouveront facilement ces moyens politiques qui doivent vous faire asseoir tous ensemble au banquet de l'égalité.

Mais on dit que ce sera si long cette éclosion du germe divin dans vos âmes! on dit que vous êtes si loin de savoir vous servir de la force sans en abuser! on dit qu'il faudra tant de siècles avant que vous n'ayez plus besoin d'être conseillés et conduits par les classes aujourd'hui réputées supérieures! Le croyez-vous? moi je ne le crois pas, et vous ne devez pas le croire. Il me semble que votre cœur bat dans ma poitrine, et je sens bien qu'il a des pulsations si fortes et si rapides, que l'aiguille des heures a peine à le suivre sur le cadran du siècle.

Non, non, le jour du Seigneur n'est pas si loin qu'on vous le dit; n'en croyez pas les apparences sinistres et passagères. L'âme voit dans l'avenir, les yeux n'y voient pas. Ne vous laissez glacer d'effroi ni par les vices d'en haut ni par ceux d'en bas. Le mal tend à disparaître de la terre, et il ne faut pas tant de travail qu'on se l'imagine pour le mettre en fuite. Un jour d'enthousiasme divin, un élan de charité fraternelle suffisent pour faire crouler l'œuvre des siècles maudits. L'Evangile se produisit dans l'ombre; il marcha

inaperçu dans la poussière des chemins. Il lui fallut, à la vérité, des siècles pour se produire au jour; mais vous savez bien que la loi des temps n'a pas une marche régulière. A certaines époques de la vie des nations, un siècle est parcouru dans une heure; et quand l'humanité a péniblement accompli son œuvre préparatoire, elle se précipite, et fait son étape en moins de temps qu'il ne lui en a fallu pour se lever et se mettre en marche.

Voyez, poëtes plébéiens, chantres prophétiques des villes et des campagnes, quel mystère s'est accompli en vous-mêmes depuis si peu de jours que l'inspiration s'est révélée à vous! Qui vous a faits ce que vous êtes, vous qui avez à peine appris à lire, et que rien ne destinait aux émotions de la pensée? Quel dieu vous a soufflé le don de rendre vos sentiments et vos idées dans cette langue épurée que vos pères ne comprenaient pas, et que nul ne vous a enseignée? Quelques semaines, quelques mois tout au plus, sur les bancs d'une école élémentaire, ont suffi pour vous faire deviner cet art poétique, ces richesses du langage, ces combinaisons recherchées de la pensée, ces jeux de l'imagination qui constituent le talent d'écrire et que dans les classes lettrées on apprend si longuement, si péniblement. N'y a-t-il pas là une sorte de miracle que vous-mêmes ne sauriez pas nous expliquer? Cette subite préoccupation des choses les plus élevées, et ce don de les exprimer sous la forme la plus exquise, accordés simultanément à un nombre chaque jour croissant de prolétaires voués aux plus humbles professions manuelles, n'est-ce pas un des

signes précurseurs de quelque grande révolution dans l'esprit humain? Non, ce n'est pas sans dessein que la Providence délie ainsi tout à coup les langues condamnées jusqu'ici à bégayer la poésie. Elle avait donné toujours cette faveur, comme la récompense des studieuses éducations, à des natures rêveuses, délicates, vouées à l'oisiveté du corps, aux patients labeurs de l'esprit. Il semblait que le poëte dût être une âme essentiellement contemplative, qu'il dût avoir au moins, à ses heures d'inspiration, une existence errante et solitaire, qu'il eût besoin de recueillement et de silence pour fixer les images délicates et fugitives de ses magiques tableaux. Et voilà que des hommes cloués à un travail abrutissant, des hommes de peine, comme on les appelle, de robustes ouvriers à la main de fer, à la voix tonnante, se mettent à rêver au bruit de l'enclume et du marteau, au cri de la scie et du métier, dans le tumulte du chantier ou dans l'air fétide de l'échoppe, des chants purs et suaves, des formes exquises, des sentiments sublimes! Oh! qu'ils durent en être étonnés, ceux qui ne comprennent pas la dignité de l'homme et les desseins de Dieu sur le peuple! et que nous devons en être reconnaissant, nous qui attendions avec impatience cette conséquence de la logique divine, cette manifestation prophétique de la virilité populaire! Nous ne savons rien encore des combinaisons politiques qui vont amener l'affranchissement des prolétaires; mais nous savons déjà quels droits divins le peuple saura bientôt faire valoir pour être affranchi. Et nous faisons mieux que de le savoir, nous le sentons. L'air

autour de nous est embrasé de cette vérité, comme de l'approche d'un soleil nouveau ; elle nous embrase nous-mêmes. Elle nous embraserait tous, si, parmi nous, quelques-uns n'étaient tombés en paralysie, si d'autres ne s'étaient couverts d'une cuirasse. Mais ceux qui se portent bien sentent ce feu d'une vie nouvelle circuler dans leurs veines.

Un des prodiges les plus frappants, parmi toutes ces prodigieuses *innéités* récemment signalées dans le peuple, c'est le génie poétique de Charles Poncy, ouvrier maçon de vingt-deux ans, qui manie à Toulon, en ce moment, avec une égale aisance, avec une égale ardeur, la truelle et la plume. Un premier volume de vers de ce jeune homme a déjà paru en 1842, précédé d'une notice et publié par les soins de M. Ortolan. Ce premier recueil annonçait des facultés éminentes; elles se sont rapidement développées avec une largeur, avec une énergie que les lecteurs apprécieront. L'année dernière, la *Revue indépendante* a publié une nouvelle pièce de vers de Poncy, adressée à Béranger, qui marquait, entre ses premiers essais et ceux que nous publions aujourd'hui, une phase de progrès bien remarquable. Béranger en jugea ainsi, et lui répondit la lettre touchante et noble que voici :

« Mon jeune confrère, combien je suis touché de l'honneur que me fait la belle ode que vous m'adressez ! Votre recueil, que j'ai lu avec une scrupuleuse attention, contient d'excellents morceaux, et il n'y en a pas qui n'ait causé ma surprise. Eh bien ! je ne sais si votre nouvelle ode n'est pas supérieure à toutes ses aînées. C'est l'avis de plusieurs bons juges à qui je l'ai fait voir avec un sentiment d'orgueil, entre autres de notre vénérable La

Mennais, qui, par Arago, a eu, un des premiers, la révélation de votre mérite poétique. Tous ont admiré le travail facile et élégant de votre versification chaude et colorée. Mais, vous le dirai-je? déjà habitué à ce qu'il y a de remarquable, de surprenant même dans votre talent, éclos si loin de tous les centres littéraires, ce qui m'a ravi dans vos strophes, c'est l'expression des choses les plus familières de votre vie laborieuse, mêlée aux plus nobles et aux plus généreux sentiments, et tout cela sans recherche aucune, sans ambition de pensée ni de style.

« Ne croyez pas, mon jeune ami, que je veuille ici vous payer en éloges les éloges que vous me prodiguez, quoiqu'ils soient de ceux qui me touchent davantage. Non, je vous parle sincèrement, comme mon caractère doit vous en répondre; seulement je me laisse peut-être un peu entraîner par l'espérance du bel avenir que j'entrevois pour vous, et auquel vous atteindrez sans doute si rien ne vient altérer votre heureux instinct, et si vous pouvez vous entourer d'amis sévères et éclairés.

« Je ne rime plus pour le public; mais je rime encore pour moi des chants qu'il n'aura qu'à ma mort. Or, je viens d'adresser ma chanson aux ouvriers-poëtes, et vous jugez si j'ai dû penser à vous. Dans un des couplets, je les engage à rester fidèles à leurs outils. Se faire de la littérature un poste pour déserter son métier, c'est faire croire qu'on méprise la classe dans laquelle on est né, c'est ne plus vouloir être peuple; et ce peuple, comment le relèvera-t-on si, dès qu'on s'en distingue par quelque rare talent, on se hâte de s'en séparer? Si cela vous est possible, mon enfant, restez maçon, sans rien négliger pour devenir grand poëte. Sachez que toute ma vie j'ai regretté d'avoir été forcé par mes parents de quitter la profession d'imprimeur; cet état eût assuré mon indépendance, et il faut être indépendant pour être poëte. En vous parlant ainsi, je me mets au nombre de ces amis que je vous recommande de rechercher. Je ne pense pas que cela vous fasse peine; moi, je m'en fais honneur.

« A vous de tout cœur,

« BÉRANGER.

« Passy, 19 août 1842. »

Nous joindrons à ce précieux certificat de Béranger les fragments d'une lettre que M. Arago adressait à la *Revue indépendante* en 1841, pour lui recommander les poésies de Poncy : .

« Voici les vers dont je vous ai parlé ; je les reçus l'an dernier des mains de leur auteur, M. Poncy, jeune ouvrier maçon de Toulon. Si vous jugez que je ne m'abuse pas en fondant d'assez grandes espérances sur ces premiers essais, je pourrai vous communiquer d'autres pièces. M. Poncy, je m'empresse de vous en avertir, n'a jamais suivi les cours d'aucun collége, il a seulement fréquenté pendant quelques mois l'excellente école primaire de Toulon. Le catalogue de sa bibliothèque ne sera pas long : elle se compose de deux tragédies de Racine, des Fables de la Fontaine, et du *Magasin pittoresque*.

« Dans quelque direction qu'on porte ses regards, on est frappé du mouvement intellectuel qui s'opère au sein de la classe ouvrière. Pour ne parler ici que de poésie, la France avait déjà remarqué les vers du boulanger de Nimes, du perruquier d'Agen, du menuisier de Fontainebleau, du tisserand de Lisy-sur-Ourcq, du calicotier de Rouen, du cordonnier de Paris, de la couturière de Dijon.

« Le jeune maçon de Toulon ne déparera pas, j'espère, cette intéressante pléiade.

« Ce sont là des signes précurseurs et infaillibles d'une émancipation politique prochaine, contre laquelle de prétendus hommes d'État roidiront vainement leurs petits bras. »

A la rapide analyse de cette vie de poëte tracée par M. Arago, nous ajouterons celle que M. Ortolan a donnée dans la préface du premier volume des *Marines* de Poncy ; elle n'est pas plus longue que l'autre. La vie de Poncy est une courte journée, mais elle est déjà bien remplie :

« Pauvre enfant, venu à de pauvres parents (en 1821). Jusqu'à neuf ans, la vie de la rue ou des champs; ou bien gardé avec des enfants de son âge, en petit troupeau, au prix de 1 franc par mois pour chaque tête.

« A neuf ans, la vie de travail qui commence; manœuvre au service des maçons.

« Puis, au temps de la première communion, un *essai d'apparition* à l'école mutuelle, suivi d'un an et demi d'études chez les frères de la doctrine chrétienne; plus tard, quelques mois à l'école communale supérieure. De là, revenu au plâtre pour toujours. »

Quelques mois à l'école primaire, les leçons des frères ignorantins, c'est peu ; et pourtant c'est mieux que rien. Dans un temps où les progrès eussent pu être si rapides, où la révolution de Juillet les avait si bien préparés, où le peuple en eût si bien profité, c'est peu, je le répète, pour l'éducation du pauvre que l'école primaire, trop chère d'ailleurs pour être suivie longtemps, et forcément remplacée bientôt par l'école ignorantine. Ainsi, attribuer principalement au bienfait des écoles primaires ce développement général de l'intelligence dans le peuple et ces exemples frappants de sa puissance morale, serait s'abuser étrangement. Le peuple a marché avec les moyens créés par le gouvernement et malgré l'insuffisance déplorable de ces moyens. Qu'eût-ce donc été si les moyens avaient été proportionnés aux aptitudes? Le gouvernement se le demande peut-être avec effroi, nous nous le demandons avec tristesse : car les gouvernements doivent compte à Dieu du temps perdu pour l'éducation des peuples.

Mais ce n'est pas ici le cas de nous affliger. Il est

des organisations prédestinées, si vigoureuses et si impressionnables, que tout leur est bon, tout les aide dans leur marche brûlante. Celle de Poncy est de ce nombre. D'ailleurs, une source d'instruction que le gouvernement n'a ni créée ni favorisée fut mise à sa portée. Le *Magasin pittoresque* fut son cours d'études, son école amusante, variée et quasi-gratuite. Il y puisa la notion de la grandeur de l'univers et de ses merveilles, de l'histoire du monde et de ses enseignements; et cette notion élémentaire, aidée de la seconde vue du génie, devint chez lui une véritable divination poétique. Qu'on parcoure ses vers, on y verra que ce jeune ouvrier, occupé tout le jour à construire ou à renverser des maisons, a parcouru le monde et les temps sur les ailes de son imagination, et qu'il en a senti les beautés et les horreurs en grand artiste, en vrai poëte. Il décrit les glaciers de la Suisse, les dolmens de la Bretagne, les rivages de la Grèce, les forêts vierges du Nouveau-Monde, les phénomènes des mers polaires, et le tout de main de maître. Dévoré du besoin de tout voir, il n'a rien vu que dans ses rêves; son plus long voyage a été de Toulon à Marseille. Et c'est heureux pour lui peut-être, car la poésie descriptive, dans laquelle il brille, eût peut-être absorbé trop de ses facultés. Les enchantements de la vision, l'enivrement continuel de scènes variées de la nature, l'eussent détourné de la méditation, de l'aspiration religieuse, des joies et des douleurs de la famille, des profondes leçons de la misère et du travail, de la pitié fraternelle, des lectures sérieuses qu'il commence à faire

et à comprendre, de la vie de sentiment et de réflexion, en un mot : nous eussions eu seulement un poëte pittoresque, et nous avons un poëte complet. Il est bon que la vie se révèle au poëte sous tous ses aspects enchanteurs ou cruels ; il est nécessaire que le poëte soit homme avant tout.

En restant fidèle au genre descriptif, qui est une des faces les plus riches et les plus vigoureuses de son talent, Poncy a su faire planer sur tous ses tableaux une idée forte et une émotion profonde. Dans son premier recueil, qu'il appelle déjà les essais de sa jeunesse, on ne sentait pas toujours assez, sous ce miroir ardent et limpide de sa description, la vie intime et mâle du poëte. La pensée a grandi chez lui depuis ; et le talent, en s'épurant, en devenant un peu plus sobre, n'a rien perdu, n'a pas encore assez perdu peut-être de sa fougue et sa prodigalité. Ses tableaux sont parfois encore un peu trop éblouissants ; et dans certaines pièces, écloses sans aucun doute sous le prisme éclatant de l'école romantique, il y a encore débauche de puissance, excès de couleurs et de détails. L'ensemble y perd, la synthèse en est moins saisissante ; et c'est grand dommage, car cette synthèse est toujours dans la pensée forte et sérieuse de Poncy. Nous lui conseillons donc encore plus d'efforts sur lui-même pour arriver à la sobriété. Mais nous serions bien surpris si une telle imagination avait déjà perdu, à vingt-deux ans, cette exubérance magnifique qui signale le début des maîtres. Pour que la maturité du talent ait assez d'ampleur, il faut que sa jeunesse en ait eu de trop. Heureux défaut que je

souhaite à tous les jeunes poëtes, et que, dans leur intérêt, je ne leur conseillerais pas de railler !

Au reste, il y aurait pédantisme à s'arrêter plus longtemps sur ces critiques. Malgré tout notre désir d'être sévère envers ce noble enfant, comme on doit l'être envers tous ceux dont on a le droit d'attendre et d'exiger beaucoup, nous sommes réduit au silence par les ressources étonnantes de son talent naturel. Ainsi les poëtes qui le liront avec l'attention dont il est digne remarqueront cette facile puissance qui lui fait racheter souvent le défaut de proportion de son œuvre par un trait final d'une netteté et d'une concision heureuses. Dans la pièce intitulée *Aurore boréale*, étourdissante description d'une image toute matérielle, la dernière strophe résume en quelques vers, avec une élévation et une précision remarquable, la pensée jusque-là inaperçue et comme perdue dans la splendeur du spectacle. Si notre poëte a quelquefois, à son insu, la manière excessive de Victor Hugo, il a plus souvent encore la touche nette et juste de ce maître admirable et bizarre. Dans une autre pièce sur la fumée du tabac, élégante fantaisie aussi légère que le sujet, les deux derniers vers vous saisissent et vous forcent à ranger ce morceau parmi les meilleurs, au moment où vous alliez l'oublier pour en chercher un plus sérieux et plus ferme. Certaines pièces sont presque des chefs-d'œuvre, nous ne craignons pas de l'affirmer : le petit poëme intitulé *l'Ange et le Poëte*, les pièces intitulées *Un Soir de Fête*, *le Rossignol*, *Aux Maçons*, et plusieurs autres encore. Je ne crois pas, au reste, que, dans tout ce

recueil, il y en ait une seule insignifiante, une seule où l'on ne trouve des beautés de premier ordre.

Maintenant, quel est le sens moral, quelle est l'importance philosophique de cette vie de poëte et d'ouvrier, de cette âme d'artiste et de citoyen? Quelques amis austères de cette florissante jeunesse se sont demandé s'il convenait qu'un poëte prolétaire rendît un culte si passionné à la beauté de la forme, et touchât sans façon à tant de sujets étrangers à la vie obscure et recueillie d'un saint et d'un martyr : car c'est avec cette grandeur que ces hommes sérieux conçoivent et définissent la mission du poëte-ouvrier. Ils le veulent martyr dévoué et obstiné du travail et de la misère tant que leurs frères souffriront des mêmes maux; ils le veulent rigide dans ses mœurs et religieux dans toutes ses pensées comme un apôtre de l'Évangile primitif. La loi est dure, mais qu'elle est belle! Combien elle signale de force et d'enthousiasme dans ces esprits profonds et rudes! Prophètes de la plèbe, ne vous plaignez pas du sort farouche que vos frères veulent vous imposer. Du haut de la société absurde qui vous condamne à d'éternels travaux et à d'éternelles souffrances, on vous a crié aussi : « Restez ouvriers! ne tentez pas la fortune, » c'est-à-dire : « Donnez l'exemple d'une résignation qui fait nos affaires sinon les vôtres. » Si vous vouliez répondre à ces conseillers hypocrites, la partie serait belle pour vous. Que n'auriez-vous pas à leur dire pour leur prouver le droit divin que vous avez au bonheur, à la liberté, à un doux repos sagement alterné avec un travail modéré, à la santé, enfin à la sécurité de l'existence,

sans laquelle les joies de la famille sont empoisonnées, à une vieillesse honorée et tranquille, à des jouissances délicates même, quand votre âme délicate, votre âme de poëte et d'artiste, les appelle impérieusement? Mais ce serait chose trop aisée que de jeter dans la poussière ces mensonges insultants et ces exhortations cyniques; vous ne daignez pas le faire, parce que vous savez bien que Dieu et l'avenir s'en chargeront.

Répondre aux conseils rigides de vos frères est plus grave et plus difficile. Ils vous placent sur un piédestal, en vous interdisant d'en descendre. Ils vous défendent de respirer, d'aimer, de vivre hors de l'atmosphère desséchante où la société vous tient plongés. Ils vous blâment presque d'avoir des relations avec les classes aisées. Ils s'effraient des amitiés et des admirations que vous inspirez à des riches, à des gens heureux et libres. Ils craignent que le spectacle de leur bien-être ne vous tente, que leurs louanges ne vous enivrent, et que vous ne quittiez le travail et la famille, pour courir après leurs joies égoïstes, après leur liberté liberticide de celle du pauvre. Suivrez-vous cette loi pesante? consommerez-vous ce suicide? prononcerez-vous ces vœux fanatiques et sublimes? Écoutez, jeunes précurseurs du nouvel Évangile : si vous ne sentez point en vous assez de force et de calme pour résister aux tentations du monde ; si vous ne pouvez le traverser avec la dignité sérieuse qui vous convient ; si ses coupables plaisirs vous entraînent ; si, au lieu de lui porter vos vertus, vous en rapportez ses vices, vous êtes trois fois coupables, et vous

dégradez l'honneur du peuple dans vos personnes, plus que ne font ces hommes grossiers de la dernière plèbe que l'ignorance livre à des vices moins raffinés et plus excusables. Vous avez la lumière, et ils ne l'ont pas. Au lieu de les plaindre et de les convertir par vos paroles et vos exemples, vous les abandonnez pour faire cause commune avec les bourreaux de leur dignité, avec les assassins de leurs âmes. En ce cas vous êtes criminels, et vous mériteriez que Dieu éteignît le flambeau de l'intelligence qu'il a mis dans vos mains. En ce cas vos frères ont raison de vous crier : Arrête et reviens ! En ce cas vous devez faire pénitence dans la misère et dans la retraite, dans le sac et dans la cendre.

Mais il n'en est pas ainsi, grâce au ciel! Vous n'êtes pas assez faibles, assez lâches, vous, les enfants de la forte race, pour vous laisser entraîner par d'impurs délires, par d'infâmes sophismes. Le poëte prolétaire doit ennoblir tout ce qu'il approche, sanctifier tout ce qu'il touche; il a la vue des choses célestes, comment n'aurait-il pas le discernement des choses terrestres? Il doit avoir l'horreur naturelle du laid, par conséquent du vice. Autrement, serait-il poëte? chanterait-il la vertu, la beauté et l'amour? Répondez donc à vos sévères amis, à vos frères pieux, que vous continuerez à être sévères pour vous-mêmes et pieux comme doit l'être la race appelée à régénérer le monde. Prouvez-leur, en restant fidèles à la probité, à la famille, au travail honorable qui se présentera, et fermes dans la foi que vous devez faire triompher, que votre vertu est invulnérable. Si vous êtes recherchés par

de nobles amitiés et qu'elles ne vous détournent pas de vos devoirs, quel que soit le rang de ces nouveaux amis, montrez-leur la figure respectable et l'âme pure d'un homme du peuple accomplissant sa grande mission sans morgue et sans faiblesse. Est-ce que la noblesse, est-ce que la bourgeoisie n'ont pas de grands enseignements à recevoir de vous? Est-ce qu'il n'y a pas là aussi quelques âmes pures, prêtes à profiter du spectacle touchant de vos vertus? Il y en a sans doute, et vous ne devez pas détourner d'elles votre large front, dont elles viennent peut être interroger pieusement le mystère.

Mais écartez sans crainte et sans pitié de vos chastes demeures l'oisiveté insolente et la flatterie dangereuse. Ne laissez pas dévorer votre temps précieux par de vaines satisfactions d'amour-propre ; dominez tous les éléments de bien et de mal que votre renommée attire autour de vous, et faites un noble usage de cette gloire qui n'enivre que de sots enfants.

Eh! qu'est-il besoin de vous tracer votre route? ne la connaissez-vous pas mieux que moi? Ne savez-vous pas ce que vous pouvez admettre et retrancher dans ces avantages auxquels la volonté de Dieu vous donne des droits légitimes? Ne savez-vous pas que, dans vos rapports avec les classes riches, vous devez fraterniser en tant qu'hommes et citoyens, sans jamais pactiser ni transiger avec leurs principes, quand ces principes ne cherchent pas sincèrement à se rapprocher des vôtres? Vous agissez et vous pensez ainsi : nous le voyons bien aux inspirations de vos muses.

Vous, jeune maçon, qui, en prenant aux classes lettrées ce qu'elles ont, et plus qu'elles n'ont, dans leur langage et dans leurs idées de choisi et d'élevé, continuez pourtant à chanter l'avenir, le progrès, le peuple, la fraternité, l'amour, la pureté des cieux, la beauté de la nature, la poésie et la noblesse du travail; vous qui trouvez dans les fatigues et les dangers de votre métier d'artisan, dans l'amour de votre jeune femme, et dans la charité fraternelle de vos compagnons de travail et de pauvreté, vos plus belles, vos plus saintes inspirations, vous n'êtes pas corrompu, vous ne pouvez pas vous corrompre. Portez donc toujours bien haut cette tête que Dieu a bénie, et gardez toujours aussi pur ce cœur qu'il a choisi pour un des sanctuaires de ses futurs oracles. Vos frères, les nobles puritains de la vertu plébéienne, ne vous accuseront pas; ils vous pardonneront de soigner avec amour la forme heureuse dans laquelle vous manifestez votre vie intime et brûlante. Ils seront d'autant plus fiers de vous, que vous serez plus fier de votre mission, et que vous la ferez respecter davantage.

George Sand.

LE CHANTIER

AUX

SOUSCRIPTEURS DE MON PREMIER VOLUME

I

Lorsqu'on lance un navire à la mer qui promène
Des voiles et des flots, la foule accourt soudain.
On la voit s'agiter comme une vague humaine,
Quand le géant de bois, volant vers son domaine,
Descend de son chantier, gigantesque gradin.

Et chacun bat des mains quand sa noire carène
S'assied, comme un sultan, dans son lit de flots bleus,
Quand sa quille, du fond fait bouillonner l'arène,
Et que la mer, ainsi qu'une orgueilleuse reine,
Le caresse et l'étreint dans ses bras amoureux.

II

Je vous avais construit une frêle nacelle,
O mes amis! Les flots de la publicité,
Comme d'un alcyon, vinrent s'emparer d'elle;
Et je crus que ces flots, où tout vaisseau chancelle,
L'engloutiraient bientôt dans leur immensité.

Mais vous m'avez lesté pour narguer le naufrage.
Vous avez soutenu mon téméraire essor,
De sorte, ô mes amis! que mon petit ouvrage,
Sauvé par votre accueil et par votre suffrage,
Semble voler vers vous avec des ailes d'or.

Un habile pinceau que notre ciel inspire
De ses charmants dessins a décoré mes vers,
Comme nos charpentiers suspendent au navire
Que leurs bras vont lancer dans son liquide empire,
Des guirlandes de fleurs et de longs festons verts.

Oh! merci. Je voudrais que ma reconnaissance
Pût vous être exprimée ainsi que je la sens.

Si ma voix de poëte avait cette puissance,
Il est bien des amis que mon amour encense
A qui j'adresserais de sublimes accents.

Merci, car tous ces cœurs où le ciel te burine,
Sceau de feu du génie, ont besoin d'être aimés ;
Car souvent l'air natal remplit mal ma poitrine,
Et par la majesté de la plage marine
Mes avides regards ne sont plus animés.

Souvent, en explorant la falaïse noircie,
Large rempart de rocs qui barre l'Océan,
Et nos bords dentelés comme une immense scie,
Je ne sens plus la mer, volcan de poésie,
M'enivrer des accords sauvages d'Ossian.

Je n'interroge plus la vague échevelée.
Ma jeune âme s'envole, en brisant ses liens,
Vers les rochers, pendants du ciel sur la vallée,
Les forêts de sapins, la neige immaculée,
Diadème éternel des monts tyroliens.

Et ces alpestres pics où l'ouragan s'entasse,
Puis galope, attelant à son grand char de feu

Tous les nuages noirs dispersés dans l'espace,
A qui le mont oppose un bouclier de glace
Où ce char foudroyant vient rompre son essieu !

Je voudrais voir ce lac où se mire Genève
Pour bercer dans ses flots mon esprit voyageur,
Pour y baiser les pas de Rousseau sur la grève,
Et l'Isola-Bella, dont le beau front s'élève,
Comme un palais de fée, au sein du lac Majeur.

J'aimerais à fouiller ces déserts monotones,
Où des hymnes de mort, par les vents récités,
Évoquent chaque nuit ces vieilles Babylones
Dont il ne reste plus que des troncs de colonnes,
Glorieux ossements des antiques cités.

Surtout quand le labeur me fait sentir sa chaîne,
Quand la douleur m'abreuve à son calice amer,
Je voudrais qu'un navire, aux bordages de chêne,
M'emportât sur ces flots où nul port ne s'enchaîne,
Où l'on n'aperçoit plus que le ciel et la mer.

Là, je contemplerais l'Éternel face à face.
Mes regards plongeraient dans le profond ravin

Que l'orage des mers déblaie à leur surface.
Là, j'entendrais les flots, abîme où tout s'efface,
Chanter leur opéra grandiose et divin.

O mondes d'harmonie où la mer se balance!
Océaniques rocs par la foudre clivés!
Aubes! noirs ouragans! calmes! nuits de silence!
Saisi d'un saint transport, mon cœur vers vous s'élance
Du fond de mes chantiers où mes jours sont rivés!

III

Ce sont là les beautés que je voudrais décrire;
Devant elles, la voix grandit comme le cœur.
C'est sous votre dictée, ô flots où vont s'inscrire
Les pas des Magellans! que je voudrais écrire
Les poëmes qu'à Dieu vous adressez en chœur!

Voilà mes vœux, amis! Mon délire m'emporte
A travers des climats vierges de pas humains.
Tout ce que j'ai de grand dans mon esprit avorte;
Et pourtant j'obéis à la voix qui m'exhorte
A ne pas déserter les célestes chemins.

C'est que notre Provence est un champ bien fertile
Pour ceux de ses enfants qui sont nés troubadours;
C'est qu'elle a des rochers dont la vague mutile
Les vieux flancs, écaillés comme ceux d'un reptile;
C'est que nous aimons tous son ciel et ses amours.

C'est que souvent mon cœur ardent, enthousiaste,
A l'aspect de ces fleurs qui paillètent nos champs,
De nos flots azurés, de l'horizon si vaste,
De la grève des bords que l'orage dévaste,
Ne peut plus contenir le fleuve de ses chants.

C'est que, lorsque la nuit tamise la rosée
Sur nos sommets natals, sur les toits des maisons,
Quand l'aube les rougit d'une teinte embrasée,
Je sens que ma jeune âme est, comme eux, arrosée,
Qu'elle doit joindre aux leurs ses poétiques sons.

C'est que parfois, le soir, à l'heure où le jour tombe,
Quand je vois sur la mer dormir nos grands vaisseaux
Comme des spectres noirs couchés sur une tombe;
Quand le ciel orageux s'obscurcit et se plombe,
Quand le mistral s'engouffre, en grondant sur nos eaux,

J'entends, au fond des mers, une voix qui me crie :
« Tu naquis pour chanter ; chante, enfant, tu le dois ;
« Tu le dois à toi-même, au ciel, à ta patrie.
« Le monde est un grand luth : pour qu'il résonne et prie,
« Le poëte sur lui n'a qu'à poser ses doigts ! »

IV

Amis, jusques au bout je suivrai ma carrière,
Et, soit que je gémisse au froid de février,
Soit que le soleil d'août me hâle à sa lumière,
Vous entendrez toujours, ainsi qu'une prière,
Les bénédictions du poëte-ouvrier.

AUX OUVRIERS MAÇONS,

LE JOUR DE NOTRE FÊTE PATRONALE : L'ASCENSION.

I

Salut, frères, salut ! Pour rendre notre fête
Brillante, fraternelle, heureuse, enfin parfaite,
D'aucun nuage obscur nos cieux ne sont tachés ;
Les arbres, comme nous, se sont endimanchés,
Nos drapeaux, comme un ciel où l'arc divin s'étale,
Bariolent sur nous le plafond de la salle ;
Et bien que nous soyons entourés d'étendards.
Bien qu'un vin généreux anime nos regards,
Bien que l'artillerie, en salves régulières,
Tonne et mitraille l'air de ses chansons guerrières.

Ce soir, à son coucher, le flambeau du soleil
Ne se mirera pas dans notre sang vermeil;
Les membres palpitants, les poitrines broyées,
Les chevaux sans poitrail, les maisons foudroyées,
Ne le forceront pas à pâlir ; et ses feux
N'auront illuminé que nos vins et nos jeux.

II

Que nous sommes heureux d'être ouvriers, mes frères !
Qu'il est beau de remplir, pour narguer les misères,
Des épargnes du mois, le budget fraternel,
Comme l'abeille emplit la ruche de son miel !
Oh ! ce fruit du travail est un trésor sublime !
Lorsque la mort choisit l'un de nous pour victime,
Lorsque la maladie attache sur son lit
Le père exténué qui râle et qui pâlit,
La faim, l'horrible faim aux prunelles hagardes,
Monstre qui veille au seuil de toutes les mansardes,
O frères, ne vient pas, dans ses bras étouffants,
Étreindre notre épouse et tuer nos enfants.
Cet or est toujours là pour sauver nos familles,
Pour vêtir l'orphelin, pour que nos jeunes filles

N'aillent pas, pour du pain, vendre au riche effronté
Le calme de leurs jours et leur virginité.

Que nous sommes heureux d'être ouvriers ! La vie
A pour nous des douceurs que plus d'un prince envie.
Le matin, sur les toits, avec les gais oiseaux,
Nous chantons le soleil qui sort du sein des eaux,
Qui, submergeant ces toits d'une mer de lumière,
Change en corniches d'or leurs corniches de pierre,
Et semble réchauffer, de ses rayons bénis,
La tuile, frêle égide où s'abritent les nids.
Nous guettons les beautés dont l'âme et la fenêtre
Semblent s'épanouir au jour qui vient de naître ;
Et, de l'aube à la nuit, l'aile de nos refrains
Emporte, dans son vol, nos maux et nos chagrins.

Célébrons, bénissons le jour qui nous éclaire,
Car le Christ le choisit pour s'enfuir de la terre,
Pour aller, dans le ciel, offrir au Tout-Puissant
Le cœur du genre humain, qu'il lava de son sang.
Nous, nous l'avons choisi parce que nos échelles
Nous rapprochent aussi des voûtes éternelles,
Parce que, sur nos *ponts* aux façades pendus,

Nous semblons des oiseaux dans l'espace perdus [1].

III

Notre divin patron, frères, veut des apôtres
Qui sachent, comme lui, vouer leur vie aux autres.
Qui sachent flageller les tyrans, les ingrats
Que l'or de nos sueurs rendit riches et gras.
Aimons le Christ, afin que de ses faux ministres
Son bras fasse avorter tous les desseins sinistres :
Prions, pour ne plus voir le soir, sur les pavés,
L'ivresse et la misère aux regards dépravés ;
Prions, pour que son souffle éteigne, dans nos villes,
L'incendiaire feu des discordes civiles ;
Prions, prions le Christ ! demandons-lui qu'un jour
Nos femmes n'aillent plus prostituer l'amour ;
Que de saintes vertus il dote nos compagnes,
Et qu'il rende déserts nos prisons et nos bagnes ;
Et, pour consolider cet avenir naissant,
N'épargnons ni nos bras, frères, ni notre sang.

[1] Parmi les divers systèmes d'échafaudage en usage dans le Midi, il en est un dont les maçons se servent, qui consiste à suspendre par les deux bouts, avec des palans fixés sous les toits, de longues échelles qui reçoivent alors le nom de *ponts*. (*Note de l'auteur.*)

Instruisons-nous ; les maux sont fils de l'ignorance.
Travaillons ; le travail donne l'indépendance.
Amis, je ne suis pas un de ces insensés
Qui prêchent le labeur avec les bras croisés ;
Mon travail me nourrit, et mon plus noble éloge,
C'est le bruit sourd que fait ma truelle dans l'auge.

Le soir, quand vous voyez s'envoler tour à tour,
Sur les flots du tabac, les fatigues du jour,
Que des livres choisis de science et d'histoire
De leurs trésors féconds ornent votre mémoire.
Puisez-y le secret de vos droits : les tyrans
Ne foulèrent jamais que des fronts ignorants.
L'ignorance enraya le char de l'industrie ;
Oh ! cultivons l'étude, aimons bien la patrie,
Songeons que, sur la mer des mondes en travail,
Du vaisseau des progrès Dieu tient le gouvernail.

IMAGE.

Lorsque la nuit, aux yeux des promeneurs des bords,
Dérobe nos vaisseaux, on voit, dans leurs sabords,
Briller de rougeâtres lumières.
Elles passent au loin comme les feux follets,
Comme ceux qu'à travers les fentes des volets,
On voit, le soir, dans les chaumières.

Et l'on dirait, alors, que tout l'enfer marin,
S'éveillant en sursaut de son sommeil d'airain,
Sort embrasé du fond des lames,
Et que mille démons, dansant sur les flots noirs,
Curieux et moqueurs, s'en viennent, tous les soirs,
Nous fixer de leurs yeux de flammes!

SONNET.

Je vais vous esquisser, en un seul trait de plume,
Ma vie et son étrangeté :
Dans le plâtre, dans l'eau, dans la chaux qu'elle allume,
La misère, à dix ans, tout chétif m'a jeté.

Depuis, j'ai lambrissé le boudoir que parfume
L'haleine de la volupté,
Blanchi la cathédrale où l'encens divin fume,
La guinguette où l'on boit le vin et la gaîté.

Dans les maisons de jeu, dans ces antres infâmes
Où le vice effronté prend le masque des femmes,
Sur les toits, dans la cave, on me fait travailler.

Mon marteau démolit le palais, la chaumière ;
Et mon œil étonné, dans leurs flots de poussière,
Croit voir muets d'effroi les siècles s'envoler.

ASPIRATION.

Mon Dieu ! je n'ai plus de courage
Pour lutter contre le naufrage !
Mon Dieu ! je suis anéanti ;
Mon esprit s'est trompé de route :
Et, dans les abîmes du doute,
Tout entier je suis englouti.

Tes prêtres m'avaient dit : « Nul malheur sur ta tête
« Ne tombe, sans que Dieu l'ordonne ou le permette. »
A souffrir bien des maux je m'étais résigné.
Mais quand j'ai vu la mort frapper tous ceux que j'aime,
O mon Dieu ! je n'ai pu contenir le blasphème
Au fond de mon cœur indigné.

Oh! dis-moi, puissance éternelle,
O Providence maternelle,
Que nous aimons, qui nous défends,
Est-il vrai, peux-tu te résoudre
A faire usage de ta foudre,
Pour briser tes faibles enfants?

O Seigneur! est-ce toi qui gèles les rosées,
Qui veux qu'à tous les vents nos fleurs soient exposées,
Et qui sur les blés mûrs, par un funèbre soir,
Promènes la rafale aux hurlements étranges,
Ou fais, avec l'éclair, tomber au fond des granges
L'incendie et le désespoir?

Est-ce toi dont la main, dans la mer en délire,
Engloutit matelots, espoir, trésors, navire,
Attise le brasier des volcans assoupis,
Sous le déluge ardent des laves embrasées
Fait tomber les cités comme des fleurs brisées,
Les clochers comme des épis?

Est-ce en ton nom, Seigneur, qu'on sanctifie un crime,
Qu'un prêtre au peuple saint donne un roi qui l'opprime,
Qu'on immole au veau d'or l'austère pauvreté,

Que le front des vertus saigne sous les épines.
Et qu'on détruit ainsi tes deux œuvres divines :
La liberté, l'égalité ?

Est-ce ton bras sacré, Dieu de paix, qui suscite
La guerre, où, dans le sang, la soif du sang s'excite,
Où souvent tout un siècle accélère sa fin ?
Est-ce bien toi qui veux que tout fléau progresse,
Qui permets que dans l'or le fainéant s'engraisse,
Que l'ouvrier meure de faim ?

Dieu puissant, le plus doux et le plus saint des pères,
Est-ce toi qui nous fuis et qui nous désespères,
Qui veux que tout ici se dessèche à souffrir ?
Dieu de bonté, d'amour, est-ce toi qui nous damnes ?
Dieu clément, Dieu de vie, est-ce toi qui condamnes
Tout ce qui respire à mourir ?

Oh ! non, ce n'est pas toi ! tout le crie à mon âme,
Ce n'est pas toi, Seigneur, qui souffles sur ta flamme !
Non, la mort ne naît pas de ton éternité !
Nous errons dans la nuit, nous cherchons la lumière :
Seigneur, loin de nos yeux chasse l'erreur grossière,
Seigneur, Seigneur, la vérité !

Illumine le front des prophètes sublimes
Qui traversent sans peur la nuit de nos abîmes,
Qui t'appellent toujours, qui te cherchent partout!
Que ta main les conduise et soutienne leurs têtes,
Que désolent nos maux, que courbent nos tempêtes,
Et qui n'en sont pas moins debout!

Entends ce cri profond qui chaque jour s'élève
Avec l'encens des mers qui monte de la grève!
Calme la soif du cœur par le doute irrité!
Tu peux tout, ô mon Dieu! fais rayonner tes flammes.
Seigneur, je te traduis le cri de bien des âmes:
Seigneur, Seigneur, la vérité!

Car notre âme est lasse et glacée.
Le vain travail de la pensée
A laissé nos cœurs atterrés;
Car, sans soleil dans notre route,
Par toi seul, de l'enfer du doute
Nous pouvons être retirés.

PENSÉE.

Oh ! j'aime mon état, je l'aime avec ferveur !
Tout autre m'eût tué, car mon esprit rêveur
Ne connaît rien de beau, d'étrange,
Comme de voir passer les oiseaux et l'éclair
Au-dessus de ces toits bâtis si haut dans l'air
Que l'homme s'y croit près d'être ange !

Oh ! salut à ces toits, toujours purs et déserts,
Où le poëte entend d'ineffables concerts,
Où son front s'embrase et s'inspire !
Apportés par les vents, les vers mélodieux
Qui coulent de son cœur semblent tomber des cieux,
Échos de l'éternelle lyre !

BALLADE.

LE CHEMIN DU CIEL.

Vierge des monts, que fais-tu sur ces roches
Où le reptile et l'aigle font leur nid?
L'homme toujours redouta leurs approches,
Et toi, tu dors sur leurs fronts de granit.
Viens sur la mer, quitte ce mont rebelle!
L'horizon touche au séjour éternel,
Et cette mer, si limpide et si belle,
Est un chemin d'azur qui mène droit au ciel.

Viens sur la mer ! Chacun la dit amère,
Chacun la craint ; mais moi, qu'elle nourrit,
Moi, je sais bien qu'infatigable mère,
Toujours la mer me berce et me sourit.
Vois, de bonheur ma nacelle palpite :
Des doux zéphyrs c'est l'amoureux appel.
A ses festins cette mer qui t'invite
Est un chemin d'azur qui mène droit au ciel.

Ah ! je te tiens, jeune fleur des montagnes
Qui de l'amour bravais la grande loi,
Qui t'exilais, bien loin de tes compagnes,
Sur ces sommets orgueilleux comme toi.
Vois s'avancer ce sanglant crépuscule,
Entends rugir l'ouragan solennel !
Vois devant nous comme le ciel recule !
La mer, sauvage enfant, ne mène pas au ciel.

Ne pleure pas ! Comme la mer qui gronde,
Je serai sourd à ton tardif remord.
Pour le ciel bleu tu désertais le monde !
Moi je t'y mène... et moi... je suis la Mort.
La foudre éclate et l'onde nous submerge ;

Tout, jusqu'aux flots, tout est mensonge et fiel.
Viens, dans mes bras, t'endormir, jeune vierge!
Voilà le seul chemin qui mène droit au ciel.

VERS A UN PAPILLON

QUI, DANS UNE PROMENADE PUBLIQUE, S'ÉTAIT POSÉ SUR LE FRONT D'UNE JEUNE FILLE.

Toi dont les ailes diaphanes
Semblent augmenter de deux sœurs
Les jaunes feuilles des platanes
Où s'éparpillent tes couleurs.

Papillon, les soyeuses mousses,
La rosée et la paix des champs
Te deviendraient-elles moins douces
Que notre tumulte et nos chants?

Mais il s'envole, et le feuillage
Sous lui s'incline mollement.

Et chaque feuille, à son passage,
Caresse l'étranger charmant.

Silence! autour d'Elle il voltige.
La croit-il une de ces fleurs
Dont l'ondée a perlé la tige,
Et qu'elle nourrit de ses pleurs?

Sur le front de l'ange il repose
Ses frêles ailes de velours;
De mille baisers il arrose
Ses cheveux aux moelleux contours.

Il croit dormir sur la pelouse
Ou dans les corolles des lis.....
Bel insecte, je te jalouse
Le bonheur que tu me ravis.

Tu devrais payer de ta vie
Ton enivrante volupté;
Mais non, retourne à ta patrie :
A toi l'air et la liberté!

Ne t'arrête plus dans nos villes,

Dans leurs doigts les petits méchants
Froisseraient tes ailes fragiles,
Et tu ne verrais plus les champs.

L'ANGE ET LE POETE.

I

C'était l'heure où l'on voit, de la voûte étoilée,
Descendre sur nos fronts la nuit sombre et voilée.
De nuages ardents les cieux se pavoisaient,
Et des souffles de feu dans les airs se croisaient.
Mon âme promenait ses songes sur la rive
Où dans le sable d'or la falaise se rive.
Sur un rapide esquif tous deux vinrent s'asseoir,
Et le flot, que baisait l'air embaumé du soir,
Emporta sur la mer, calme et sonore abîme,

Un ange radieux, un poëte sublime.

Le vol de cet esquif était-il dirigé
Vers quelque îlot désert, en Éden érigé?
Qu'alliez-vous donc chercher dans cette ombre confuse?
Était-ce le bonheur qu'ici-bas tout refuse?
Alliez-vous recueillir, loin des profanes bruits,
Tout ce que verse au cœur la majesté des nuits?
Oh! je le sais, la barque, en l'infini lancée,
Ne put se dérober à l'œil de ma pensée.
Vous alliez écouter l'Océan solennel
Qui vibre, sous les vents, comme un orgue éternel.

Vous alliez, bien loin de la terre,
Sur l'Océan, pur comme vous,
Sonder l'harmonieux mystère
Que nous écoutons à genoux.
Vos deux cœurs de poëte et d'ange
Accomplissaient un double échange
De mélodie et de beauté;
Et, dans cette union bénie,
Le barde apportait le génie;
Et l'ange, la divinité.

II

Et les flots, sous leurs pas, laissaient dormir leur onde ;
Les étoiles veillaient sur le sommeil du monde ;
Les cieux, livres d'azur en traits d'or imprimés,
Ne montraient à leurs yeux que ce seul mot : aimez !
Et la mer encensait, recueillie et muette,
Les pieds divins de l'ange et le front du poëte!
Et l'ange s'abreuvait de cette volupté
Qu'épanchent sur la mer les calmes nuits d'été ;
Il aspirait ces vents dont le parfum embrase ;
Dans cette nuit d'amour, d'harmonie et d'extase,
Cette nuit qu'il passa près d'un enfant mortel,
Il aima d'un amour qui n'était pas du ciel.

Il comprit que des cieux les voluptés immenses
N'avaient pas la grandeur de nos grandes souffrances
Et lorsque notre amour à son cœur vint offrir
Sa coupe où boit le monde, et qui renferme en elle
L'ambroisie et le fiel, il replia son aile,
Préférant au bonheur, à la joie éternelle,
Le bonheur passager d'aimer et de souffrir.

Et le pâle poëte, au fond de sa poitrine,

Sentit battre son cœur, plein d'essence divine!
Il aima l'ange pur de l'amour immortel.
L'ange était le poëte; et le poëte, l'ange ;
Et l'enfant d'ici-bas, quittant l'humaine fange,
Divinisé deux fois par ce sublime échange,
Avait le ciel dans l'âme, et l'âme dans le ciel.

III

Et leur esquif muet, qui passait comme une ombre,
Erra, toute la nuit, sur la mer bleue et sombre.
La brume à l'horizon tendit son noir décor;
Les flots, où s'accomplit ce solennel mystère,
Dans leurs lits orageux s'endormirent ; la terre,
Pour la première fois, les entendit se taire,
Et les astres du ciel fermèrent leurs yeux d'or.

De ces solitudes profondes
Tous deux aujourd'hui revenus,
Dites-nous ce que sont ces mondes,
A notre pensée inconnus ;
Révélez-nous les grandes choses
Qui devant vos yeux sont écloses ;

Dites-nous qui, de l'ange heureux,
Ou du poëte au front austère
Qui prie et souffre sur la terre,
Est le plus grand devant les cieux.

IMAGE.

Quand la tempête siffle au milieu des cordages,
Lorsque la vague vient, comme un bras de Titan,
Se cramponner en vain aux solides bordages,
Quand les vergues, les mâts, sont ployés par l'autan,
Et que la mer gémit sous un vaisseau qui sombre,
Plus d'une fois, ces mâts, où sont pendus sans nombre
Des câbles longs et noirs tendus par l'ouragan,
M'ont semblé, dans la nuit, des harpes colossales
Vibrant avec fureur sous les doigts des rafales !

AU CAP SICIER,

UN SOIR QUE M. *** S'Y PROMENAIT.

Mont aux flancs violets, dont les vives arêtes
S'effilent dans le ciel, et dont les pieds géants,
Des monstres de la mer monstrueuses retraites,
S'allongent dans les flots, coursiers des océans;

Chapelle des marins, qui brilles comme un phare
Dans nos jours éclatants, et vois, dans ton ciel bleu,
Le tonnerre, sonnant l'infernale fanfare,
Mitrailler l'Océan révolté contre Dieu;

Gazons, tout constellés de blanches pâquerettes,
Frêles et douces fleurs! où nos petits enfants,
Pour froisser dans leurs doigts vos fraîches collerettes,
Bondissent, gracieux comme de jeunes faons;

Volcaniques rochers, dont les masses énormes,
Des chênes, dans leur chute, entraînent les vieux troncs;
Puis, altérant des monts les primitives formes,
Agrandissent leurs pieds des débris de leurs fronts;

Mers aux gouffres profonds où se perdent les sondes,
Où la lame s'insurge en hérissant ses crins,
Qui jonchez de trésors les rives des deux mondes,
Et secouez les monts sous l'effort de vos reins;

Noir rempart de falaise, infranchissable digue,
Qui brisez les fureurs de la foudre et des mers;
Merveilles, que le ciel largement nous prodigue,
Chantez! un grand poëte écoute vos concerts.

Chante, voix inconnue, ineffable mystère
Qui, depuis dix mille ans, sous ces abîmes dors!
Pour que sa grande voix les traduise à la terre,
Chantez, monts, pins et flots : il note vos accords.

Que la vague, l'oiseau, le rocher et la feuille,
D'harmonie et d'encens inondent ce séjour,
Pour que son noble front, en une heure, y recueille
Toute une éternité de parfums et d'amour.

AUX MAÇONS.

Effilons nos marteaux pour raser trois maisons ;
Du travail tout l'hiver, du travail aux maçons !
Oh ! si nos jours sont froids et sombres,
Nous nous réchaufferons par un chant fraternel ;
Et nos bras lanceront aux nuages du ciel
D'autres nuages de décombres.

Sur le seuil du chantier déposons nos chagrins,
D'une douce gaîté que nos fronts soient empreints,
Et qu'avec nos bouteilles pleines
La joie et la vigueur sortent de nos paniers [1],
Jusqu'à ce que les fleurs des beaux jours printaniers

1 Pendant les courtes journées de l'hiver, les maçons et presque tous les ouvriers, en Provence, portent dans un panier leur nourriture de tout le jour, afin de gagner au travail les heures de repas qu'ils vont prendre chez eux en été.

Constellent le gazon des plaines.

Qu'il est beau de sentir s'abîmer sous nos pieds
Tous ces planchers, fumants comme de grands trépieds,
Comme la mer dans les tempêtes!
Et qu'il est doux de voir ces murs, que nous ouvrons,
Nous montrer le soleil, à travers leurs chevrons,
Ainsi que d'immenses squelettes!

Après avoir construit des demeures pour tous,
Si nous pouvions, amis, bâtir un toit pour nous!
Si nous étions propriétaires
D'un petit coin des champs qu'au loin nous découvrons,
Pour voir grandir nos fils, pour reposer nos fronts,
Que nous serions heureux, mes frères!

Et puis, si nous pouvions saper comme ces murs
Les hideux préjugés et les vices impurs;
Si nos efforts pouvaient détruire
Cette société, que de sublimes fous,
Architectes divins, ébranlent à grands coups,
Et, sur leurs plans, la reconstruire!

La force, la beauté, l'harmonie et l'amour

Seraient inaugurés tous ensemble en un jour.
Comme ces pierres entassées
S'élancent dans les airs en murailles de grès,
Nous élèverions tous, vers le ciel du progrès,
Nos cœurs, nos chants et nos pensées.

Nous aurions le bonheur, la foi, la liberté!
Et peut-être qu'enfin la sainte vérité
Luirait dans notre nuit profonde,
Qu'à nos désirs ardents l'infini répondrait,
Qu'en un immense amour la haine se fondrait
Et que Dieu bénirait le monde!!!

SUR LE BAL DONNÉ AUX ANGLAIS,

A TOULON. EN 1838.

Tu mourras là, Titan ! Parmi les noirs îlots,
Sous des cieux enflammés, harcelés par les flots,
Il en est un surtout dont les hideuses têtes
Servent de point de mire aux fureurs des tempêtes.
Jamais ce roc, noirci par le simoun ardent,
N'a frémi de plaisir sous l'amoureuse haleine
Du zéphyr qui soupire aux bords de l'occident :
Regarde-le ! c'est lui qu'on nomme Sainte-Hélène!

Tu mourras là, Titan ! Souveraine des mers,
Trop longtemps l'Angleterre a redouté tes fers.

Trop longtemps, cœur d'airain, sur l'Europe vassale
Ton astre projeta ton ombre colossale.
Les glaces de Moscou gardent tes légions.
Ton aigle à l'œil brûlant, aux serres foudroyantes,
Atteint par les boulets de quatre nations,
Traîne à terre le vol de ses ailes sanglantes.

Et le Titan mourut, et son aigle puissant
N'effraya plus les rois de son bec menaçant.
Gêné dans l'univers, comme dans une cage,
Il mourut, étouffé sur cet îlot sauvage ;
Et son râle, pareil au tonnerre vengeur
Qui réveille l'écho des sommets qu'il foudroie,
Arracha parmi nous de longs cris de douleur,
Et, parmi ses bourreaux, d'ignobles cris de joie !

Aujourd'hui, des Français, fiers de s'humilier,
A leurs vieux ennemis ont osé s'allier.
Ainsi le sang versé par la sainte-alliance
Sous le froid Mont-Saint-Jean disparaît sans vengeance,
Et je vois, dans nos murs incendiés par eux,
Aux drapeaux d'Albion marier nos bannières ;
Et nos jeunes beautés, dans un bal odieux,
S'entrelacer aux bras qui tuèrent leurs pères !

Des concerts et des bals à ces vautours des mers,
Dont la cupidité pressure l'univers!
A ceux qui, redoutant la vengeance française,
Firent de notre port une large fournaise!
Des tapis d'Orient et des fleurs sous leurs pas!
Sur leurs fronts insolents, des lustres, des couronnes!
De l'or, à pleines mains, car il ne s'agit pas
De voter au malheur quelques maigres aumônes!

Un bal à des Anglais! Ce soir-là, je crus voir
Un incendie affreux porter le désespoir
Dans tous ces cœurs joyeux, brûler ces riches tentes,
Et les lancer au ciel en gerbes éclatantes;
Je crus y voir, signant de solennels arrêts,
La main qui, pour la mort d'une foule alarmée,
Avec du feu traça : MANÉ, THÉCEL, PHARÈS,
Écrire sur leurs fronts : FRANCE, TÊTE D'ARMÉE.

PORTRAIT DE FORÇAT A VIE.

Oh ! quel horrible front et quels regards haineux !
Sous la chaîne de fer, serpent aux mille nœuds,
N'est-ce pas là le crime incarné dans un homme ?
Il porte avec orgueil la chaîne qui le tord,
Depuis qu'il a perdu l'honneur et le remord ;
C'est un galérien qu'on le nomme !

C'est la troisième fois qu'il vient vautrer ses jours
Au bagne; et maintenant, hélas ! c'est pour toujours.
L'enfer nous a vomi cette lave écarlate.
Son front ne porte pas la ride des regrets ;
Et pourtant l'échafaud menaça de bien près
Cette tête crépue et plate.

Le fer qui dans ses chairs s'incruste, son habit
Rouge comme le sang que son bras répandit,
A le rendre odieux au monde, tout conspire.
S'il s'approchait de vous, repoussez-le du pied;
Son regard infernal détruirait la pitié
Que sa misère vous inspire.

LE FORÇAT POITRINAIRE

I

Mes compagnons, dont le malheur se joue,
Interrogeant la pâleur de ma joue,
Me répétaient : « Tu traînes bien tes pas ! »
Ils me disaient : « Tu te meurs poitrinaire ! »
Moi, qui voulais revoir mon village et mon père,
Je savais bien que je ne mourrais pas.

REFRAIN.

Demain, demain, l'argousin me déferre ;
Demain j'irai, libre, pur et content,

Revoir mon village et mon père !
Demain la liberté m'attend.

II

Demain, adieu les bagnes et la chaîne !
J'étais mourant : la liberté prochaine
A, de mes jours, rallumé le flambeau.
Demain, à moi les baisers de mon père,
Mon pays, mes amis, ma natale chaumière !....
Oh ! que demain le soleil sera beau !

Demain, demain, l'argousin me déferre;
Demain j'irai, libre, pur et content,
Revoir mon village et mon père !
Demain la liberté m'attend !

III

Mais la nuit vient. Dieu ! quelle ardente brise
Passe sur moi ? ma poitrine se brise !
Mes compagnons devinaient donc mon sort ?
Un sang de feu dans mes veines circule,
La démence rugit dans ma tête qui brûle.

O désespoir ! demain je serai mort !

Adieu, bonheur, village, amis et père !
Fermez ces bras que l'amour me tendait.
Demain je serai sous la terre :
C'était elle qui m'attendait !

DÉLIRE

Oh ! quels bras m'ont ainsi cloué sur cette rive,
Où tout est desséché par le brûlant siroc,
Où la vague, sans force et sans colère, arrive ?
D'où vient que mon destin de plus en plus s'y rive,
Comme les racines d'un roc ?

Oh ! qui m'emportera vers ces affreux rivages
Où le tranchant éclair, ainsi qu'un yatagan,
Fait voler dans les airs le front des rocs sauvages ;
Où, pareil au démon qui préside aux ravages,
Tournoie et rugit l'ouragan ?

L'orage furieux qui sur les lames rampe,

Qui pour fendre les cieux, s'il peut les rencontrer,
Escalade des monts la formidable rampe,
Voudra-t-il me prêter sa grande aile qu'il trempe
Dans les flots qu'il vient d'éventrer?

Le vent, coursier des flots, qui, par milliers, les groupe,
Ne peut-il m'enlever dans les hauteurs des airs?
Pourquoi, seul dans ces flots et penché sur leur croupe,
Ne puis-je traverser leur écumante troupe
Comme Mazeppa les déserts?

Pourquoi ne puis-je pas, sous le beau ciel d'Espagne,
Sous celui de Venise éclatant et vermeil,
Dévorer les baisers d'une brune compagne,
Dont le jaloux amour, comme un astre, accompagne
Les beaux rêves et le sommeil?

Oh! l'ennui s'est saisi de mon ame; il la mine.
Je veux voir Pompéi, fouiller Herculanum;
Et ces mers dont les flancs recèlent, vaste mine,
Les Français d'Aboukir, les Grecs de Salamine,
Et les deux flottes d'Actium!

Comme un vaisseau que meut une ardente machine

Franchit les flots, je veux franchir, dans mon élan,
La muraille Médique et celle de la Chine,
Voler de Soukarew, qu'embrasa Rostopchine,
Jusqu'au détroit de Magellan !

Je veux interroger ces fleuves de la Grèce
Roulant des souvenirs de l'Olympe à l'Œta,
Chanter, avec les cieux : Humanité, progresse !
Et promener longtemps ma pieuse allégresse
De Sainte-Hélène au Golgotha !

Océans ! n'est-ce pas votre voix qui déplore
Mon sort et mes douleurs ? Flots, je suis à genoux ;
Emportez loin, bien loin, l'enfant qui vous implore !
Souvent vous m'avez dit, sur ces bords que j'explore :
« Quitte tes rocs, viens avec nous ! »

Partons ! que les autans nous chassent sur les ondes,
Et que, sur vos fronts blancs penchant mon front bruni,
J'entende tous ces cris, toutes ces voix profondes,
Épouvantable écho du bruit que font les mondes
En gravitant dans l'infini !

LE MAÇON ET L'OISEAU.

LE MAÇON.

Frileux oiseau qui dors, la tête sous les ailes,
Sur nos toits, des maisons gigantesques turbans,
Ou reposes ton vol sur nos longues échelles,
Comme en passant les mers, tes sœurs, les hirondelles,
    Se reposent sur les haubans,

Pourquoi Dieu, qui nous fit une même existence,
Ne m'accorda-t-il pas des ailes comme à toi,
Puisque, du haut des murs où mon état me lance,

Je vois, comme un abîme où la mort me balance,
Six étages béer sous moi?

L'OISEAU.

Des richesses du ciel, saintement dispensées,
Dieu t'a donné ta part, frère! Des ailes d'or
Que le plomb du chasseur, les rafales glacées,
Ne peuvent pas briser, peuplent de tes pensées
L'éther où l'ange prie et dort.

L'âme est sœur de l'oiseau; Dieu lui donna des ailes,
Pour qu'elle n'allât pas dans la fange du mal
Engloutir ses vertus, s'y souiller avec elles,
Pour qu'elle s'en retourne aux voûtes éternelles
Avec son voile virginal.

A LA LUNE.

Pourquoi te caches-tu, pâle reine du soir?
Crains-tu que mon regard, vierge, ne te profane?
Ta douce image, au fond de la mer diaphane,
Ne se réfléchit plus comme dans un miroir ;
Et ton disque, pareil à la fleur qui se fane,
S'incline tristement sous le nuage noir.

Quand des cieux tes rayons blanchissent la lisière,
L'univers, inondé de tes flots de lumière,
S'endort en souriant, comme l'enfant vermeil
Dont les yeux maternels protégent le sommeil.
Mais quand tu disparais derrière les nuages,
On dirait que l'effroi fait trembler les feuillages,
Qu'un immense suaire est tendu sur les mers,

Et que le cauchemar pèse sur l'univers.

N'aimes-tu pas à voir errer l'amant fidèle
Autour de la demeure où sa maîtresse dort?
N'aimes-tu pas à voir nos champs étoilés d'or,
Nos masses de rochers que la vague dentèle,
Et le hardi pêcheur qui rêve loin du bord,
Tandis que son bateau sur la mer se balance?

N'aimes-tu pas à voir, ô vierge du silence,
Le poëte attiser, à tes chastes rayons,
Le foyer presque éteint de ses illusions?

Ne sais-tu pas qu'à l'heure où le hibou déserte
La lézarde des murs par les ronces couverte,
Le brigand, étreignant un poignard dans ses mains,
Guette les voyageurs à l'angle des chemins?
Ne sais-tu pas qu'alors ta lumière l'effraie;
Qu'à travers les sentiers ténébreux qu'il se fraie,
Chacun de tes regards le suit comme un remord;
Qu'à chaque battement des ailes de l'orfraie,
Tremblant, il croit ouïr un tintement de mort?

Plane donc au-dessus de tes lugubres voiles,

Et, dans le palais bleu que ton disque parcourt,
Souris à ton cortége étincelant d'étoiles,
Comme une jeune reine au milieu de sa cour!

Un soir, lorsque j'étais enfant, je me rappelle
Qu'en te voyant briller dans les vagues du bord,
Je m'élançai, croyant saisir ton globe d'or.
Vraiment cette capture aurait été bien belle!
Mais j'entendis le flot qui riait, le cruel!
En t'emportant toujours plus au fond de son onde.
Doux astre! c'est ainsi que, pour chaque mortel,
Le bonheur luit au fond des douleurs de ce monde.
Quand il croit le saisir, le flot des maux l'inonde:
Le bonheur, comme toi, n'habite que le ciel!

Lorsque l'éclat des cieux se ternit et se plombe;
Lorsque le front des bois pend, livide, abattu,
Vers la terre glacée où sa couronne tombe;
Lorsque le flot marin, blanc comme la colombe,
Chassé par le mistral, sur nos rêves s'est tu,
Derrière le nuage, aussi noir que la tombe,
Pâle reine du soir, pourquoi te caches-tu?

LA MORT D'UN GALÉRIEN.

HOMMAGE

A M. AUBAN, CHIRURGIEN EN CHEF DES HOSPICES MARITIMES ET DES BAGNES DE TOULON.

I

Il était jour. Déjà les chauds rayons solaires
Jaunissaient l'Océan aux houleuses colères ;
Et de larges canots,
Montés par des forçats aux poitrines hâlées,
Traversaient de nos mers devant eux étalées
Les sonores canaux.

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

II

L'un de ces parias, qu'un crime au bagne cloue,
Se tenait à cheval sur l'anguleuse proue,

Et son front abattu
Se penchait sur les flots, comme un esquif qui sombre ;
Et son regard semblait dire à l'abîme sombre :
Quand m'engloutiras-tu ?...

Mais comme si ce vœu fût pour elle un outrage,
La vague lui crachait son écume au visage ;
Et la mouvante mer
Lui répétait : « Malgré tous les maux que tu souffres,
« Tu n'es pas assez pur pour habiter mes gouffres ! »
Et le lançait dans l'air.

Et le pâle forçat, le désespoir dans l'âme,
La tête dans les vents et les pieds dans la lame,
S'écriait avec feu :
« Eh quoi ! mes noirs tourments et ma douleur immense
« Ne pourront donc jamais m'obtenir la clémence
« Des hommes ou de Dieu ?...

« Pendant plus de vingt ans, la faim et la misère,
« Pareilles aux vautours, m'ont étreint dans leur serre,
« Et m'ont rongé le cœur.
« Nul crime n'a, depuis, taché mes longs services ;
« Et des rudes combats que m'ont livrés mes vices

« Je suis sorti vainqueur !

« Et nul ne m'a tiré de l'enfer que j'habite !
« Ah ! quand on a failli, rien ne réhabilite,
« Pas même le remord !
« Pas même tant de nuits d'angoisse et d'insomnie !
« Pas même tant de jours de honte et d'agonie !
« Rien, pas même la mort !

« L'infini devant moi ! l'infini sur ma tête !
« L'Océan pour les flots, le ciel pour la tempête
« Au vol aérien !
« Partout la liberté, l'espace et l'espérance !
« Et moi, chargé de fers, de honte et de souffrance,
« Moi, je meurs galérien ! »

III

Pauvre forçat ! Son âme, enfin purifiée,
Sur la croix du malheur était crucifiée !
Un ange de bonheur sur sa vie avait lui.
Ivre de ces parfums qu'un amour vierge émane,
Une nuit, il se crut trahi comme Orosmane,

Et l'amour le rendit assassin comme lui.

On condamna cet homme à mourir dans les chaînes,
Lui qui portait son front aussi haut que les chênes,
Qui naquit dans ces monts où l'homme des hameaux
Garde, jusqu'à sa mort, son âme immaculée,
Ou, par un tel affront quand sa tête est souillée,
La lave dans le sang et la jette aux bourreaux!

On condamna cet homme à mourir dans les bagnes,
Sans penser que son cœur, éclos dans les montagnes,
Était aussi fougueux que les ouragans noirs
Dont la foudre, en hurlant, décapite les cimes;
Que ces torrents, aux bruits étranges et sublimes,
Qui roulent dans leurs flots le chaume et les manoirs.

IV

Pourtant un noir remords vint torturer son âme:
Lui qui sur un soupçon poignardait une femme,
Entendit, chaque nuit, un fantôme sanglant
Parler à son chevet de meurtre et de vengeance;
Et son œil, sans sommeil, creusé par la souffrance,

Vit une large plaie ouverte dans son flanc.

Et, depuis, il penchait toujours plus vers la tombe
Ses cheveux aussi blancs qu'un duvet de colombe.
Et lorsque la *fatigue* [1] à l'aube rappelait
Tous les rouges forçats aux travaux du rivage,
Ses compagnons de fers l'appelaient le sauvage :
Lui seul à leurs complots jamais ne se mêlait.

Il avait une mère, un ange de tendresse.
Après qu'il eut tué sa perfide maîtresse,
Cette mère abrita ses malheureux amours.
Depuis plus de vingt ans qu'il mourait dans les bagnes,
Bien qu'il la crût dormant sous l'herbe des montagnes,
Bercé d'un vague espoir, il l'invoquait toujours ;

Et dans les jours d'hiver, malgré la blanche glace,
Et sous le soleil d'août, qui brûle et qui terrasse,
Entouré de forçats qui maudissaient les cieux,
Au milieu des travaux dégoûtants du curage,
Jamais n'avait failli son sublime courage :
L'image de sa mère était devant ses yeux.

[1] On désigne sous ce nom toute espèce de labeur des condamnés. Lorsque les forçats partent pour le travail, ils vont à la *fatigue*. Le mot de travail ne s'applique jamais à leurs ouvrages. (*Note de l'auteur.*)

V

Une nuit, le canon d'une frégate en flammes
Réveilla le silence endormi sur les lames.
L'incendie, attisé par la brise du nord,
Comme un boa de feu commençait de l'étreindre.
Cent forçats dévoués partirent pour l'éteindre :
Un seul partit content, sûr d'y trouver la mort.

C'était lui. Le forçat, malgré sa double chaîne,
S'élança le premier devant la mort prochaine,
Et contre l'incendie, au bruit du branle-bas,
Il défendit bien mieux le pont de la frégate
Que les Tyroliens les gorges de Morgate,
Que les Grecs leur passage où dort Léonidas.

Mais la mort, qu'il cherchait, la mort, toujours avide,
Dédaigna cette fois ce squelette livide.
On lui promit sa grâce, et le pâle reclus
L'attendit vainement sur nos tristes rivages :
Les promesses des grands ressemblent aux nuages
Qui passent dans le ciel et qu'on ne revoit plus.

Et son âme trompée avait maudit le monde;
Et lorsqu'il retournait à son labeur immonde,
Dégoûté de la vie et consumé d'ennui,
Sur le front anguleux de la chaloupe pleine,
Il s'asseyait, sinistre et vivante poulaine,
Pour contempler ces flots torturés comme lui.

VI

Un matin, le mistral chassait l'onde fumante
Contre les blocs épais des quais qu'elle tourmente.
Les vagues s'insurgeaient et râlaient de courroux.
Le forçat écoutait les voix de la rafale,
Et la barque, lancée ainsi qu'une cavale,
En heurtant les rochers lui broya les genoux.

Le soir la même barque, en s'éloignant du havre,
A l'hôpital du bagne apporta le cadavre.
Il y souffrit trois jours, jours d'agonie! Enfin,
Sentant la froide mort alourdir sa paupière
Pour l'éternel sommeil que l'on dort sous la pierre,

Il s'endormit et dit : « Ce sera pour demain. »

La nuit il s'éveilla pour faire sa prière.
« O ma mère, dit-il, ma bonne et sainte mère,
« Toi qui séchais mes pleurs et soutenais mes pas;
« Ange, qui ne voulais à ma tête enfantine
« Donner pour oreiller que ta blanche poitrine,
« Pour berceau que tes bras;

« Qui, devançant le jour, bien loin de la chaumière,
« Dans les champs du labeur te rendais la première,
« Afin que ton enfant ne connût pas la faim;
« Et, rapportant le soir des fagots de ramée,
« Réchauffais mes pieds nus à la tourbe enflammée,
« Et mon front dans ton sein;

« Qui, seule, me prêchas l'exemple du courage,
« Après que j'eus perdu, dans un même naufrage,
« La femme que j'aimais, la liberté, l'honneur,
« Et qu'hélas! je couvris d'opprobre et de détresse,
« Au lieu d'envelopper ta précoce vieillesse
« D'amour et de bonheur!

« Oh! si Dieu dans son ciel a rappelé ton âme,

« A l'heure où de la vie en moi s'éteint la flamme,
« Où mon cœur croit ouïr la harpe des élus,
« Et voir à l'horizon un nouveau soleil poindre,
« Prie, afin que ton fils aille au ciel te rejoindre,
« Et ne te quitte plus !

« Ou si la douce mort, dont je sens le vertige,
« De tes amers vieux jours n'a pas fauché la tige,
« Si tu traînes encor ton solitaire ennui
« Sur nos sommets natals, purs du souffle des hommes,
« Au bord de ce torrent, tout embaumé d'aromes,
« Qui mugissait la nuit,

« Oh ! du haut de ces monts que le nuage effleure,
« Envoie à ton enfant, qui mourra dans une heure,
« Un long baiser d'amour, de pardon et d'adieu !
« Mon âme, par les maux pendant vingt ans étreinte,
« Pure et blanche aujourd'hui, peut paraître sans crainte
« Au tribunal de Dieu ! »

Et son front retomba sur sa couche grossière,
Comme un arbre rompu s'abat dans la poussière.
Mais ses yeux, qui, toujours attachés sur le sol,
N'avaient jamais osé fixer un homme en face.

Maintenant rayonnaient et saluaient l'espace
Que son âme, enfin libre, allait franchir d'un vol.

Un regard de dédain, de triomphe peut-être,
Illuminait cet œil qui fit pâlir le prêtre
Venu pour lui parler de pardon et de mort.
Le ministre de Dieu, sur le grabat du crime,
Ne vit plus qu'un martyr qu'un monde étroit opprime,
Sanctifié par le remord.

Le galérien mourant semblait dire à cet homme :
« Depuis plus de vingt ans mon meurtre se consomme,
Et j'irai, lorsque Dieu clôt mes jours repentants,
Parce qu'un sang parjure un soir rougit ma lame,
Demander grâce à ceux qui, sans remords dans l'âme,
M'assassinent depuis vingt ans ? »

VII

C'était l'heure où les flots de la mer irisée
Parlent d'amour avec les pins de la forêt.
Une femme en haillons, haletante et brisée,
Pénétra dans la salle où le forçat mourait.

Son œil interrogea cette rangée immense
De lits, d'agonisants et de noirs crucifix ;
Elle poussa deux cris de joie et de démence,
Et se précipita dans les bras de son fils.

« Mon fils! mon pauvre enfant! — Ma mère, sois bénie !
Pardonne-moi... je meurs! » Oh! quels touchants tableaux
De douloureux bonheur, d'amour et d'agonie,
Quel triste hymen de pleurs, de baisers, de sanglots!
Et la mère pleurait, mourante et consternée,
Et cinquante forçats, tous les larmes aux yeux,
Penchaient au pied du lit leur tête consternée :
L'âme d'un saint venait de partir pour les cieux!

Et quand d'ombre et d'horreur la nuit se fut empreinte,
Un corbillard infect au tombeau charria
La mère et l'enfant morts dans une double étreinte,
Dans un double baiser. — Le pauvre paria
N'attendait pour mourir qu'un regard de sa mère,
Et son dernier soupir avait été pareil
A la frêle vapeur qui n'attend, sur la terre,
Pour s'envoler au ciel, qu'un rayon de soleil.

Mai, 1842.

ROMANCE.

Sources toutes jonchées
De feuilles desséchées,
Fleurs sous le jour penchées
Comme sous un fardeau,
Oui, le jour vous dévore ;
En vain de chaque aurore,
Votre voix douce implore
Un peu d'air, un peu d'eau.

Oh ! comme vous je pleure !
Car la vie est un leurre,
Un souffle qui n'effleure

Qu'un moment ce séjour ;
Car, comme vous, mon âme,
Qu'un vent du ciel enflamme,
Chaque jour à la femme
Demande un peu d'amour.

Pauvres sources taries,
Pauvres roses flétries,
Sans pluie, ô sœurs chéries!
Vous vous dessécherez.
Privée aussi de femme,
Comme elles, ô mon âme!
Sans parfums et sans flamme,
Comme elles vous mourrez.

VENDREDI SAINT.

Océan, le Christ meurt, et le bruit de ton onde
Qui rampe aux bases de l'écueil,
Est triste comme le cercueil,
Sombre comme la nuit qui va couvrir le monde.

De tes mille vaisseaux, noir et mobile essaim,
Les longues vergues, les antennes,
Comme la croix, sont en pantennes,
Et la voix du Seigneur déchire encor ton sein.

Pleure, pleure, Océan! à tes hymnes funèbres
Je joindrai mes lugubres chants;

Pleure avec les monts et les champs,
Avec les cieux voilés de muettes ténèbres.

Dans tes flots le soleil a plongé son flambeau,
Et je crois voir, du fond des plages,
Les marins morts dans les naufrages,
Sortir ressuscités de ton large tombeau.

AURORE BORÉALE.

I

Quelquefois l'Océan, lassé de sa colère,
S'endort aux pieds des rocs ou sur les sables fins.
Alors un vaisseau part, et l'Océan tolère
Que le marin, qui rêve un continent polaire,
De son immense empire explore les confins.

II

Tandis que le vaisseau fend le glaçon arctique,
Quelquefois le marin voit, sur l'axe aimanté,
Tressaillir tout à coup l'aiguille magnétique,
Comme sur le trépied la prophétesse antique,
Sous le souffle brûlant de la divinité.

III

Alors l'œil du marin cherche, scrute, examine.
Et si l'air et le ciel sont limpides et clairs,
Derrière ces glaciers que le ciel seul domine,
Comme le Sinaï le pôle s'illumine
Et remplit l'horizon d'éblouissants éclairs.

IV

Et soudain, aux deux bouts de l'immensité sombre,
Il voit, comme Israël dans la nuit du désert,
Deux colonnes de feu qui ressemblent, dans l'ombre,
Aux deux mâts d'un navire incendié qui sombre,
Surgir de l'Océan et flamboyer dans l'air!

V

Et bientôt, embrasant les plaines éternelles,
On les voit toutes deux au zénith parvenir;
Là, le front ceint d'éclairs, les géantes jumelles

Dessinent sur le ciel deux courbes solennelles,
Et comme une arche immense elles viennent s'unir.

VI

Alors de mille feux elles sont pavoisées :
Il en sort des lueurs qui pourprent le ciel bleu,
Des explosions d'or et des vols de fusées,
Qui, comme en pleurs d'argent s'épanchent les rosées,
S'éparpillent au loin en globules de feu.

VII

Puis un nimbe enflammé, beau comme une couronne,
Se tord, majestueux, au front de l'arc géant :
Monument que tant d'or et d'éclat environne,
Que Dieu peut le choisir pour trépied ou pour trône
Quand il vient présider aux jeux de l'Océan.

VIII

Et des vagues, devant ces splendeurs inouïes,
L'étonnement résonne en mélodieux chœurs ;

On les voit relever leurs têtes éblouies,
Et, sous l'arc triomphal, défiler réjouies,
Comme, devant un roi, les bataillons vainqueurs.

IX

Prodige de beauté, de grandeur idéale !
Soleil de ces climats qui n'ont point de soleil !
Radieux phènomène ! aurore boréale,
Qui recouvres de feu la zone glaciale,
Et changes son ciel noir en firmament vermeil !

X

De ces cieux désolés qu'ont choisis pour arène
Les glaciers éternels, l'ouragan exalté,
De ces climats sans roi Dieu te proclama reine ;
Reine par ta beauté, ta gloire souveraine,
Reine par la splendeur et par l'immensité !

XI

Pourtant cette beauté splendide se déflore ;

Tous ces rayonnements s'éteignent tour à tour ;
De ses nuances d'or le ciel se décolore,
Et l'heure qui succède à cette belle aurore
N'amène qu'une nuit affreuse au lieu du jour.

XII

Et l'on voit, aux deux bouts de l'immensité sombre,
Comme Israël, quand l'aube éclairait le désert,
Deux colonnes de feu, qui ressemblent, dans l'ombre,
Aux deux mâts d'un navire incendié qui sombre,
Pâlir, et par degrés s'évanouir dans l'air !

XIII

Dieu, qui parle toujours par la voix des symboles,
N'aurait-il pas caché quelque secret profond
Dans ces temples ardents, aux célestes coupoles,
Qui remplissent d'éclairs les ombres des deux pôles,
Gouffres dont nul mortel n'a pu sonder le fond ?

XIV

Car, pareil au marin qui parvient à ces plages,

Parfois aussi, parfois, glorieux Magellan,
Le poëte hardi fend l'océan des âges...
Mais quand de l'avenir il tente les rivages,
D'infranchissables monts arrêtent son élan.

XV

Pourtant, lorsque son œil, que le génie anime,
Ose, sans effroi, lire aux arcanes du ciel,
Il voit de l'avenir, inexorable abîme,
Jaillir des feux qui font à son âme sublime
Pressentir le lever d'un soleil éternel.

A JOSEPH AUTRAN.

I

« Lorsqu'aux approches de l'automne,
« Tout un formidable arsenal
« D'éclairs et de foudres résonne
« Sous le ciel méridional ;
« Quand nos bois, dont les vagues blanches
« Baignent les pieds, et dont les branches
« Se balancent aux vents des cieux,
« A l'été qui les abandonne,
« Avec leurs fleurs et leur couronne
« Jettent de douloureux adieux ;

II

« Quand sous les précoces atteintes
« Des froids, spectres de notre seuil,
« Toutes nos splendeurs sont éteintes,
« Tous nos arbres prennent le deuil.
« Je ne sais quelle voix austère
« Des flancs attristés de la terre
« S'élève vers moi chaque jour,
« Se mêle à l'air que je respire,
« Me poursuit partout et m'inspire
« Des chants de tristesse et d'amour.

III

« Alors, la mer qui se lamente,
« Le rocher nu que le flot mord,
« La forêt chauve que tourmente
« Un vent glacé comme la mort;
« Tous ces appels de la nature
« A la chaude saison future
« Trouvent dans mon âme un miroir,

« Et j'accomplis ce divin rôle,
« De traduire avec la parole
« Tant de souffrance et tant d'espoir. »

IV

Ta voix calme, grave et sonore,
Ce baume béni de mes maux,
Ta voix dont le Midi s'honore,
Frère, m'a souvent dit ces mots.
Naguère encore, sur l'*Huveaune* [1],
Ce doux petit-fils du vieux Rhône,
Changés en serments solennels,
Ces mots que les vents emportèrent,
Dans un baiser d'adieu scellèrent
Nos épanchements fraternels.

V

Frère, depuis longtemps l'automne

[1] Petite rivière, toute cachée par de magnifiques ombrages, qui coule près de Marseille. Les bateaux pleins de promeneurs la remontent à force de rames, et se laissent doucement redescendre jusqu'à la mer par le courant.

Dépouille l'arbre de nos bords,
Et mon cœur, qui t'aime, s'étonne
Du long silence où tu t'endors.
La mer gémit sous les rafales,
Nos bois sont livides et pâles,
Nos soleils sont toujours plus froids ;
Et plus de nous l'hiver s'approche,
Et plus je sens que ce reproche
Doit aller réveiller ta voix.

VI

Oui, tous les jours l'hiver s'avance,
Et ta lyre, qui tant nous plaît,
Reste muette, et la Provence
Trouve son poëme incomplet,
Et notre prunelle inquiète
En vain sur ton ciel de poëte,
Attend qu'il brille une clarté,
Que quelque astre nouveau paraisse,
Car tu t'endors dans ta paresse,
Comme un dieu dans sa majesté !

VII

Pourtant, pour embraser ton zele,
Le ciel est toujours aussi bleu.
La terre est toujours aussi belle
Qu'en s'échappant des mains de Dieu.
La plaine est toujours radieuse,
La mer toujours mélodieuse,
Et nos sens sont toujours ouverts
Pour que notre âme, inassouvie,
S'abreuve incessamment de vie
Au grand foyer de l'univers.

VIII

Puis, le jour qui sur nos fronts passe
N'est pas, frère, un jour de repos;
Car l'oreille entend dans l'espace
Des frissonnements de drapeaux,
Des murmures, des voix étranges,
Des pas d'invisibles phalanges,

Pareils aux bruits des grandes eaux
Par l'ouragan des nuits émues,
Tels qu'en entendait dans les nues
L'évangéliste de Pathmos !

IX

Frère, manques-tu de courage ?
Quelle douleur t'a donc atteint ?
Sous quel souffle glacé d'orage
Ton beau soleil s'est-il éteint ?
T'arrêtant au seuil de la voûte,
Le sombre Adamastor du doute
T'aurait-il sitôt enlevé
Ton talisman, ton diadème ;
Et ton magnifique poëme
Doit-il rester inachevé ?

X

Le râle d'un passé qui croule
Et dont le règne va finir,

Et le vent des siècles qui roule
Tous les destins de l'avenir ;
Tout ce qui, dans cette tourmente,
S'agite, se fond ou fermente ;
Toutes les lueurs qu'il en sort,
Toutes les scènes de ce drame,
N'auraient donc porté dans ton âme
Que des pressentiments de mort ?

XI

Que fais-tu, mon bien-aimé frère ?
Dis-moi pourquoi tu ne viens pas
Au grand mouvement qui s'opère
Mêler ta pensée et tes bras ?
Celui qui, comme toi, s'isole,
Peut-il savoir si la boussole
Du vaisseau de l'humanité
Le dirige vers un abîme,
Ou vers un rivage sublime
Par la main divine abrité ?

XII

Hélas ! frère, moi qui te prêche
Le courage, toujours je sens
Mon âme plus vide et moins fraîche,
Mes efforts toujours moins puissants.
A bien des maux je suis en butte,
Mais nul obstacle ne rebute
Mes bras, à vaincre habitués.
Ma voix prie, exhorte, encourage,
Et fait souvent dompter l'orage
Par ceux que l'orage eût tués.

XIII

C'est que je retrempe mon âme
Au feu que rien ne peut ternir,
Au feu dont le Seigneur enflamme
Le phare obscur de l'avenir.
Ne disons plus que c'est un rêve !
Douter de l'astre qui se lève,

Que le monde attend à genoux,
Ce serait douter de Dieu même,
Ce serait couvrir d'anathème
Tous ceux qui viendront après nous.

XIV

Viens! déchire avec nous le voile
Dont les plis ont intercepté
Cette mystérieuse étoile
Qui doit guider l'humanité.
Viens, frère, adoucir sa souffrance,
Combattre pour sa délivrance,
Ramener à Dieu les méchants!
Viens échanger, contre la gloire
D'avoir devancé la victoire,
Ton enthousiasme et tes chants!

XV

Lève-toi, lève-toi, poëte,
Sors de ton coupable sommeil!

Expose aux vents du ciel ta tête,
Viens t'inspirer au grand soleil !
Comme le tonnerre d'automne
Qui fend, pour féconder Latone,
Le ciel du zénith au nadir,
Apparais-nous plein de génie,
Plein de rayons, plein d'harmonie...
Nous écoutons pour t'applaudir.

A D*****.

Tu veux que je te dise
Ce que me dit la brise
  Aux doux parfums,
Et que je te décrive
Nos flots et notre rive
  Aux rochers bruns.

Cette brise embaumée
Me dit, ma bien-aimée,
  De t'adorer.
Ces rochers et ces grèves,

Où, le front plein de rêves,
  Je viens errer :

La barque qui louvoie
Et qui bondit de joie
  Comme un chevreuil ;
Le goëland qui vole,
Le flot qui cabriole
  Sur un écueil,

Me sont moins doux encore
Que ton nom que j'adore ;
  Et tes beaux yeux
Sont plus bleus, Désirée,
Que la robe azurée
  De nos flots bleus !

LE ROSSIGNOL.

ODE.

Chante, doux rossignol qu'un jeune amour transporte!
Les arbres désolés vont secouer leurs pleurs;
Des beaux jours prisonniers le mai rouvre la porte,
Et des vents de l'été l'aile te les apporte
Dans une corbeille de fleurs.

O mélodieux solitaire,
Poëte isolé dans les monts,
Pourquoi mêler tant de mystère
A tes hymnes que nous aimons?
Faut-il que notre esprit devine

Tout ce que ta langue divine
Révèle aux sylphes du rocher ?
Est-il tant sacré, ce mystère,
Que tu t'obstines à le taire
Dès que nous osons t'approcher ?

Chante, oiseau ! mais jamais ne le laisse surprendre,
Ton mystère béni. Le poëte indiscret
Profanerait tes chants s'il pouvait les apprendre.
T'écouter et rêver vaut mieux que te comprendre.
Car ton charme est dans ton secret.

Ainsi qu'aux champs la violette
Embaume les gazons obscurs,
Ainsi que la brise indiscrète
La trahit à ses parfums purs ;
Ainsi, musicien céleste,
Tu sais, comme la fleur modeste,
D'ombre et de feuilles te voiler ;
Mais ta voix, que l'amour inspire,
A qui te recherche et t'admire
Vient constamment te révéler.

Chante l'arbre natal que l'hiver rouille et ronge.

Et qu'en vain le tonnerre a mille fois brisé :
Géant dont l'ombre immense à l'orient s'allonge
Lorsque le dieu du jour dans l'Océan se plonge,
Comme un grand navire embrasé.

O des poëtes roi sublime,
Qui consoles le cœur souffrant,
Qui chantes sur le noir abîme,
Où le vent pleure en s'engouffrant ;
Toi, dont le nocturne génie
Vit de rosée et d'harmonie,
De recueillement et d'amour ;
Toi, que le moindre bruit effraie,
Qui, t'éveillant avec l'orfraie,
Te rendors aux baisers du jour,

Chante l'hymne des soirs, musique universelle,
Orgue de la nature aux accords radieux,
Qui monte au front du ciel sitôt qu'il étincelle,
Ou, des cimes des monts, dans les plaines ruisselle
Comme un torrent mélodieux.

Célèbre les amours secrètes
De l'insecte, vivante fleur,

Qui sous les charmilles discrètes
Dérobe à nos yeux son bonheur :
Feu follet de la nuit obscure,
Qu'en ses doux loisirs la nature
Vêtit d'azur, de nacre et d'or ;
Qui, cherchant les fleurs, ses délices,
A la hauteur de leurs calices
Borne son lumineux essor ;

Chante, oiseau que tout aime, ô toi qui t'alimentes
Aux festins qu'un bel ange invisible te sert,
Aux parfums des forêts et des roses aimantes,
Aux larmes de la nuit et des tendres amantes
Qui pleurent d'amour au désert !

Rossignol, quand tu te recueilles
Pour nous traduire en tes concerts
Le frôlement des vertes feuilles,
L'hymne des fleurs, le chant des mers,
J'ai bien compris, moi qui t'envie
Ta voix aux séraphins ravie,
Qu'afin de pouvoir moduler
En un mélodieux murmure
Toutes les voix de la nature,

Il faut, comme toi, s'isoler.

Chante, doux rossignol qui de bonheur m'abreuves,
Mais réserve tes chants aux jours heureux. Tais-toi
Quand tu vois les forêts, se penchant sur les fleuves,
Tordre et tendre les bras, comme de pâles veuves,
Au ciel sombre et muet d'effroi!

Chante ce ciel où tu t'inspires,
Grand livre où tu lis tes concerts,
Chante l'amour que tu respires
Dans le frisson brûlant des airs!
O voix de la mélancolie,
Vivante harpe d'Éolie,
Qui frémis aux doigts des zéphirs,
Chante le flot bleu qui déferle,
Et la mer que la lune perle
De myriades de saphirs!

Chante nos beaux étés, où mille lucioles,
Au front des lis royaux dans nos jardins semés,
S'entrelacent, la nuit, en vives auréoles,
De sorte qu'on dirait de hautes girandoles
Aux rayons blancs et parfumés.

Chante les tièdes nuits des plaines,
Où l'astre aux rêveuses clartés,
Éclaire au loin, sous les grands chênes,
Les jeunes couples écartés;
Où, dans une ineffable extase,
Notre âme s'enivre et s'embrase;
Où le rayon d'en haut nous luit;
Où la nonchalance chérie,
De rêverie en rêverie,
Jusques au bonheur nous conduit.

Chante notre beau ciel, mer aux brillantes voiles,
Dont la lune blanchit l'azur vague et changeant,
Où son svelte croissant, pâle sous ses grands voiles,
Nage, et traîne après lui des sillages d'étoiles
Comme une nacelle d'argent.

Peut-être, ô mon chaste poëte,
Tu me diras qu'au fond des bois
Souvent la voix de la tempête
Tonne et couvre ta sainte voix;
Que la rafale solennelle,
Sous ton duvet, glace ton aile,
Qu'en hiver ton ciel se ternit,

Et que la hideuse vipère,
Sourde à ton désespoir de père,
Ensanglante ton pauvre nid !...

Chante, car tu revêts la douleur d'harmonie,
Et tu la fais aimer ; chante, car ici-bas
La souffrance peut seule exalter le génie ;
Car les plus divins chants sont ceux que l'agonie
Exhale devant le trépas.

Tout ce que Dieu créa poëte,
Rossignol, artiste de l'air,
Zéphyrs, cygne, alcyon, fauvette,
Cœur de l'homme, flot de la mer,
Pour que son destin s'accomplisse,
Dût sa vie être un long supplice,
Avec joie il doit la subir.
Ainsi, chantre de nos collines,
Verse-nous tes chansons divines
Jusques à ton dernier soupir !

Chante, chante toujours ! — Nos splendides journées,
Le ciel, les nuits d'été plus blanches que le jour,

Les monts, les bois, les blés aux tiges couronnées,
Les mers et le poëte, et les fleurs prosternées
T'applaudiront, ivres d'amour!

Mai, 1843.

LES RUINES DE LAVERNE.

EN PROVENCE.

Dans les vallons sans fleurs les torrents débordaient,
Et leur fracas tordait les arbres de Laverne,
Comme, au choc infernal des ondes de l'Arverne,
Dans l'enfer virgilien les damnés se tordaient.
Le chêne herculéen et le pin centenaire
Penchaient, l'un ses bras nus, l'autre ses rameaux verts
Sur la chartreuse antique, où le vent des hivers
S'engouffrait, sourd comme un tonnerre.

Et mille voix pleuraient dans le cloître détruit ;
Et tous ces blancs tombeaux couverts de noirs décombres,

Où des lois de la mort le poëte s'instruit,
Avec le soir se peuplaient d'ombres.

Et les voix demandaient quels étaient ces débris,
Ces colonnes roulant leurs fronts tressés d'acanthes
Sous les vastes arceaux, ainsi que les bacchantes
Ivres des vins romains roulaient sous les lambris ;
Pourquoi le souterrain, aux arches colossales,
Nouvel Herculanum, dormait enseveli
Sous ces herbes sans nom que fait croître l'oubli
Sur les mosaïques des salles?

Et les vents répondaient aux nocturnes esprits :
« Les révolutions, au souffle incendiaire,
Sapant ces monuments, où vos noms sont inscrits,
N'en ont laissé que la poussière. »

Et les voix demandaient quels étaient les trésors
Qu'étaient venus chercher les cupides Vandales
Dont la main sacrilége avait brisé les dalles
Qui protégent la cendre et le sommeil des morts ;
Quelle était leur pensée en violant l'asile
Où l'image du Christ, crucifié pour tous,
A chaque pas, voyait tomber à ses genoux

L'âme qui du monde s'exile?

Et les champs répondaient : « Quand la voix du tocsin
Proclama le serf libre, il vint, fort et sublime,
Vous redemander l'or qu'aux sueurs de son sein
Avait longtemps ravi la dîme. »

Et les voix demandaient aux pins mélodieux
Quelle main les planta dans ces jardins antiques,
Où l'austère chartreux, dans ses sombres cantiques,
Aux splendeurs de ce monde exhalait ses adieux;
Pourquoi leurs rameaux verts, candélabres superbes
Remplaçaient, par l'éclat qu'ils empruntent au ciel,
L'éclat de ces flambeaux qu'on voyait sur l'autel
S'épanouir comme des gerbes?

Et les bois répondaient : « L'air que souffle le ciel
Laissa tomber ici nos semences. Nous sommes
Et les flambeaux vivants et le temple éternel
Où peuvent s'asseoir tous les hommes. »

Et les voix demandaient aux deux golfes voisins
Pourquoi leur flot puissant, qui chante aux pieds des roches,
Assombrissait sa voix, murmurait des reproches,

En montant vers ces murs mystérieux et saints ;
Pourquoi, lorsque le soir les enveloppait d'ombres,
Les vagues, aux flancs d'or, s'en venaient tour à tour
Remplir de chants de joie et de parfums d'amour
Ces muets et tristes décombres?

Et la mer répondait : « Que les ouragans sourds
Flagellent mes flots bleus, que les calmes les domptent,
Moi, la fille de Dieu, je l'encense toujours,
Toujours vers lui mes cent voix montent ! »

Et les voix demandaient à ces sauvages fleurs
Qui croissent par milliers dans les fentes des tombes,
Au lierre qui, la nuit, abrite les colombes
Et revêt les vieux murs de ses fraîches couleurs,
Pourquoi, depuis cent ans, aux ruines fidèles,
Ils vivent dans des lieux à la mort consacrés,
Et s'élèvent du sol, blanc d'ossements sacrés,
Jusques aux toits, noirs d'hirondelles?

Et les fleurs répondaient : « La tombe est un berceau.
Voyez la fleur qui meurt de mille fleurs suivie !
Cette fécondité n'est-elle pas le sceau
De l'éternité de la vie ? »

Et les voix demandaient à nos cieux assombris
Pourquoi ces monuments que la foi leur élève
Tombaient sous le marteau, leurs prêtres sous le glaive,
Pourquoi le vent des monts balayait leurs débris;
Elles leur demandaient pourquoi la croix divine
Avait servi de sceptre à de profanes mains,
Et se rouillait, mêlée aux ossements humains,
Dans les flancs noirs de la colline.

Et le ciel répondait : « Tout homme a reconnu
Qu'il est prêtre du Christ en prêchant son exemple,
Que mon plus noble autel est le mont au front nu,
Et que le monde est mon seul temple.

Et, tandis que ces murs, jadis tout crépis d'or,
S'écroulaient sur les monts et jonchaient les ravines
De tronçons de colonne et d'images divines,
Les voix, en expirant, demandèrent encor
Ce qu'allaient devenir ces vierges qu'on mutile,
Ces beaux autels de marbre où l'artiste a gravé
Tout ce qu'ivre de Dieu, son génie a rêvé,
Ces tombes où dort le reptile.

Et tout leur répondit : « Ces murs disparaîtront;

La volonté d'un siècle est toujours obéie;
Et des autels plus purs bientôt s'élèveront
Sur les cendres de l'abbaye.

INFLUENCE DU TABAC SUR MA POÉSIE.

Lorsque je veux philosopher,
Ma pipe me fournit de fécondes images ;
Et je me perds dans des nuages,
Où d'autres pourraient étouffer.

Quand j'improvise des bluettes,
Comme il ne faut alors qu'effleurer le sujet,
Elles sortent, en un seul jet,
De mes piquantes cigarettes.

Quand je peins les rocs de granit,
La mer qui les étreint, le soleil et la brume,

C'est le cigare que j'allume,
Et la pièce avec lui finit.

Ainsi le tabac s'associe
A tout ce que je fais, et quand quelque douleur
Glace mon esprit, sa chaleur
Ranime encor ma poésie.

Quand l'hiver ramène les froids,
La pipe, dont mes yeux suivent les flots magiques,
A pour moi des douceurs physiques :
J'y chauffe ma bouche et mes doigts.

Quand le tabac de la Havane
M'entoure de ses flots, je crois voir, dans les airs,
Le Nouveau-Monde et ses déserts,
Et les serpents de la savane.

En fumant celui du Levant,
Je vois des minarets, chevelures des villes,
Qui, fatigués d'être immobiles,
Se balancent au gré des vents.

Malte, la Corse, l'Algérie,

Viennent se dessiner à travers ces flots bruns,
Et je respire leurs parfums
Dans ceux de ma pipe chérie.

Ainsi, contemplant tour à tour
Les différents pays qui s'offrent à ma vue,
Je passe le monde en revue
Sans voyager, et dans un jour !...

Oh ! je voudrais, ma vieille pipe,
Fondre dans ton creuset toutes mes passions,
Et saisir ces illusions
Que ta vapeur crée et dissipe...

Mais, hélas ! comme tes flots bleus,
Les songes de bonheur n'ont qu'un cours éphémère :
Une moitié tombe en poussière,
Et l'autre s'enfuit dans les cieux !

BYRON A ALBANO.

I

Un jour, un voyageur, sur la haute colline
Où le frais Albano vers la plage s'incline,
S'arrêta, l'œil humide et le front radieux!
Il compta ces splendeurs païennes et chrétiennes,
Ces monts, ces bois, ces lacs, ces plaines italiennes,
Où naquirent les arts, les fêtes et les dieux.

II

Il avait, d'un côté, Naple et son beau cratère,
Sorrente aux rocs tigrés comme un dos de panthère,

La blanche tombe où dort Virgile au divin luth ;
Rome à sa droite, avec ses temples et son dôme.
Eh bien ! il oublia Virgile, et Naple, et Rome,
Il ne vit que la mer digne de son salut !

III

C'est que le grand Byron, le pèlerin sublime
Dont l'œil d'aigle embrassait, de cette noble cime,
La mer, tableau vivant de la Divinité,
En saluant la mer par un hymne suprême,
Saluait l'infini, l'idéal, Dieu lui-même,
C'est qu'Harold saluait son immortalité.

TORRENTS.

Oh ! que vos destins sont étranges,
Rapides torrents qui roulez
Des flots de sang, des flots de fanges,
Des rocs et des corps mutilés !

De vos cris et de vos ravages
Pendant un jour tout est rempli ;
Puis, dans nos mers aux flots sauvages,
Vous trouvez la mort et l'oubli.

C'est l'image de ces grands hommes
Qui, pour avoir, fougueux torrents,

Dévasté peuples et royaumes,
Portent le nom de conquérants.

Sous vos pas tout ploie et succombe,
Noirs fléaux de l'humanité !
Puis, nom, fracas, gloire, tout tombe
Dans la mer de l'éternité.

MA PENSÉE.

Prends l'essor, ma pensée, enfant des vagues bleues!
Va franchir, sans compter les lieues,
Les plaines de l'immensité.
Fends les chemins de l'air, où voltigent les anges,
Où l'orage et l'oiseau, loin des terrestres fanges,
Mieux partagés que nous, vivent de liberté.

Vole! Un âge t'attend où les douleurs cruelles
Briseront l'essor de tes ailes,
De tes charmantes ailes d'or,
Que l'on voudrait en vain retenir prisonnières

Au fond de nos chantiers bruyants, où les misères
Me clouèrent moi-même, hélas ! bien jeune encor.

Vole ! le ciel est vaste, et tu pourras, sans doute,
Y poursuivre à ton gré ta route.
Vole ! car la réalité
Plane déjà sur toi, comme un vautour avide,
Jalouse de te voir des ailes de sylphide,
Et ne pouvant te suivre en ton vol enchanté.

Mais, non ! Si le malheur voulait te rendre esclave,
Tu bondirais comme une lave.
Et si, comme un léger soupir,
Tu ne t'envolais plus dans les sphères divines,
Sur l'enfant qui s'endort, sur la fleur des ravines,
Comme un petit oiseau tu viendrais t'assoupir.

PROMENADE SUR MER.

Pousse au large, pêcheur ! la belle promenade
Qu'assis dans ton esquif, nous ferons sur la rade !
Vois comme l'onde est calme et pure ce matin !
Le vent n'agite aucune lame :
Pêcheur, il faudra que ta rame
Sur la mer nous ouvre un chemin.

Je m'assieds sur la proue aiguë
Pour regarder le fond des eaux.
Chante, pêcheur, enfant des flots !
Mon âme, doucement émue,
Croira que ta voix vient du bord,

Peins-moi tes plaisirs purs, que mon âme t'envie;
Dis-moi combien de fois, des flots et de la mort,
Ton courage a sauvé ta vie.

CHANT DU PÊCHEUR.

« Je te salue, ô mer! paresseuse, qui dors
Quand déjà tout s'éveille et que l'aube étincelle.
Sur ton onde, où le ciel sema tant de trésors,
Reconnais-tu la main fidèle
Du vieux pêcheur né sur tes bords?

« Noble mer! dans tes nuits de colère sublime,
Souvent j'ai vu tes flots, poussant de sombres cris,
D'un navire détruit emporter les débris.
Aussi, quand ta fureur se réveille et s'anime,
Quand le char de l'orage, en volant sur ton sein,
Pour ornière y creuse un abîme,
Et, dans les cieux voilés, sonne comme un tocsin,
Je bride ma voile, et soudain
De mon bon gouvernail je détourne la barre;
Puis, bravant l'ouragan, ton courroux et la mort,
Bientôt ma barque atteint le port! »

Pêcheur, arrête ta nacelle!
J'aperçois sous la mer une verte forêt,
Où des poissons l'écaille argentée étincelle,
Puis, comme un éclair disparaît.

Le rouget y fouille la vase,
Et la muge y décrit des cercles inégaux.
Rien ne peut peindre mon extase,
Quand je vois voltiger, dans nos limpides eaux,
Ces beaux poissons ailés, pareils à des oiseaux,
Et l'algue que le soleil dore.

Pêcheur! à l'horizon, la mer
Des feux du jour se décolore.
Le soleil est monté dans les hauteurs de l'air...
Vogue, pêcheur, et chante encore!

CHANT DU PÊCHEUR.

« Si je reste un seul jour sans jeter mes filets,
Mer, dans tes liquides palais,
Tes flots, en brisant sur les roches,
M'adressent de tendres reproches.

Mais à peine ma barque a quitté les galets,
Qu'aussitôt la vague endormie
La berce en soupirant, la guide sans efforts,
Et reconnaît la main amie
Du vieux pêcheur né sur ses bords. »

Arrête encore, ami ; mais c'est une féerie !
Je découvre le fond des mers,
Où, comme une fraîche prairie,
S'étend la mousse aux cheveux verts.
Vois la sèche au ventre d'ivoire,
Le homard aux flancs de corail,
La dorade, dont la nageoire
S'agite comme un éventail ;
La vive et gracieuse anguille
Se glissant sous l'algue qui brille,
Et la murène au dos d'émail !
Ainsi les enfants de l'onde,
Pareils à ceux de ce monde,
Ont leurs champêtres séjours ;
Et la féconde nature
Leur a donné la verdure,
Puis une forêt obscure
Pour y cacher leurs amours. .

Les rochers que la mer encadre
Montrent, dans les brouillards, leurs fronts noirs et chenus,
Et les manœuvres de l'escadre
Jettent au loin des bruits confus ;
Le parfum des mers s'évapore...
Je veux voir de près ces vaisseaux
Qui viennent de quitter les rivages du Maure ;
J'y vois échelonnés de nombreux matelots :
Ils vont sécher, au vent des flots,
Leur voile humide encor des larmes de l'aurore.
Vogue, pêcheur, et chante encore !

CHANT DU PÊCHEUR.

« Je n'ai jamais quitté la rive où je suis né.
On m'a dit que, bien loin du climat fortuné
De ma tiède et verte Provence,
J'aurais vu des cités qu'inonde l'opulence.
Mais, au-dessus des monts où mon âme s'élance,
Ne vois-je pas un ciel, comme partout ailleurs ?
Ne resplendit-il pas des plus riches couleurs,
Ne révèle-t-il pas une vie éternelle
D'amour, de joie et de bonheur,

Et ne chante-t-il pas, quand sa voûte étincelle,
La gloire du Dieu créateur ? »

Nous y voici ! Rasons l'arriere
De l'énorme vaisseau de guerre
Dont les triples rangs de canons
Sortent, pareils à des lions,
Leurs têtes, hors de leur tanière.
J'aperçois, sur le pont, l'intrépide marin
Au poste désigné se diriger soudain.
Attentif au sifflet du maître,
Sur-le-champ il sait reconnaître
Chaque manœuvre du vaisseau.

« Quels sont ces deux géants ancrés loin de la plage,
Et dont cent vingt canons défendent l'équipage?
— *L'Océan, le Montebello !*
— Et ceux dont les marins couvrent la grande hune,
Leur nom? — *Le Trident, le Neptune !*
— Là-bas, plus près du bord, quels sont ces autres deux?
— *L'Inflexible* et *le Généreux !*
— Et celui caressé par la vague vermeille,
Son nom ? — *La Ville de Marseille.*
— Les deux derniers? — *L'Hercule* et *le Santi-Pétri !*

Hélas ! tous ces marins, dont le cœur fut pétri
Pour vivre de combats, pour narguer les tempêtes,
Afin de ne point voir leur pavillon flétri,
Tenaient toujours leurs armes prêtes.
Mais ce fut vainement, et leurs bras valeureux
Des débris de Beyrouth sont revenus poudreux !
Les vents les abreuvaient d'un parfum de vengeance.
Ils auraient voulu rendre aux vainqueurs d'Aboukir
La mort qu'aux enfants de la France
Leurs canons y firent subir.
Et si, dans leurs gouffres humides,
Les vagues avaient vu les Anglais s'engloutir,
On aurait entendu du haut des Pyramides
Quarante siècles applaudir !

Pêcheur, mon âme est oppressée
Quand ces beaux souvenirs réveillent ma pensée !
La France n'avait pas de rivale en splendeur ;
A la tête du monde elle s'était placée.
Mais, tombée aujourd'hui du haut de sa grandeur,
Sans force dans les bras et sans courage au cœur,
Dans l'oubli de sa gloire elle dort affaissée !
O Seigneur ! que mes vœux ne soient pas superflus !
Rends à mon beau pays tous ces grands jours perdus

Dont l'astre de juillet semblait montrer l'aurore!
Toi, pour qui ces chagrins sont restés inconnus,
Vogue, pêcheur, et chante encore!

CHANT DU PÊCHEUR.

« Ainsi que le zéphyr, au fond des bois déserts,
Berce les nids d'oiseaux suspendus au feuillage,
Ainsi mon frêle esquif, par le vent du rivage,
Est mollement bercé sur le flot bleu des mers. »

Mais il faut retourner à la rive chérie
Où dans l'obscurité s'écoule mon destin.
Le vent, autour de nous, charrie
Les flots qu'il soulève au lointain ;
Le charme riant du matin
Avec le jour perd son mystère!...

Maître, la barque touche à terre.

L'ILOT.

Que te veut cette mer qui, sur tes rocs, se cabre
Comme un coursier fougueux sous un maître étranger ?
Que te veulent ces flots qui, venant t'assiéger,
Pareils aux vieux démons de la ronde macabre,
S'élancent sur tes flancs, qu'ils cherchent à ronger?

Veux-tu, quand l'ouragan vers la rive galope,
A ses puissants transports, comme Dieu, mettre un frein?
Quand les flots orageux escaladent ton sein,
Malgré le noir manteau de rocs qui t'enveloppe,
Tu ne peux pas dompter leur formidable essaim !

Le ciel, en te livrant à la fureur des lames
Qui, sur ton front de pierre, ont creusé des sillons,

Y grava, vieil ilot, de profondes leçons.
Il voulut nous montrer qu'au monde il n'est point d'âmes
Que ne puisse entailler le flot des passions!

DEUX AMES DANS LE CIEL.

Dans l'église, une vierge à deux genoux priait,
Et devant tant d'extase et d'amour confondue,
Ma pauvre âme pleurait sa foi sitôt perdue,
Et vers le marbre saint mon front s'humiliait.

Tandis qu'elle priait, l'écho du temple austère
Tristement s'éveillait à de sombres accents :
C'était une autre vierge, hélas ! morte à quinze ans,
Parce que Dieu la crut trop pure pour la terre.

Et moi, qui, sans bonheur, traîne ici-bas mon sort,
J'implorai la pitié des deux vierges fidèles
Qui, pour s'enfuir au ciel, avaient choisi les ailes,
L'une de la prière et l'autre de la mort.

A CHARLES FERRAND.

A BORD DE LA GOELETTE DE GUERRE *LA COMÈTE*.

Lorsque ta goëlette au radieux corsage,
Comme un oiseau paré d'un superbe plumage,
Cingla vers l'horizon que le soir brunissait,
J'aurais voulu briser ses grandes voiles grises
Qui battaient de plaisir sous les baisers des brises,
Pour retenir l'ami qu'elle me ravissait.

Mais l'ombre s'étendit sur la mer solennelle.
La lune dans le ciel monta rêveuse et belle :
Sa lumière blanchit la cime de tes mâts,
Et, comme la comète, étoile échevelée,

Trace un sillon de feu sur la voûte étoilée,
Ta *Comète*, en fuyant, sema de feu ses pas.

Et ma prunelle en pleurs, fixe comme une étoile,
Tant qu'elle put la voir, accompagna ta voile ;
Et quand tu disparus, quand l'espace et la nuit,
Dans une ombre jalouse à mes yeux te voilèrent,
Ma pensée et mon cœur après toi s'envolèrent,
Et depuis cet instant mon souvenir te suit.

Oh ! dans ces tristes jours que si loin tu dépenses,
Est-ce à ton beau pays, est-ce à nous que tu penses ?
Tu m'as dit en partant : « Aux cœurs qui me sont chers
Le mien laisse en dépôt et sa vie et sa joie. »
C'est un peu de ma vie, ami, que je t'envoie
Par ces grands messagers qui traversent les mers.

Je confie, en tremblant, aux vagues infidèles
Les intimes trésors qu'on échange par elles.
Que d'espoir ont trahi ces vagues où tu cours !
Leur calme majesté de colère est suivie !
Tu les aimes pourtant, l'orage de la vie
Et l'orage des mers se partagent tes jours !

Oh! que ces flots, objets de ton idolâtrie,
Te portent chaque jour des parfums de patrie
Et les vœux que nos cœurs forment pour ton retour!
Qu'ils ne sentent jamais l'éperon de l'orage,
Et que leur grande voix, au lieu de cris de rage,
Répète jusqu'à toi nos souvenirs d'amour!

FROID.

Seigneur, depuis deux jours nos collines sont blanches
Comme ces monts glacés, trônes des avalanches,
Où s'éternisent les hivers.
Depuis deux jours, hélas ! la neige éblouissante
Couvre nos bois déserts et la moisson naissante
De nos champs déjà verts.

Le pauvre laboureur pleure dans sa chaumière ;
Le soleil à ses blés refuse la lumière.
Le blanc suaire des frimas
S'épaissit, chaque nuit, de la neige qui tombe,

Et pèse tristement, comme un marbre de tombe,
Sur nos frileux climats.

Un jour, qu'avec effroi le pauvre se rappelle !
La campagne au printemps souriant verte et belle,
Le souffle mortel des autans
Gela les oliviers, ruina la Provence,
Qui, pour se relever de ce désastre immense,
A travaillé vingt ans.

Hélas ! chaque matin le jour qui naît ressemble
A ce jour désastreux qui vit mourir ensemble
L'orge et les blés dans les sillons,
L'olivier dans les champs, l'oiseau dans les bruyères,
Et, dans le désespoir, des familles entières
Sans pain et sans haillons.

Seigneur, épargne-nous ce deuil et ces alarmes !
Protége l'arbre saint qu'arrosèrent tes larmes !
Fonds, des neiges, le froid linceul.
Le pauvre pleure et prie : exauce sa prière !
Presque toujours, Seigneur, de ta juste colère
Le pauvre souffre seul.

Refoule les frimas dans leurs sombres tanières!
Sauve, par le retour des chaleurs printanières,
L'olivier aux rameaux épais!
Seigneur! pour la Provence, où ton soleil l'éclaire,
C'est l'arbre de la vie, et pour toute la terre
C'est l'arbre de la paix.

LE RICHE.

Nous jointions le saillant d'une vieille toiture;
Il passait sous nos pieds, dans sa belle voiture;
C'était un beau jeune homme, un riche désœuvré.
Il avait épuisé tous les plaisirs du monde,
Et par les gais refrains dont notre voix abonde,
Son pauvre cœur était navré.

Notre joie irrita tellement son envie,
Qu'il vint nous demander, un jour, pourquoi la vie
L'abreuvait de dégoûts, d'ennuis à chaque pas,
Tandis qu'elle coulait, pour nous, pleine et légère!
Nous lui criâmes tous, du haut de l'étagère :
« C'est que tu ne travailles pas! »

ÉCHAPPÉE DE MER A SAINT-MANDRIER.

Entre deux montagnes qui joignent
Leurs pieds de pierre monstrueux,
Et dont les deux sommets s'éloignent
Quand ils arrivent près des cieux,

Je vis la mer dont le zéphire
Baisait le front limpide et pur;
La mer, sœur du ciel, qui s'y mire
Et la revêt de son azur.

On dirait que l'horizon coupe
Ce grand angle par le milieu,
Comme une gigantesque coupe
Remplie à moitié d'un vin bleu.

.....

Il est des jours maudits où la muse, endormie,
N'effleure pas nos fronts d'une caresse amie,
Où l'inspiration reste sourde à la voix
Du poëte impuissant, où la tête, affaissée,
Nous pèse comme un mont, et porte la pensée
Ainsi qu'un exécrable poids.

Nos deux mains, dans ces jours d'épouvantable crise,
Étreignent notre front, de peur qu'il ne se brise,
Et nous, qui nous croyions naguère grands et forts,
Bardés de notre orgueil comme d'une cuirasse,

Nous luttons vainement contre un mal qui terrasse
Et paralyse nos efforts.

Et nous sommes alors pareils à ce navire
Qui, près du port natal où l'équipage aspire,
Surpris par la bonnasse, implacable fléau,
Bien qu'il largue dans l'air toutes ses voiles blanches,
Sent la mer immobile étreindre ses deux hanches
Et s'arrête, cloué sur l'eau !

MATINÉE EN RADE.

I

Depuis que l'aurore étincelle,
Je t'attends dans notre nacelle,
O la plus fraîche des beautés !
Déjà la matinale lame
T'appelait, ainsi que mon âme ;
Embarque-toi : la svelte rame
S'impatiente à nos côtés...

La barque indolente côtoie
La falaise où le flot ondoie.
Vents, taisez-vous ! silence, flots !

La jeune fille que j'adore
A ses concerts prélude encore :
Elle va célebrer l'aurore
Et le réveil des matelots.

II

CHANT DE DÉSIRÉE.

Je te salue, aube naissante !
Tu rougis la mer caressante,
Et tu viens, pourpre de plaisir,
Annoncer que le roi du monde
Dont la vaste clarté t'inonde,
Pour féconder la terre et l'onde
Sous notre ciel va revenir.

La lune à l'occident s'efface.
Le soleil, son époux, la chasse
En prenant son royal essor.
Ces blanches et froides rosées
Dont, le matin, sont arrosées

Nos fleurs aux coupes irisées,
Ce sont les pleurs de ses yeux d'or.

Voici que l'oiseau maritime
De nos vergues rase la cime :
Dans le remous du gouvernail,
Blanc goëland, baigne tes pattes
Aussi frêles que délicates,
Et dont les anneaux écarlates
Ressemblent au plus pur corail.

Huit heures ! la brume épaissie
Par le soleil est éclaircie.
Aux longs roulements du tambour,
On livre les voiles mutines
Aux fraîches brises levantines,
Et sur les hautes brigantines
Le drapeau monte avec le jour.

De loin, ces mâtures si belles,
Ces pyramides de dentelles,
Ces drapeaux aux vives couleurs
Semblent des harpes éoliennes,
Ou des villas aériennes,

Avec des haubans pour persiennes
Et des toits pavoisés de fleurs.

Écoute, Désirée, entends-tu ces bruits vagues?
Regarde frissonner la crinière des vagues!
Vois quel nuage immense escalade les cieux...
L'aurore tout à coup d'un orage est suivie!...
C'est ainsi que les maux, obscurcissant la vie,
Troublent les jours les plus heureux!

Fuyons! déjà le vent fait moutonner les lames.
Sur les flancs de l'esquif se courbèrent les rames;
Son mât, sans se briser, plia comme un roseau.
Mais il fut à l'abri dans l'anse du rivage,
Bien avant que la mer, sous le fouet de l'orage,
Eût bondi comme un grand troupeau!

UN SOIR DE FÊTE.

Lorsque les brises du printemps
Reviennent apaiser, par de tièdes soirées,
Par des jours de calme constants,
Les vagues que l'hiver avait exaspérées,
Pourquoi ne viens-tu plus sur nos grèves dorées
Sourire à nos cieux éclatants?

Quand sur mon sein ému tu reposais ta tête,
Bien des fois tu m'as dit que l'amour du poëte
Aurait peuplé pour toi les plus tristes déserts.
Les échos des rochers répétaient nos concerts,
Et les vents amoureux, dans le sillon des lames,
Comme deux alcyons berçaient nos jeunes âmes.

Aujourd'hui je suis seul à rêver sur ces bords.
Et le ciel, et les flots, et leurs pompeux accords,
Pour tes beaux yeux d'azur, pour tes chastes oreilles,
Semblent, ô ma beauté, n'avoir plus de merveilles!

Si mon amour ne peut remplir
Ta pensée et tes jours, développés si vite;
Si tu ne pouvais t'assouplir
A suivre mon destin qui dans l'ombre gravite;
Mon ange, il ne faut pas que ton orgueil évite
Le bien que tu peux accomplir.

Tu te dois au bonheur de celui qui t'adore.
Ton amour est à moi : c'est le soleil qui dore
Ma jeunesse orageuse et tout mon avenir;
Mais, prends garde! cet astre est facile à ternir.
Dans le grand parc humain, que le trépas émonde,
Ne va pas t'abreuver des plaisirs de ce monde.
Ces plaisirs, que tu vois beaux comme nos flots bleus,
T'apprendraient, pauvre enfant, qu'ils sont plus amers qu'eux;
Et, sur leur mer trompeuse où la vertu naufrage,
Le bonheur, devant toi, fuirait comme un mirage.

Évite l'éclat et le bruit!

L'ennui toujours arrive après la fête folle.
L'ange qui te guide et te suit,
A la porte des bals te quitte et se désole,
Et de ton blanc chevet tristement il s'envole,
S'il ne t'y trouve pas la nuit.

Ne va plus au théâtre, où plus d'un vice impie,
Pour t'attirer à lui, te convoite et t'épie;
Où le riche insolent, bouffi d'or et d'orgueil,
Salit ton chaste front de lubriques coups d'œil;
Où le drame adultère ensanglante la scène,
Où danse et rit tout nu le vaudeville obscène;
Où, pareils à des bruits échappés de l'enfer,
De cris luxurieux l'entr'acte infecte l'air,
Et d'où plus d'une femme, à ce contact tuée,
Vierge en entrant, le soir sortit prostituée.

Ne t'éloigne donc plus de nous,
Reste, les soirs d'hiver, dans ton humble famille,
Où je viens t'aimer à genoux;
Et quand le frais printemps épaissit la charmille,
Viens sourire au ciel bleu qui d'astres d'or fourmille,
A nos mers, aux zéphyrs si doux!

NUIT EN MER.

I

Rien n'est pour moi plus poétique
Qu'une promenade sur l'eau !
Je crois voir l'onde adriatique
Caresser les pieds du Lido,
Et l'ombre de Byron assise
Sur les ruines de Venise,
Où le pâle flot qui s'y brise
Pleure, comme sur un tombeau.

Je t'ai promis, ma Désirée,
Que, sous les baisers du zéphyr,

Par quelque riante soirée
Nous irions voir les flots frémir.
Le soleil lentement s'incline
Sur l'occidentale colline
Qui ferme sa couche marine...
L'esquif est prêt, veux-tu partir ?

Vois ! quel religieux silence
Règne dans tous les environs
De cette mer qui nous balance,
Et que plissent nos avirons !
Oh ! fais résonner ta guitare !
A t'écouter tout se prépare,
Car un si beau calme est bien rare
Sur l'onde où nous nous égarons.

CHANT DE DÉSIRÉE.

II

« Que j'aime à voir l'écharpe blanche
Dont la mer ceint notre bateau,

Et l'onde qui sous lui se penche
Comme la branche sous l'oiseau!
Que j'aime entendre le murmure
Qu'exhale sa poitrine obscure,
Comme on entend, sous la verdure,
Couler l'harmonieux ruisseau!

Le flot, comme un amant fidèle
Qui suit l'objet de ses amours,
S'attache aux pas de la nacelle.
Il lui dit : « Ralentis ton cours!
Laisse-moi, coquette inhumaine,
Arrondir, sur ton sein d'ébène,
L'écume qu'à tes pieds je traîne... »
Et la nacelle fuit toujours!

Voici qu'une brise plaintive
Vient bercer les flots assoupis :
Chacun d'eux brille sur la rive
Comme un oiseau de paradis ;
Car l'astre de la nuit se lève
Joyeux, comme après un doux rêve,
Et sa lumière, sur la grève,
Blanchit les cailloux arrondis.

Je chéris ta clarté modeste,
Douce lune au front virginal,
Qui pends, sous le plafond céleste,
Comme une lampe de cristal.
Sur la mer belle, mais perfide,
La nuit, ta lumière nous guide,
Et tu ne fuis, vierge timide,
Qu'au premier rayon matinal.

Étoiles d'or qui dans nos glyphes
Mirez vos radieux essaims,
Êtes-vous des hiéroglyphes
Dessinés par les doigts divins?
Et sous cette voûte éternelle,
Où votre regard étincelle,
Votre troupe garderait-elle
Le grand secret de nos destins?

Et toi, falaise colossale,
Combien de fois, rompant leur frein,
Les flots, chassés par la rafale,
Sillonnèrent ton front d'airain?
Maintenant la mer te caresse

Comme une amoureuse maîtresse,
Et dans son sein elle te presse
Comme un trésor dans un écrin.

Poissons aux lèvres purpurines,
Que je vois doucement nager
A travers les algues marines,
Fuyez, vos jours sont en danger :
L'ombre d'un pêcheur se projette
Sur votre limpide retraite ;
Autour du filet qu'il y jette,
Gardez-vous bien de voltiger !...

Berçons-nous ! la vague est si douce
Qu'elle ne peut même pencher
Les cheveux de la verte mousse
Qui couronne chaque rocher.
Laissons notre rame légère
S'endormir dans sa couche amère ;
Avant le jour, près de la terre,
Le flot saura nous rapprocher.

III

Ta tendresse m'emparadise,

Ma Vierge! et tes chansons d'amour
Sont suaves comme la brise
Sur les vagues qu'elle parcourt.
Puisque le ciel est sans nuage,
Que la mer luit comme un mirage,
Sur l'onde calme de la plage
Je veux te bercer jusqu'au jour.

A UN ENFANT ENDORMI AU BORD DE LA MER.

Pauvre enfant ! comme il dort, paisible, au bruit des mers !
Ses yeux n'ont point encor versé des pleurs amers.
A d'innocents plaisirs chaque heure le convie;
Il boit avec amour le nectar de la vie
Que l'ange de l'enfance a parfumé de miel,
Mais que le temps, hélas ! mélangera de fiel !
Il dort, le petit ange ! et chaque lame expire
En baisant ses pieds nus, et la mer lui soupire
Une de ses chansons au vague et doux accord,
Qu'une mère soupire à l'enfant qu'elle endort.

Oh ! ne l'éveillons pas ; peut-être cette grève
Parfume son sommeil de quelque divin rêve,

Qu'apporta, pour lui seul, le zéphyr levantin.
Laissons-lui savourer ce repos enfantin
Que nous regrettons tant lorsque les ans arrivent,
Et dont les noirs soucis et les douleurs nous privent.
Tandis que l'Océan roule, majestueux,
Autour de cet enfant, ses flots tumultueux,
Lui, sur le sable fin posant sa blonde tête,
Ne nous offre-t-il pas l'image du poëte
Qui, fermant son oreille à tous les bruits humains,
S'endort avec amour dans ses songes divins?

A VINÇARD.

RÉPONSE A SES VERS.

Frère ! il naît de ces jours où des voix poétiques
Des palais du bonheur nous ouvrent les portiques :
Jours de blanches clartés, dont le Seigneur se sert
Pour diriger nos pas dans la nuit de la vie ;
Jours d'amour, où la voix des anges nous convie
A mêler nos accords à leur divin concert.

Et quand le beau soleil, qui sur ces jours se lève,
Descend tout embrasé dans l'Océan qui rêve,
Comme parfois y sombre un grand navire en feu,
On éprouve, la nuit, de douces insomnies,
Et l'âme croit ouïr de vagues symphonies

Comme des flots d'encens s'épancher du ciel bleu.

O mon frère ! le jour où de ta poésie
Ton hommage me fit respirer l'ambroisie,
Un de ces jours heureux sur mon front resplendit ;
Et lorsqu'à mes regards, l'ombre, où la nuit nous plonge,
Déroba le couchant, un magnifique songe
A me lancer au ciel tout à coup m'enhardit.

Frère, écoute ! au-dessus des célestes coupoles
Dont le temple est le monde, et les piliers les pôles,
Où du char du soleil on voit voler l'essieu,
Où les étoiles d'or naissent par myriades.
Je trouvai, réunis en sublimes pléiades,
Tous les bardes du peuple à genoux près de Dieu !

La parole du Christ allait se faire entendre,
Et, pour la recueillir, vous sembliez m'attendre.
Je reçus de vous tous le baiser fraternel,
Et, disciples nouveaux, frère, nous nous assîmes
Sur un autre Thabor aux radieuses cimes
Qui couronnent de Dieu le royaume éternel.

Le Christ nous apparut en vêtements de flamme ;

Son rayonnant visage avait des traits de femme
Comme l'Évangéliste à Pathmos exilé ;
Le corps tout entouré d'une éclatante nue,
Il parla ! mais sa voix nous était bien connue,
Car ce Christ, sur la terre, avait déjà parlé.

« L'humanité souffrante en un Messie espère,
« Nous dit-il, et dans elle un grand travail s'opère !
« Je serai ce Messie, enfants ; et vous serez
« De ma nouvelle foi les apôtres sacrés !
« Poëtes ! allez dire aux nations altières
« De fondre leurs canons, de rayer leurs frontières !
« Dites-leur que l'honneur par le sang est terni !
« Dites aux oppresseurs que leur règne est fini !
« Allez ! la délivrance est enfin arrivée ;
« Brisez dans vos bras forts toute chaîne rivée.
« Prêchez la liberté, proclamez les vertus,
« Relevez les fronts purs par l'orage abattus !
« Dites bien aux tyrans que mon heure est venue.
« Que la voix de leur peuple au ciel est parvenue ;
« Qu'afin de dissiper leurs projets ténébreux
« Le fer de leurs soldats se tournera contre eux,
« Et qu'ils ne trouveront dans leurs femmes flétries
« Qu'un sein stérilisé, des mamelles taries.

« Penchez sur ce parvis vos fronts et vos genoux,
« Car l'esprit du Très-Haut va descendre sur nous,
« Et nous envelopper de l'égide qui pare
« Tous les traits que l'erreur dans l'ombre nous prépare,
« Car, pour nous soutenir dans nos rudes combats,
« L'Éternel fortifie et nos reins et nos bras.

« Amour! fraternité! c'est la bannière sainte
« Dont la terre par vous doit bientôt être ceinte,
« Car l'homme, l'homme seul a de son cœur pervers
« Proscrit l'immense amour qui régit l'univers;
« Car dans l'œuvre de Dieu tout s'aime, tout se lie :
« Le flot de l'Océan sur le flot se replie,
« Le palmier colossal ne croît dans les déserts
« Qu'afin de contempler ses frères dans les airs,
« Des plaines et des monts les échos se répondent,
« Les cieux et l'Océan aux horizons se fondent;
« Et les brûlants soleils qui nous versent le jour
« Sont régis dans l'éther par l'ordre et par l'amour.

« Allez! qu'à cette tâche aucun ne se refuse;
« Car l'inspiration dans vos têtes s'infuse.
« Allez vous présenter, l'Évangile à la main!
« Semez, semez partout la lumière en chemin!

« Que Ninive s'amende, et qu'un jour l'âme humaine
« De toutes mes vertus soit le divin domaine. »

Et le Christ, franchissant l'immensité des cieux,
Dans son nuage d'or disparut à nos yeux !

Et des langues de feu sur nos fronts s'étendirent !
Les échos solennels soudain nous entendirent
Répéter tous en chœur : « Amour, fraternité. »
Nous quittâmes du ciel les flamboyantes cimes,
Et dans nos fortes mains ensemble nous saisîmes
La harpe de l'humanité !

O mon frère ! au réveil elle nous est restée.
La harpe que les vents du ciel ont agitée ;
Faisons-la résonner partout où luit le jour,
Et qu'aux accords divins exhalés de ses cordes,
Nous puissions tous enfin vivre, exempts de discordes,
Dans l'harmonie et dans l'amour !

POISSON VOLANT.

Quand le soleil d'été dans les ondes pénètre,
Le poisson, haletant, pour respirer notre air,
Parfois vole au-dessus du flot qui le voit naître;
Mais son poids, tout à coup, le replonge à la mer.

Ainsi quand nous souffrons, les ailes d'or du rêve,
Pour apaiser nos maux, nous transportent au ciel;
Mais de ce paradis, où notre âme s'élève,
Nous retombons soudain dans ce monde de fiel.

OSSIAN.

I

Ruines de Selma que les glaciers recèlent,
Où les nuages noirs et les ans s'amoncèlent ;
Où, des rochers géants qui nous barrent le nord,
Le souffle du printemps emporte l'avalanche,
Comme on voit des vieillards la chevelure blanche
S'envoler au vent de la mort ;

L'ange des souvenirs sur vous vient de descendre ;
Ses pieds, de vos tombeaux, font voltiger la cendre,
Il impose silence aux flots de l'Océan,

Et de ces monts glacés, ensablés dans les grèves,
J'ai vu, la harpe en main, le front voilé de rêves,
Se lever l'ombre d'Ossian.

II

Oh! pourquoi déserter ta glorieuse tombe?
Sur ces rocs monstrueux, dont la tête surplombe,
Pourquoi viens-tu gémir, transfuge du trépas?
Le silence régnait sur ce sol des poëtes,
Et les sapins, les flots, et les harpes muettes
Tressaillent au bruit de tes pas!

Ah! c'est que le cercueil te pèse,
Et tu viens combattre les vents;
Et l'Océan, que rien n'apaise,
T'oppose encor ses flots mouvants;
Et toi, l'œil rayonnant de flammes,
Tu repousses l'assaut des lames,
Et tes étincelants héros
S'élancent de leurs lits funèbres,
Comme brillent, dans les ténèbres,
Les glaives qu'on sort des fourreaux.

Viens-tu recommencer la bataille sanglante
Où Fingal, comme un roc brisé par la tourmente,
Sur le penchant des monts roulait avec fureur ;
Où, quand tes bataillons, dans les plaines immenses,
Secouaient tout à coup leurs crinières de lances,
L'ennemi défaillait d'horreur ;

Où tes guerriers blessés, s'étayant à des chênes,
Mouraient en combattant, sans souffrir que des chaînes,
Comme un serpent de fer, étreignissent leur flanc ;
Et saluant de loin leur patrie et leur mère,
Qu'ils ne revoyaient plus, par leur blessure amère
Perdaient leur vie avec leur sang !

Où souvent, quand le soir brunissait les collines,
Qu'on entendait tomber les sources cristallines,
En écharpes d'azur, dans le profond torrent,
L'ennemi te laissait seul, maître de la plaine,
Comme un roc que la mer, lorsque Dieu la refrène,
Laisse à sec en se retirant ?

Viens-tu, génie éclos dans le flanc des tempêtes,
Enjamber de tes monts les colossales têtes,
Rompre à coups de talon le sein des lacs gelés ;

Veux-tu, cariatide aux robustes épaules,
Soutenir, soulever tes cieux voisins des pôles,
Tes cieux, de glaçons crénelés?

Illuminant tes nuits de sanglantes aurores,
Fais-tu s'entre-choquer les rouges météores
D'où tes nobles aïeux te parlaient dans les airs?
Viens-tu, des lacs brumeux encaissés de ravines,
Délivrer les guerriers que vos harpes divines
Oublièrent dans leurs concerts?

Viens-tu recommencer ces fêtes homériques,
Où le barde, entonnant ses hymnes heroïques,
Inondait tous les cœurs d'un belliqueux frisson;
Où, la cognée en main, dans vos forêts prochaines,
Pour servir de flambeaux vous élaguiez cent chênes
Qui s'embrasaient à l'unisson;

Où toutes les voix inspirées
Célébraient la gloire et l'amour,
Où l'herbe des tombes sacrées
S'arrosait de pleurs chaque jour;
Où les vierges immaculées
Chantaient, de leur pudeur voilées,

Leurs amants de lauriers couverts,
Comme la mer d'ivresse écume
Sous son voile flottant de brume
Quand le jour dore ses flots verts?

III

Oh! ces temps étaient beaux! alors vos nobles chasses
Fáisaient fondre et craquer les plus épaisses glaces!
Suspendant aux plafonds vos larges boucliers
Comme Dieu sous le ciel suspend les noirs nuages,
Vous cherchiez des périls dans vos forêts sauvages,
Où fourmillaient les sangliers.

Oh! c'étaient de beaux jours! A la sainte patrie
Chacun vouait son âme et son idolâtrie.
Vos rois ignoraient l'art de mendier la paix,
Du sang des ennemis la mer pourprait vos grèves;
Le choc des boucliers criblés de coups de glaives
Faisait trembler vos bois épais.

L'étranger s'asseyant aux banquets de vos fêtes,
Barde, n'y venait pas rire de vos défaites,

Rougir de sang, de vin, ses glaives triomphants,
Et, souillant vos beautés, sans pitié pour leurs larmes,
Égorgeant la patrie avec vos propres armes,
Clouer l'ignominie au front de vos enfants.

Barde! cette terrible épreuve,
Nous l'avons subie à genoux.
Du fiel, dont la souffrance abreuve,
La coupe est encor devant nous.
Mais qui dira si les tourmentes
N'épurent pas les mers fumantes,
Et si des révolutions
Le bras qui tue ou qui mutile,
Seigneur! n'est pas de même utile
Pour épurer les nations?

IV

Les seize siècles morts qui dorment sur ta cendre,
O barde glorieux, sont venus nous apprendre
Que les hommes, sevrés de leurs combats mortels,
Se doivent au bien-être, au salut de leurs frères,
Et, pour se préserver des tyrans et des guerres,

Ce n'est plus qu'à l'amour qu'ils dressent des autels !

C'est qu'il est odieux d'avoir les mains souillées,
Les vêtements tachés, et les armes rouillées
De ce sang fraternel qu'on aurait dû bénir !
C'est qu'enfin dans le sang la liberté se noie,
Et que c'est un ciment bien mauvais qu'on emploie
Pour édifier l'avenir !

V

Ossian ! si tes mers où la baleine hiverne,
Si tes monts désolés dont la vaste caverne
Semble boire les flots qu'on y voit s'engouffrer,
Si tes champs de lichen, si tes vieilles Orcades,
Où le froid, dans leur chute, a glacé les cascades,
Où tout semble souffrir, où tout semble pleurer ;

Si tes palais détruits par la froide rafale,
Enfin, si tout ce deuil de la terre natale
Attristait ton grand cœur d'un douloureux effroi,
Maître, viens sous nos cieux, où les ombres sublimes
Des troubadours, tes fils, planent au haut des cimes ;

L'accueil qu'ils te feront sera digne de toi.

Oh ! viens, car de nos chants l'harmonie est pareille
A celle dont la mer assourdit ton oreille.
Quitte Selma, Morven, déserts silencieux,
Où ton orgueilleux cœur de désespoir se brise.
Viens, sur un blanc nuage apporté par la brise,
A tes puissants accords extasier nos cieux !

Viens, tu retrouveras les falaises sauvages,
Le flot fumant qui mord le poitrail des rivages,
L'ouragan qui parfois désole nos climats,
La mer si redoutée et pourtant si chérie ;
Tu retrouveras la patrie
Avec un beau soleil au lieu de tes frimas.

Du trépied solennel où ta gloire l'exhausse,
Ton génie, investi d'un divin sacerdoce,
Viendra nous commander d'aimer et de bénir ;
Et, levant vers le ciel ta main de patriarche,
Tu dirigeras notre marche
Aux champs promis où Dieu féconde l'avenir !

ETISIE.

I

Pauvre enfant de l'amour! la fraîcheur de tes joues
Pouvait rivaliser celle des papillons;
Mais ta beauté, semblable aux roses où tu joues,
Va bientôt de la mort joncher les noirs sillons.

II

Jeune ange! avec ton sang, chacun dit que la fièvre
A mêlé ce poison calme et lent, mais mortel,

Que la coupe des jours se tarit sur ta lèvre,
Et que tu dois bientôt t'en retourner au ciel.

III

A l'arbre de la vie une éternelle sève
Ne peut pas épargner d'éternelles douleurs,
Et le vent de la mort à ses rameaux enlève
Toujours moins de fruits mûrs que de naissantes fleurs.

RÉPONSE A DES INVITATIONS.

Amis qui, me voyant le front sombre, et penché
Comme un frêle arbrisseau par le soleil séché,
Venez me proposer d'augmenter d'un convive
Vos nocturnes festins, vos splendides repas,
Si je refuse, amis, c'est que je ne veux pas
Altérer votre joie, à chaque vin plus vive.

Vous dormez bien le jour pour bien veiller la nuit;
Votre or et vos plaisirs vous sauvent de l'ennui.
Moi, j'ai mon travail et mes peines.
Vous ignorez les maux que font subir les froids,
Les froids qui font couler, des fentes de mes doigts,
Le sang le plus pur de mes veines.

Pour disposer vos cœurs à ces bruyants plaisirs,
Vous avez des parfums, des femmes, des loisirs,
Trois trésors de bonheur que vos âmes savourent.
Pour me les interdire à moi, vieux travailleur,
La misère et l'hiver, sources de la douleur,
Empoisonnent le sort de tous ceux qui m'entourent.

Lorsque sous vos plafonds, comme un nouveau soleil,
S'allument les flambeaux, moi, brisé de sommeil,
Je sens s'alourdir mes paupières.
De mes veilles bientôt mon travail souffrirait.
Partager vos plaisirs, mes amis, ce serait
Insulter aux maux de mes frères.

Et puis tel d'entre vous remarquerait tout bas
Qu'une trace de plâtre accompagne mes pas,
Que je suis plus poudreux qu'une toiture ancienne,
Que l'habit de la veste abhorre le contact,
Qu'on me regarde et rit, que je manque de tact,
Et partant, que ma place est trop près de la sienne.

L'ouvrier doit rester au rang où Dieu l'a mis.
N'allez pas augurer de ce refus, amis,
Que seul et triste j'aime à vivre.

La tristesse et l'exil sont deux hideux cancers
Qui du poëte, plein de sublimes concerts,
Dévorent la vie et le livre!

J'assistai quelquefois à vos pompeux festins;
Mais quand je vous quittais j'accusais mes destins;
Je trouvais du travail le joug dur, les jours sombres;
C'est la réaction que je crains. Ici-bas,
Plus est long le repos, plus sont grands les combats;
Plus les rayons sont beaux, plus sont noires les ombres!

BOUQUET DE VIOLETTES.

Amis, les plus humbles objets
Sont des trésors pour les poëtes.
Sur ces bords que les flots inondent de leurs jets,
Voyez-vous ce petit bouquet de violettes ?

Il pourrait bien être tombé
Du sein de quelque jeune vierge
Qui, le front plein d'amour, sur ses genoux courbé,
Rêvait près de ces rocs que la vague submerge.

Il est humide et tiède encor,
Et c'est peut-être de ses larmes !
Ah ! partageons, amis, cet innocent trésor
Qui d'un ange d'amour a parfumé les charmes.

DU LAZARET DE TOULON.

A MON ANGE GARDIEN.

Longtemps je me suis plaint des tracas de la ville;
Je voulais être seul, ange, pour te chanter.
Aujourd'hui, sur ces bords où mon travail m'exile,
Ma muse, loin de toi, ne peut s'acclimater.

C'est en vain que je vais respirer sur la grève
Le parfum qui, des mers et des forêts, s'élève.
Arbres, vagues, soleil, ici tout est plus beau;
Et pourtant je suis triste, ange! et tout me révèle

Que pour tout cœur aimant, pour toute âme fidèle,
La solitude est un fardeau !

Il faut, pour qu'un rayon de soleil me féconde,
Pour que ma muse nage avec lui dans les cieux,
Il faut qu'il ait doré ta chevelure blonde,
Et qu'il m'arrive au cœur avec ceux de tes yeux.

Il faut, pour que des flots la chanson me soit douce,
Que, comme Malvina, t'asseyant sur la mousse,
Ta voix d'enfant se mêle à leur puissante voix ;
Et, sans les doux parfums qu'exhalent ton haleine
Et tes longs cheveux d'or, mon âme, d'amour pleine,
N'aimerait pas l'encens des bois.

A ton jeune poëte il faut l'hymen sublime
Du monde et de l'amour. Sans le ciel, sans la mer,
Tu ne suffirais pas au désir qui m'anime,
Et le monde, sans toi, me serait un désert.

Ma muse dans l'exil serait bientôt glacée.
Il faut la flamme au cœur, la flamme à la pensée,
Car la flamme, c'est Dieu ; la flamme, c'est le jour ;
La flamme vit partout : sous l'écorce du globe,

Dans le flanc des volcans, dans le ciel teint par l'aube,
Dans les soleils et dans l'amour !

Aussi, pour que le feu du génie en moi vive,
Pour que ma poésie, attristée et sans fleurs,
Puisse redevenir encor causeuse et vive,
Pour que tout à mes yeux retrouve des splendeurs ;

Afin que mon regard à ton regard s'embrase,
Afin de savourer cette divine extase,
Ce nectar que l'amour autour de nous répand,
A tes pieds, sous le toit où mon culte t'encense,
Je reviens pour toujours, car c'est de ta présence,
Ange ! que mon bonheur dépend !

Pourtant, ma blanche idole ! avant de fuir ces rives,
Où j'écoute les vents pleurer sur les rescifs,
Où je viens, dès l'aurore, attendre les missives
Que ton amour confie à nos sveltes esquifs ;

Je veux t'y voir régner, ma belle souveraine !
Je veux que tout ici te reconnaisse reine,
Que la mer à tes pieds prosterne ses flots verts ;
Que les bois, sur le front de la beauté que j'aime,

De leurs royales fleurs posent le diadème,
Mon luth, sa couronne de vers.

Et quand nous reviendrons, sur les plages profondes,
Éblouis par l'éclat de ton front virginal,
Les marins s'écrîront : « Voyez! l'ange des ondes
Ramène un exilé dans son pays natal. »

LENDEMAIN D'ORAGE.

Calme plat! l'Océan, plus uni qu'une glace,
De ses bords radieux n'envahit plus la place.
Forcé de remorquer son vaisseau, le marin
Cargue avec désespoir ses voiles inutiles.
Pas un souffle de vent! les eaux sont immobiles
Comme une surface d'airain.

Calme plat! l'air est pur, le ciel clair, la mer rose,
Le goëland de neige avec amour s'y pose.
Le beau soleil d'hiver y mire son front d'or;
Et le flot nonchalant que l'aviron soulève,
Pareil à la beauté qu'éveille un tendre rêve,
Avec mollesse se rendort.

L'algue, que sur la rive apportent les marées,
Offre un mol oreiller aux barques amarrées.
La mer semble exhaler des parfums de bonté,
Et, bien que l'air soit froid, sur les cordes tendues
Les vestes des marins sont toutes suspendues :
On dirait une aube d'été !

Calme plat ! et pourtant le robuste pilote
D'un regard inquiet interroge la flotte ;
Et, pareil aux pêcheurs de Léopold Robert,
De tristesse et de deuil sa face semble empreinte,
Comme si l'avenir, qu'il sondait avec crainte,
A ses regards s'était ouvert.

Calme plat ! et pourtant les rocs sont blancs d'écume.
L'éclair, comme un marteau rayant la noire enclume,
A creusé sur leurs fronts plus d'un sillon récent.
La grève, de débris et de corps est jonchée,
Et du sable éclatant la blancheur est tachée
De larges étoiles de sang.

Horreur ! cet Océan est moins grand qu'hypocrite,
Sa rage, en traits de sang, sur son front est inscrite :
Aujourd'hui c'est le ciel, hier c'était l'enfer.

Hier, ce calme azur qui caresse la terre
Fumait comme un volcan, comme si le tonnerre
Avait incendié la mer.

L'Océan, défiant îlots, digues et havres,
Nous jetait en défi des monceaux de cadavres.
Hier, le flot fauchait, monstrueux moissonneur,
Les vaisseaux, les marins ! Aujourd'hui qu'il sommeille,
De sa vaste poitrine azurée et vermeille
Montent des soupirs de bonheur !

Sur tous les marins morts, sur les barques broyées,
Sur les blocs de granit des roches foudroyées,
La mer a déroulé ses radieux linceuls.
Dirait-on maintenant que le sang l'a rougie,
Sans tous ces naufragés, reste de son orgie,
Qui, sur ses bords, l'attestent seuls ?

Le monstre est bien repu ! tremble, Océan livide !
Toujours ta soif de sang s'éveille plus avide,
Mais qui sait, vieux Satan ! si Dieu, que tu trompas,
Ne s'indignera pas qu'en tes nuits de démence
Tu transformes tes flancs en cimetière immense,
Et ne te desséchera pas ?

A DÉSIRÉE.

RÊVE DE BONHEUR.

Le jour je suis maçon, le soir je suis poëte.
Mes jours sont au travail, et mes soirs sont à vous.
Ouvrier, tout le jour ma pensée est muette;
Poëte, tout le soir je chante à vos genoux.

Les champs humains sont noirs de futures tempêtes,
Et le trépas y fauche, éternel moissonneur!
Mais sur mes jours, mêlés de travail et de fêtes,
Le ciel, à pleine coupe, épanche le bonheur.

C'est que j'ai rencontré, sur le seuil de ma vie,

Une femme aussi pauvre et plus pure que moi ;
C'est qu'aux festins du cœur sa beauté me convie,
C'est que le ciel lui-même a béni notre foi.

Elle ne naquit pas dans ces nobles familles
Où, dès qu'il point, l'orgueil tue un amour fervent;
Elle ne naquit pas parmi ces pauvres filles
Qu'une mère cupide à l'or d'un riche vend.

Le ciel entre mes mains la remit orpheline.
Depuis, mon cœur l'adore et mon bras la défend,
Et c'est pourquoi mon front, que la pensée incline,
Passe, au milieu de vous, serein et triomphant.

Cet ange, c'était vous, et c'est à vous qu'on pense
Quand mon vers prend l'essor, tout palpitant d'espoir ;
C'est de vous que j'obtiens la sainte récompense
De mon labeur du jour et de mes chants du soir.

Et je reste maçon, bien que chacun me dise
Que Dieu me destinait un rôle moins obscur,
Parce que dans vos bras l'amour m'emparadise,
Parce que loin de vous mon ciel serait moins pur.

Et nous vivons heureux. Dieu nous donne la vie ;
Notre travail, du pain ; l'amour, des voluptés ;
Et notre seul espoir, notre vœu, notre envie,
C'est de rendre au bonheur nos frères attristés.

Et quand, tourné vers l'or comme l'aiguille au pôle,
O monde ambitieux, tu souffres et te plains ;
Quand sous un faix de maux tu voûtes ton épaule,
Nos deux cœurs seuls, d'amour et de bonheur sont pleins.

LA HARPE DES TEMPÊTES.

I

L'entendez-vous rugir dans le flanc des nuages,
Comme un lion blessé dans ses antres sauvages ?
Chaque cri qu'elle jette émeut comme un tocsin.
Le génie infernal, qui préside aux tempêtes,
Pose ses doigts de feu sur ses cordes muettes,
Et de la mer, l'effroi gonfle et glace le sein.

Tandis que l'éclair fend le ciel, qu'il incendie,
Verse-nous par torrents ta grande mélodie,
Harpe aux cordes de fer ! les vagues et les bois
Courbent à ton aspect leur crinière mouvante,

Et tu montes leur voix qui vibre d'épouvante
Au diapason de ta voix!

II

LA HARPE.

Galopez devant moi, formidables nuées!
D'où vient que vous semblez pâles, exténuées,
Et que vos flancs massifs vont ramper sur le sol?
En avant, en avant! ô rétives cavales!
Faut-il à mon secours appeler les rafales,
Pour précipiter votre vol?

En avant! vous voilà telles que je vous aime,
Étreignant ces vieux monts d'un brûlant diadème,
Déracinant les rocs dans la terre rivés,
Absorbant du soleil la lumière et la gloire,
Et n'allant déchirer votre tunique noire
Qu'aux sommets les plus élevés.

En avant sur ces monts! leur masse colossale
Du monde, votre empire, est l'épine dorsale;
Et les rocs monstrueux, allongés sur leurs fronts,

Sont de ces monts géants les puissantes vertèbres.
Qu'ils tremblent tout à coup, au milieu des ténèbres,
Sous le choc de vos escadrons !

En avant sur ces monts ! et que le noir tonnerre,
Qui bout dans votre sein, frappe leur front de pierre
Dressé contre le ciel, comme pour l'insulter !
Quoi ! depuis dix mille ans l'orage les fracasse,
Et depuis dix mille ans ils redoublent d'audace,
Sans que vous puissiez les dompter ?

En avant ! que vos dards brûlants les décapitent !
Qu'en des gouffres profonds leurs blocs se précipitent ;
Que le ciel désormais ne soit plus défié,
Et qu'aux cris triomphants de votre sœur la foudre,
En voyant ces titans crouler et se dissoudre,
Le monde soit terrifié !

Voici que devant vous s'étend un vaste espace :
C'est l'Océan ! sur lui que votre essaim repasse !
Comme un vol de démons, bouleversez les airs !
Hurlez avec les cieux qui fulgurent et tonnent ;
Que les flots ébranlés se heurtent et moutonnent,
Aiguillonnés par vos éclairs !

Si, pour vous diriger sur ces sombres empires,
Il vous faut des flambeaux, embrasez des navires!
Dirigez-vous sur eux, aux clartés des fanaux
Brillant, au bout des mâts que la nuit enveloppe,
Comme un œil sur le front d'un furieux cyclope,
Engloutissez-les dans les flots!

Et ne redoutez pas leur canon qui fracasse,
Ni le cordage épais qui grince et qui se casse,
Ni les tristes clameurs des matelots broyés
Par la chute des mâts, ni les râles sauvages
Des flots, qui vont semer de morts et de ravages
Les vaisseaux qu'ils ont foudroyés.

III

La tempête éclata tout à coup, et la plaine
De rochers, de troncs d'arbre et de torrents fut pleine.
Le rivage des mers fut couvert de débris,
De cadavres sanglants la grève fut jonchée,
Et des nuages noirs la tunique ébréchée

S'effaça par degrés dans les cieux assombris.

Et la harpe se tut, et les monts rayonnèrent.
Les flots exaspérés lentement se calmèrent,
Le timide soleil qui redora les airs
Chassa dans l'horizon la tempête brûlante ;
Et, devant l'arc-en-ciel, la harpe étincelante,
Fumante de courroux, s'abîma dans les mers.

MA MÈRE ET MON ENFANT.

I

A seize ans, âge heureux, je ne voulais pas croire
Qu'à peine éclos, la mort nous suivît de si près.
Le livre de ma vie était sans page noire ;
Je vivais d'un amour et d'un songe de gloire,
Et les fleurs, à mes yeux, dérobaient les cyprès.

Dans mon esprit naïf la foi s'était gravée.
Mon cœur semblait un nid peuplé d'illusions ;
Et je n'avais pas vu cette chaste couvée,
Pendant de froides nuits, tour à tour enlevée

Par le souffle du doute et des déceptions.

Je croyais tout front pur et toute voix sincère.
Mes yeux, qui, jusqu'alors, avaient brillé sereins,
Ne s'étaient révoltés devant aucun ulcère,
Et les maux, ces vautours à l'infernale serre,
N'avaient pas fait encor ployer mes faibles reins.

Je sais, à mes dépens, ces vérités cruelles,
Et je suis bien vieilli par tant de jours amers !
Quand sur la vie, enfant, je hasardai mes ailes,
Je partis, espérant, comme les hirondelles,
L'aide d'un vent prospère et le calme des mers.

Dans un riche avenir mon âme était bercée.
L'espoir et le bonheur me souriaient au bord...
Mais l'orage a grondé pendant la traversée.
Et ceux que je suivais, tombant l'aile blessée,
Au lieu d'un beau rivage, ont embrassé la mort.

Et, sur les flots, ma vie est restée isolée.
Mon vaisseau, sans boussole et sans étoile aux cieux,
Lutte, en se débattant sur la mer désolée,
Cherchant toujours la rive, au loin d'ombre voilée,

Et toujours repoussé sur le gouffre odieux.

II

Et c'est pourquoi, mon Dieu ! quand ta bonté m'envoie
Un fils que je devrais accueillir avec joie,
Je ne sais, moi, que rien ne peut plus éblouir,
Si je dois m'affliger ou bien me réjouir.
Devant un berceau neuf j'ose rêver la tombe.
De mon ciel de bonheur ma félicité tombe ;
Et je ne sais pourquoi ces pensers criminels
Étouffent, dans mon sein, les transports paternels.

C'est qu'aussi, chaque jour, mon âme inassouvie
Enfonce son scalpel dans les chairs de la vie ;
Et je sais qu'elle porte une blessure au cœur,
Que l'on doit ignorer si l'on tient au bonheur.
Je sais que la liqueur qui verse la folie
Recèle, dans la coupe, un fond d'amère lie ;
Que le calice d'or de la plus pure fleur
Est toujours dévoré par l'insecte rongeur ;
Qu'au fond du lac d'azur veille un reptile immonde ;
Que la parfaite joie est un songe en ce monde ;

Que du soleil, la nue obscurcit le flambeau,
Et que l'espoir de l'homme aboutit au tombeau.

On rêvet, en naissant, la chemise de soufre,
Hélas! et pour savoir ce qu'ici-bas on souffre,
Mon œil n'a pas besoin de sonder l'avenir.
J'ai, dans mes jours passés, un si noir souvenir,
Que devant le soleil, qui verse le courage,
Je vois toujours passer ce funèbre nuage!
Je crois toujours la voir, livide, les yeux clos,
Et l'oreille fermée à nos tristes sanglots.
Je respire toujours ces fétides miasmes
Qui m'ont empoisonné tous mes enthousiasmes.
J'entends toujours heurter les angles du cercueil
Sur les murs ébranlés de l'escalier en deuil;
Je vois se lamenter ma sœur, je vois la terre
Lourdement s'entasser sur le corps de ma mère;
Et, sous son toit désert que j'habite aujourd'hui,
Hélas! j'ai bien compris que toute joie a fui;
Qu'une mère est un bien que nul bien ne remplace;
Que pas un cœur ne bat sans que la mort le glace,
Et que tout ce qui vit est pareil à ces flots
Que l'ouragan condamne à d'éternels sanglots!
Et c'est pourquoi, mon fils, lorsque ta jeune mère

De ton bonheur futur caresse la chimère :
Quand son amour te fait un avenir si beau,
Moi, je pense à la mienne endormie au tombeau ;
Car tes yeux, en s'ouvrant, salûront la lumière
Du funèbre flambeau qui veilla son suaire.
Les mains qui l'ont bénie à son dernier soupir,
Du ventre maternel t'aideront à sortir ;
Et, lorsque tu naîtras, ange exilé des anges,
Des restes d'un linceul on te coudra des langes.

Et tu viendras souffrir, et pleurer, à ton tour,
Ta mère, en qui le ciel met déjà tant d'amour !
Oh ! si tu vis, mon fils, et si tu deviens père.
Prédis à tes enfants un destin plus prospère ;
Car moi, jeune vieillard qui ne vis que d'amour,
Je crois que tout enfant qu'on jette en ce séjour
Ressemble aux nouveau-nés qu'en leurs horribles fêtes,
Les mères de Carthage, au signal des Suffètes,
Précipitaient, l'œil sec, dans la gueule de feu
D'un monstre que l'erreur adorait comme un dieu !
Car je doute de tout, tant est vide mon âme,
Tant je sens, dans mon cœur, s'éteindre toute flamme,
Tant Dieu, dont le décret si soudain nous surprend,
Se montre à mes regards impénétrable et grand,

Tant mon cœur est sevré des clartés où j'aspire,
Et tant, pour m'enlever le droit de le maudire,
Dieu me révèle en tout son pouvoir triomphant,
Qui m'enlève une mère et m'envoie un enfant!

15 mai 1843.

15 juillet 1843.

De la bonté de Dieu j'avais trop présumé!
Il vient de me ravir mon enfant bien-aimé.
La mort, pour revenir, n'attend pas qu'on l'oublie,
Et toujours un malheur à cent malheurs se lie.

Hier, l'horrible mort, dont rien ne nous défend,
Brisa mon cœur de fils, en m'enlevant ma mère;
Aujourd'hui, par la mort de mon premier enfant,
Elle vient déchirer mes entrailles de père.

L'OCÉAN.

A M. LAYET.

I

L'Océan, l'Océan! toujours lui! Ma pensée
Ne rencontre jamais, dans sa course insensée,
Que les flots ou les rocs dont il ronge les flancs :
Soit qu'un calme superbe à sa surface dorme,
Ou que, sur la falaise énorme,
Viennent bondir ses flots tremblants,
Comme un glacier polaire, à colossale forme,
Escaladé par des ours blancs.

II

Océan, que veux-tu? Dis-moi qui t'autorise
A flageller ces rocs que ton flot pulvérise?
Veux-tu donc engloutir tous ces mâles vieillards
Contemporains du jour où, de ses mains fécondes,
Dieu créa les soleils, les mondes,
Et les lança comme des chars?
Veux-tu, brisant sur eux tes orgueilleuses ondes,
Saper ces antiques remparts?

Dieu ne les a point faits avec ces fronts arides
Où, comme autant de socs, tes flots creusent des rides
Si larges qu'on dirait le lit d'un vieux torrent;
Il ne les a point faits avec ces teintes sombres,
Avec ces creux, séjours des ombres,
D'où sort un râle déchirant:
Avec ces pieds minés, cachés sous des décombres
Que le vent balaie en courant.

Tes flots ont seuls flétri leur beauté primitive.
Tes flots, que l'ouragan brasse et lance à la rive,

Ont osé mutiler ses types souverains.
Pourquoi venir vers nous avec ces voix sauvages?
A quoi bon tous ces grands ravages,
Ce flot qui hérisse ses crins,
Écume et fait voler le sable des rivages,
Comme un coursier rompant ses freins?

III

Et l'Océan me dit : « Assieds-toi sur les crêtes
Des rocs, dont j'ai fouillé jusqu'aux grottes secrètes.
Et tandis que le soir rembrunira les cieux,
Tandis que tu verras mes plages grandioses
Refléter les nuages roses
Au fond des flots tumultueux,
Dieu, peut-être, à ton cœur révélera les causes
De mon courroux majestueux!

Crois-tu donc que mes flots, sans que Dieu les dirige,
Harcèlent ces rochers dont la laideur t'afflige?
Crois-tu que l'ouragan, noir cavalier des mers,
Enfonce dans mes flancs ses éperons d'éclairs;
Qu'il fasse succéder, sur mes déserts sublimes,

Les abîmes aux monts et les monts aux abîmes,
Qu'il parle par la voix des tonnerres grondants ;
Que ses jours de colère, en malheurs abondants,
M'arment, contre mes bords, d'une telle inclémence,
Sans qu'un but soit caché sous ce travail immense ?
Un bras divin me guide, et mes flots éternels
Accomplissent de Dieu les ordres solennels.
Tranquille, ou foudroyant les rives, de ma rage,
Mon calme et ma fureur sont toujours son ouvrage.
Et qui peut demander au Dieu qui nous régit
Pourquoi le ciel foudroie et l'Océan mugit? .. »

IV

Et je compris alors combien de grands symboles
Vivent sur l'Océan, de l'équateur aux pôles ;
Et combien, dans ses flots, ses cris, ses mouvements,
Le poëte pouvait puiser d'enseignements.

Et mon œil embrassa toutes ces mers ensemble
Que Dieu soulève ou dompte alors que bon lui semble :
Vastes chemins du monde à tous les pas ouverts :
Grands bazars où l'on voit échanger, des empires

Les batailles ou les sourires,
Les produits, les trésors divers;
Où viennent se croiser, sur des ponts de navires,
Tous les destins de l'univers.

Les mers, ces sœurs du ciel, qui rapprochent les mondes;
Les mers, dont tout poëte a salué les ondes,
Depuis les bardes grecs jusqu'à ceux d'Albion;
Plaine qui vibre encor des poëmes d'Homère,
Qu'Ossian appela la mère
De sa vaste inspiration,
Et dont l'immensité, devant l'homme éphémère,
Luit, depuis la création!

Et j'admirai la mer, et je crus voir en elle
Le peuple souverain, la famille éternelle,
Qu'un mot de Dieu soulève aux jours prédestinés,
Qui bout, pareille aux flots que l'orage incendie;
Qui, par le canon applaudie,
Écrase les rois consternés:
Et dont la paix endort, comme une mélodie,
Les flots à ses pieds ramenés.

Et je revis le peuple, armé de ses colères,

Dans ces flots qui livraient, aux rochers séculaires,
A ces rois de la mer, de monstrueux combats.
Tous ces flots, bondissant dans le vaste hippodrome,
Au roc, pâle comme un fantôme,
Semblaient de farouches soldats;
Chaque éclair qui brillait était un glaive d'homme;
Chaque tonnerre, le trépas.

Les vagues, de ces rocs broyèrent la couronne
Et les beaux piédestaux, ces images du trône!
Et j'entendis leur voix de vainqueur exalté
Improviser soudain de longs hymnes de gloire
Qui, de la mer muette et noire,
Ébranlèrent l'immensité.
Les flots avaient rompu leur digue, et leur victoire
Avait conquis la liberté.

V

Cette scène, ces cris, ces nocturnes batailles,
Que la mer exhumait de ses sombres entrailles,
Ces plages, exhalant de funèbres sanglots,
Ces blocs décapités par le courroux des flots,

A ma jeune pensée, aux souvenirs fidèle,
Du grand quatre-vingt-treize offraient le grand modèle.
Comme alors se mêlait, sous un ciel ténébreux,
La fièvre de la joie aux désespoirs nombreux !
Mais sur tous ces rapports je méditais encore.
Que je vis l'aube blanche à l'horizon éclore.
Alors je m'écriai, d'un saint transport saisi :
« L'énigme de nos jours semble briller ici. »
En contemplant la mer qu'un divin souffle anime,
A mes yeux, l'avenir des peuples s'illumine.
Aux peuples, comme aux flots, l'Éternel, de sa main,
Pour les conduire au but, indique le chemin.
La science et la paix éclaireront le monde,
Ainsi que l'Océan des feux du jour s'inonde.
L'ignorance et l'erreur, qui pesaient sur nos jours,
Comme ces noirs rochers tomberont pour toujours.
Comme ces flots puissants, que le calme rassemble,
Dans un amour sans fin nous nous fondrons ensemble ;
Et, le ciel souriant à cet hymen béni,
Nous aurons le bonheur comme il a l'infini.
Car Dieu, qui des soleils maintient seul l'équilibre,
Veut que l'homme, les vents, les flots, tout vive libre,
Que tout ce qu'il a fait s'épanouisse au jour,
Que chacun ait sa part de soleil et d'amour !

L'humanité, longtemps à de grands maux soumise,
Marche à pas de géant vers la terre promise.
Rien ne peut l'arrêter dans son sublime effort,
Car le bras populaire est un bras vaste et fort.
Quand il entame une œuvre, il faut qu'il l'accomplisse,
Et dans tout ce qu'il fait, le ciel est son complice.

A LAURET,

VOYAGEANT EN BRETAGNE.

I

Provence, ô beau pays des vagues et des grèves,
Des pins, des oliviers et des magiques rêves,
D'où vient donc que, pareils à tes blancs goëlands,
Tous les artistes nés sous tes cieux indolents,
Sur la foi d'un album qui les illusionne,
Partent pour ces climats où le froid stationne,
Et vont chercher bien loin, aventureux essaim,
Les sublimes tableaux qu'ils trouvaient dans ton sein ?

Nous avions un ami qu'à l'art de la peinture,
Dès l'enfance, voua ton ardente nature.
Il allait, dessinant sur le vélin soyeux
Tout ce que dans son cœur avaient calqué ses yeux;
Et comme, au ciel, le soir fait jaillir les étoiles,
Chaque jour son pinceau sur de vivantes toiles
Livrait à nos regards, soudainement éclos,
Des pins, de blonds enfants, des barques et des flots.

Eh bien! il est parti, comme si sa palette
N'avait de ta beauté laissé que le squelette:
Il a fui tes trésors, comme s'il avait craint
D'en épuiser un jour l'inépuisable écrin.
Pèlerin courageux, ardent, infatigable,
Il a vu l'Océan changer ses rocs en sable,
Du tonnerre et des flots les monstrueux hymens.
Il a voulu dormir sur les sanglants dolmens,
Voir, pendant l'ouragan, sur les roches des havres,
Des pâles naufragés échouer les cadavres,
Explorer l'Armorique, où les bardes gaulois
Divinisaient l'amour et les vastes exploits;
Parcourir ces forêts où neuf *vierges terribles*
Accomplissaient, la nuit, des mystères horribles,
Où sous les serpes d'or tombait le gui sacré,

Où le *vates* divin, des Romains exécré,
Inventant pour le feu d'aériennes fosses,
Brûlait les prisonniers dans d'informes colosses !

II

Chaque jour il s'empare, au profit de son art,
Des lieux dont les beautés saisissent son regard.
Son âme, des splendeurs étrangères remplie,
Dans sa coupable extase, ô mon pays, t'oublie !

Provence aux heureux jours ! coquette qui te plus
A te parer pour lui, l'ingrat ! ne souffre plus
Qu'il vive loin de toi. Dis-lui par ton zéphire
Qu'à son génie ardent toi seule peux suffire ;
Que nous lui réservons de chauds embrassements,
Des étreintes d'amour, de radieux moments !
S'il l'oubliait, dis-lui que sous ton ciel, l'orage
Est sublime d'horreur, d'harmonie et de rage,
Que de ta grande mer la royale fureur,
Aux plus braves marins fait connaître la peur ;
Que tes caps, dans la brume, à l'horizon s'effilent,
Que dans ton firmament les étoiles d'or filent,

Qu'il trouvera, couché sur l'algue et le rescif
Le pêcheur tour à tour intrépide et lascif,
Les golfes embaumés, des plages, des falaises,
Et des monts pavoisés de pins et de mélèzes.
Dis-lui que sous ton ciel, d'où coulent les désirs,
Sont les plus doux amours, les plus tendres plaisirs ;
Qu'il est beau de lutter, mais qu'après la victoire,
Un rayon de bonheur vaut un soleil de gloire !

A GUILLAUME CLOUARECK,

VIEUX SOLDAT DE L'EMPIRE,

MORT MANŒUVRE AU SERVICE DES MAÇONS.

I

Mort ! dites-vous. Trente ans de glorieux services,
Une âme que jamais n'ont gangrené les vices,
Un front mâle voûté par quatre-vingts hivers,
Rien n'a donc pu sauver sa tête vénérée ?
Oh ! laissez-moi rêver sur sa tombe ignorée,
Laissez-moi l'arroser de larmes et de vers !

Rien n'a pu le sauver, l'homme que la mitraille

Épargna mille fois sur le champ de bataille.
Nous, qui de son trépas sommes les seuls témoins,
Revêtons-nous du deuil que le respect inspire.
De ce beau monument qu'on appelait l'Empire,
Encore une pierre de moins !

Combien nous chérissions ce nouveau Bélisaire !
Nous entourions de soins ses vieux jours, sa misère.
Dans nos poudreux chantiers, sur le gravois assis,
Bien des fois du travail nous laissions passer l'heure,
Car nous sentions grandir notre cœur, qui le pleure,
A ses héroïques récits.

Nous aimions ces récits jusqu'à l'idolâtrie ;
Ils exaltaient en nous l'amour de la patrie.
Il nous semblait le voir escalader les monts !
Et, quand il racontait ses batailles navales,
Tous ceux qui l'écoutaient pleuraient, par intervalles,
Les marins dont le corps dort sous les goëmons.

Puis il croyait ouïr le choc lointain des armes.
Il tressaillait. Ses yeux se remplissaient de larmes.
Ses lèvres murmuraient : HOCHE ! NAPOLÉON !
Et puis il embrassait, dans la chambre sonore,

Ses vieux compagnons morts, qui, pour le voir encore,
Parfois, nous disait-il, quittaient leur Panthéon.

Quand l'Empereur mourut, lui, ne pouvant pas croire
Qu'un îlot africain dévorât l'homme-gloire,
Regardait, quand les flots gonflaient les océans,
S'il ne descendait pas à cheval sur la foudre,
Pour disperser et pour dissoudre
Ces pâles escadrons d'éphémères géants.

Ce bras que la mort voue à l'oubli de la tombe,
Et qui, sans mouvement, sur son cadavre tombe,
Savait brandir un sabre et pointer un canon.
Cette livide chair de ses pieds s'est durcie
Dans les neiges de la Russie,
Et dans les chauds déserts où résonna Memnon.

Ce regard qui, devant la phalange ennemie,
Surprit tous les matins l'aube encore endormie,
Est mort, comme une fleur au soleil desséchant.
Son lit est froid ; la rouille ébrèche son épée.
Ta vie, ô vieillard, fut une longue épopée,
Et ta mort héroïque en est le dernier chant.

Dors, soldat oublié! ton âme, que j'évoque,
Repose auprès du Dieu que tout mortel invoque.
Laisse dormir ta gloire à l'ombre des cyprès.
Tu ne dois pas à l'or les pleurs dont on t'arrose.
La plus sublime apothéose,
C'est ce muet concert d'unanimes regrets.

Sur l'oreiller des morts incline ce front chauve
Blanc comme le plafond de ton étroite alcove.
Rien n'a pu le flétrir, pas même le trépas.
Ta grande âme, au milieu des dangers aguerrie,
De tous les maux humains est aujourd'hui guérie.
La mort est un bienfait, car tout souffre ici-bas.

II

Le cercueil est scellé. L'humide et froide argile
Cesse de résonner sur la planche fragile.
Adieu!... les chants guerriers, le canon, le tambour.
Les combats où vainqueurs et vaincus, tout expire,
Rien n'éveillera plus le héros de l'Empire
Que les clairons du dernier jour!

LA ROSE FOULÉE.

I

Pauvre fleur que, dans l'allée,
Son pied distrait a foulée,
Sur mon cœur vis jusqu'au soir ;
Vis pour me parler de celle
Si fière, hélas! et si belle,
Qui te brisa sans te voir.

II

Sa cruelle indifférence
Dans une même souffrance

Nous unit tous deux, ma sœur.
Comme toi, brisé par elle,
Si fière, hélas! et si belle,
N'ai-je pas la mort au cœur?

III

O fleur! si tu renais femme!
Parfum, si tu deviens âme!
Si Dieu te fait refleurir,
Rose, en un sein de rosière,
Sois aussi belle, et moins fière...
Tu vois qu'on en peut mourir.

BELLES DE NUIT

A SOLANGE SAND.

Oh! mes belles de nuit, qu'ils sont purs vos calices!
Le nocturne Zéphyr y boit avec délices,
Et les noires ailes du soir
Recueillent vos parfums émanés dans les brises,
Comme les anges vont, aux plafonds des églises,
Recueillir ceux de l'encensoir.

Je vous aime! Ma vie à la vôtre est pareille.
Vous fermez votre sein quand je ferme l'oreille

Aux cent voix bruyantes du jour;
Et, quand la nuit sur nous tend ses lugubres voiles,
Vos douces fleurs, mon âme, et nos sœurs les étoiles
S'épanouissent tour à tour.

A BÉRANGER.

Maître, quand l'âme, lyre humaine,
Au poétique ciel devenu ton domaine,
Vole, ardente, pareille au soleil, dieu du jour,
Afin d'y conquérir ton paternel amour ;
Quand le génie enfant, l'aile à peine étendue,
La harpe en main, s'abat à tes genoux, tu dois
Diriger son essor à travers l'étendue ;
Tu dois, pour l'inspirer sur sa harpe tendue,
Guider ses inhabiles doigts.

Car plus d'un poëte s'égare,
Plus d'un glorieux barde, hélas ! nouvel Icare,

Après avoir nagé dans le ciel azuré,
Sans ailes, sur le sol tomba chauve et brisé.
Car de divines voix, par les vices tuées,
Ont ici-bas laissé leur hymne inachevé ;
Et bien d'autres, après s'être constituées
Les Memnon du Seigneur, se sont prostituées
Aux richesses du réprouvé.

Maître, je t'ai pris pour modèle.
Les orages humains peuvent à tire-d'aile
S'étendre dans mes cieux et tourner sur mon front ;
Ils peuvent m'abreuver d'ironie et d'affront,
Ces hommes qui voudraient terrasser dans l'arène
Tout cœur de barde libre, au sein du peuple éclos :
Je suis sourd, comme Ulysse, à leur voix de sirène ;
Et ma douce nacelle, à la frêle carène,
Vogue bien loin de leurs brûlots.

Toutes les douleurs de la vie,
L'enfance aux songes d'or d'un orage suivie,
L'esclavage, l'exil, les forfaits, les remords,
Les peuples pressurés, des rois rongeant le mors :
L'enfant qui meurt avant de vivre, l'espérance
Dont le but fuit, pareil au mirage trompeur ;

Les vertus dont on rit, les tyrans qu'on encense,
La sainte illusion qui laisse un vide immense
Lorsqu'elle déserte le cœur,

Rien ne glacera mon délire;
Car mon enthousiasme est saint, car Dieu m'inspire;
Car je chante le peuple, et je trouve dans lui
Le phare du bonheur qui sur mon aube a lui.
Car le peuple, ô mon maître! est le berceau sublime
Des plus grandes vertus, des plus grandes douleurs;
Car il faut réchauffer tout cœur pusillanime,
Il faut jeter la boue et l'anathème au crime,
Guérir les maux, tarir les pleurs!

Oh! lorsque mes jeunes années
Buvaient, comme un doux miel, leurs heures fortunées,
Quand le sommeil, alors que le jour s'achevait,
De songes radieux parfumait mon chevet,
Qui m'aurait dit qu'un jour la belle mélodie
De tes chants immortels m'eût ainsi fait rêver,
Que ton génie eût lui, comme un vaste incendie,
A mes yeux éblouis, et que ma voix hardie
Osât jusqu'à toi s'élever.

Parmi les ouvriers, ô maître !
J'appris à t'admirer avant de te connaître.
A tes mâles chansons, que nous chantions en chœur,
L'oubli des maux, la joie, emplissaient notre cœur ;
Et tandis que ta gloire émerveillait l'Europe,
Que ton nom s'étendait dans l'univers entier,
Ton front, qu'avec orgueil notre amour enveloppe,
Recevait les lauriers que te tressait l'échoppe,
Et l'encens du poudreux chantier.

J'ai blanchi de sombres alcôves,
Où la mort vint chercher des vieillards froids et chauves,
Où des mères, hélas ! vinrent perdre le jour
En transmettant leur vie au fruit de leur amour ;
Où l'ouvrier mourut de faim et de misère,
Où la nouvelle épouse, ange au front velouté,
Comme le papillon, d'une tendre poussière,
Sous des lèvres de feu qu'un long amour altère,
Vit tomber sa virginité.

J'ai bâti de pauvres chaumières
Et de riches palais aux coupoles altières ;
Mes marteaux ont sapé les murs des vieux couvents,
Et leur poussière infâme a volé dans les vents ;

Nomade paria, j'ai porté ma truelle
Dans des boudoirs brillants, d'amour tout parfumés,
Dans plus d'une taverne où la joie étincelle,
Où le vin généreux dans la coupe ruisselle,
Dans des galetas enfumés.

J'ai voûté des caves obscures,
Cloué l'ardoise bleue au sommet des toitures;
J'ai blanchi des prisons et d'infects hôpitaux,
J'ai découpé l'acanthe aux plafonds des châteaux;
Mais dans tous les plaisirs que le travail me donne,
Dans toutes les douleurs qu'il me fait éprouver,
Toujours ta sainte voix dans mon âme résonne;
Toujours dans mes bras forts le sang court et bouillonne;
Rien encor n'a pu m'énerver.

Car je t'entends, ô mon prophète!
Dire à mon cœur : Travaille, et tu seras poëte.
Qu'importe la misère à qui veut parvenir?
Et puis tu m'entretiens de joie et d'avenir;
Tu me dis qu'en mes mains le ciel mit une lyre
D'où de sublimes chants tendent à s'envoler;
Que ces sublimes chants que ma voix ne peut dire,
Les hommes auraient dû m'apprendre à les écrire,

Afin de les leur révéler.

Oui, jadis ma jeune poitrine
Brûla, comme un volcan, d'une chaleur divine;
Tout mon être, gonflé de généreux orgueil,
Crut le ciel sans tempête et la mer sans écueil;
L'espérance dorée, auréole des âmes,
Comme le roi du jour pourpre les hauts sommets,
Sur mon front de seize ans faisait briller ses flammes;
Mais l'océan des maux, en agitant ses lames,
Éteignit ses feux... pour jamais!

Pourtant, quand le soir, sur mes grèves,
La brise levantine alimente mes rêves,
Et m'apporte les chants de patrie et d'amour
Des matelots lointains, priant pour le retour:
Lorsque le cap aigu s'effile en silhouettes,
Lorsque nos flots lascifs, par nos monts abrités,
Font mousser dans les airs leurs neigeuses aigrettes,
Et que leur doux sillon ressemble à ces fossettes,
Qu'en riant montrent les beautés;

Ou bien quand la lame fracasse
La falaise livide où l'ouragan s'entasse;

Quand dans l'onde, naguère aussi calme que Dieu,
L'éclair rouge zigzague en couleuvres de feu,
Qu'on voit se hérisser les flots aux blanches cimes,
Et que la mer, hurlant d'effroyables sanglots,
Pour assouvir la faim de ses pâles abîmes,
Engloutit dans ses flancs presque autant de victimes
Que ce qu'elle roule de flots ;

Alors le feu sacré me brûle,
Un fluide électrique en mes veines circule,
Et mon cœur, qui s'ébranle au choc des éléments,
Jouit de leur triomphe et souffre leurs tourments ;
Et je tremble d'effroi quand la vague, insultée
Par l'ouragan qu'exalte un sauvage plaisir,
Se lève exaspérée, implacable, indomptée,
Et se renfle, et blasphème avec ses cris d'athée,
Jusques à le faire pâlir.

Maître, que sur ma brune joue
Le char du riche fasse éclabousser la boue ;
Que la misère, aux jours sans travail de l'hiver,
Me fasse du besoin sentir le dard amer ;
Que le mistral, qui siffle en charriant les glaces,
Et s'engouffre en râlant dans nos chantiers sans toits,

Fasse saigner nos doigts ciselés de crevasses,
Et tende sur nos cœurs, si forts et si vivaces,
Le deuil qu'il tend au front des bois;

Toujours mon âme rajeunie
Par ces quatre foyers d'où me vient le génie,
Le peuple, Béranger, l'Océan, le ciel bleu,
Exhalera sa vie en cantiques de feu.
Toujours, Maître, toujours dans nos soirs de silence,
Dans ceux où l'ouragan met la mer aux abois,
Au nom des ouvriers, des guerriers de la France,
Au nom du monde entier dont tu fonds la souffrance,
Tu seras béni par ma voix.

A

L. J.

MATINÉE D'HIVER SUR LES TOITURES.

Que de saintes splendeurs, mon poëte, je vois
Quand le soleil d'hiver illumine les toits
Et fond le givre blanc qu'y tamise l'aurore,
Tandis que les oiseaux s'éveillent par essaims,
Et qu'ivre de la veille, au milieu des coussins,
Le pauvre riche dort encore!

J'étends autour de moi mon regard enchanté.
Aux rougeâtres vapeurs qu'exhale la cité,
On dirait qu'elle bout comme une grande étuve.

La lucarne vitrée étincelle des feux
Qu'elle absorbe, et qu'en gerbe elle renvoie aux cieux :
Chaque maison semble un Vésuve.

Le chat, renard des toits, à peine l'aube a lui,
Chasse les passereaux qui se moquent de lui ;
Quelque serin doré, déserteur de sa cage,
Ivre de liberté, becquette les chardons
Qu'aux sommets des vieux murs où nous nous suspendons,
Sema l'haleine de l'orage !

Puis, le moineau, qui cherche au bord des toits penchants,
Quelques grains apportés par la brise des champs,
Qui court dans la gouttière où la tuile s'évase,
Qui poursuit sa femelle avec des cris d'amour,
Et jette, avec orgueil, aux premiers bruits du jour,
Des chants de bonheur et d'extase !

Puis quelque jeune fille au visage divin,
Assise à sa fenêtre et l'aiguille à la main,
De travail et de chants enrichit sa mansarde :
Asile pauvre et pur où Dieu la voit toujours,
Où le soleil l'admire, où, cultivant ses jours,
L'amour d'une mère la garde.

Et sous mes pieds la mer, la voix des matelots
Qui se perd dans l'espace avec celle des flots,
Des flots qui, chaque soir, répétant au rivage
Les rêves de retour de nos frères absents,
Lancent au ciel, avec des nuages d'encens,
    Leur poëme au rhythme sauvage.

Alors, bien que le sang jaillise de mes doigts,
Que mes pieds soient glacés par le givre des toits,
La grande œuvre de Dieu me semble plus parfaite.
Je bénis mes outils et mes obscurs destins,
Et je me sens heureux d'avoir tous les matins
    Tant de soleil et tant de fête !

L'UNION.

AU PEUPLE.

Mes frères, il est temps que les haines s'oublient,
Que sous un seul drapeau les peuples se rallient ;
Le chemin du salut va pour nous s'aplanir,
La grande liberté que l'humanité rêve,
Comme un nouveau soleil, radieuse se lève
    Sur l'horizon de l'avenir.

Afin que ce soleil de clartés nous inonde,
Afin que chaque jour son feu divin féconde
Nos cœurs, où l'Éternel sema la vérité,

Il nous faut achever l'œuvre que Dieu commence ;
Il faut que nos sueurs et notre amour immense
Enfantent la fraternité.

Il faut que l'Union entretienne ta flamme,
O peuple! arbore aux yeux de tous son oriflamme.
Voilà ton étendard, ta seule déité.
Consomme avec la haine un éclatant divorce.
Sois uni, l'union te donnera la force,
Et la force, la liberté.

L'union, l'harmonie! ici-bas tout vient d'elles.
O mes frères! voyez les pauvres hirondelles
Sur l'aile du printemps revenir vers nos cieux!
Voyez combien d'amour ces doux oiseaux contiennent
Pour que, sur l'Océan, ensemble ils se soutiennent
Quand la tempête fond sur eux?

Qu'importent les éclairs, la hache et les tonnerres
A ces grands bois peuplés de chênes centenaires?
Sur leurs troncs resserrés se brisent les autans;
Et ces vastes forêts, vieilles comme le monde,

Défiant des hivers le vent qui les émonde,
Reverdissent chaque printemps.

Voyez, quand la mer veut reculer ses rivages,
Elle évoque des flots les escadrons sauvages;
Les flots, à son appel, accourent le front haut.
Sur la sombre falaise ils tombent tous ensemble,
Et sous leurs chocs puissants la chaîne de rocs tremble,
Et s'écroule au second assaut.

Voyez encor les fleurs, les pauvres fleurs des plaines;
De miel et de parfums leurs corolles sont pleines;
Leur calice vit d'air, de rosée et d'amour.
Longtemps sur leurs fronts purs rayonne une auréole,
Tandis que toute fleur qui de ses sœurs s'isole,
Naît et meurt, flétrie en un jour.

O mes frères! suivons ces sublimes modèles.
Unissons nos efforts comme les hirondelles,
Comme les bois, les flots, comme les pauvres fleurs.
Unissons nos esquifs pour traverser la vie,
Cette orageuse mer, où toute âme est suivie
D'un long cortége de douleurs.

Que nos cœurs, éclairés par ces nobles exemples,
Adorent l'union et deviennent ses temples.
Le peuple vient d'atteindre enfin sa puberté.
Les droits qu'on lui ravit sont encore à reprendre,
Mais la sainte union est là pour tout nous rendre :
Gloire, bonheur et liberté.

Frères ! entonnons tous l'hymne de la concorde.
A nos chants inspirés que toute voix s'accorde.
Nos glorieux efforts par Dieu seront bénis.
Des plaines du couchant jusqu'à celles de l'aube
Mille échos répondront des quatre angles du globe :
Soyons unis, soyons unis !

Oh ! répétons ce chant d'une voix unanime,
Plus nous le redirons, plus il sera sublime :
Sur les chênes des monts, dans l'ombre des ravins,
Le rossignol aimé du ciel, l'oiseau-poëte,
N'a qu'un hymne à chanter, mais plus il le répète,
Et plus ses accents sont divins.

Soyons, soyons unis pour braver nos souffrances !
Dieu va réaliser nos saintes espérances :
Le sang des opprimés comme un cratère bout

L'union pour cuirasse, et les vertus pour glaives,
Marchons vers l'avenir où tendent tous nos rêves,
Marchons, le triomphe est au bout.

A UNE JEUNE FILLE.

Je sais une charmante fleur
Dont la fraîcheur est inouïe,
Mais que le souffle du bonheur
N'a pas encore épanouie.

Je sais une étoile d'amour
Dont le regard éblouit l'âme,
Et qu'on ne peut voir un seul jour
Sans que pour elle l'on s'enflamme.

Je sais une vierge au cœur pur,
Plus pur que la première rose,

Dont la prunelle, fleur d'azur,
Aux jardins du ciel est éclose.

Ce n'est pas tout : je sais encor
Une tête deux fois bénie,
Un front bouclé de tresses d'or,
Ceint de rayons et d'harmonie.

Cette douce et divine fleur,
Cette blanche étoile qui brille,
Cet ange d'amour, de bonheur,
Tout cela, c'est vous, jeune fille !

A MERY.

Méry, la poésie à longs flots me déborde
En revoyant ces rocs, noir bataillon qui borde
Notre rade d'azur qu'à chanter tu te plus.
Pour traduire des mers le solennel cantique,
Pour ranimer l'ardeur de notre siècle étique,
Ami, que désormais ton soleil poétique
Compte un satellite de plus.

Naguère un char marin, désertant nos parages,
Sur les vagues, patrie immense des orages,
M'emporta pour te voir. Oh ! sur cet élément,
Dont l'autan vient fouiller les ondes et l'arène,

Toujours une puissance ardente et souveraine,
Pour contempler ta gloire, ô poëte, m'entraîne.
Ainsi que l'acier vers l'aimant.

Je partis. Quelques pleurs mouillèrent ma paupière,
Lorsque les deux Siciers, longs cadavres de pierre,
Me masquèrent Toulon, ses vaisseaux, ses hangars
Où s'alignent les troncs du chêne et du mélèze;
Et mon cœur fut saisi d'un étrange malaise,
Lorsque les flots, hurlant au pied de la falaise,
S'offrirent seuls à mes regards.

L'horizon se teignit d'une couleur blafarde;
Des flots, qu'à son lever l'aube écarlate farde,
Le mistral, par degré, renfla le sein mouvant.
Puis, quand il les fouetta de ses larges lanières,
Pareils à des lions traqués dans leurs tanières,
Je les vis écumer, secouer leurs crinières,
Et rugir en se poursuivant.

Je crus voir au lointain les vagues atlantiques
Se lasser d'explorer leurs océans antiques;
Et pour voir l'Orient enivré de nectar,
Pour contempler nos cieux et nos heureuses rives,

Couvertes, en été, d'orangers et d'olives,
Comme au lieu du festin s'élancent les convives,
S'engouffrer dans le Gibraltar.

Hideux Léviathans, inondant de leur bave
L'archipel de rochers dont la côte se pave,
Ces flots, quand deux d'entre eux se fondaient en un seul,
Semblaient deux noirs Titans qui, vomis par l'orage,
Expiraient tout à coup d'une étreinte de rage,
Tandis que d'autres flots tendaient sur leur naufrage
Un vaste et livide linceul.

Un instant, au milieu du fracas des rafales,
Je crus entendre au loin des clameurs triomphales;
De sublimes accords le ciel se remplissait.
Les rochers et la mer, les vents et les nuages,
Tout chantait à la fois, et l'écho des rivages
Répétait le poëme au fond des monts sauvages,
Et le tonnerre applaudissait!

Et l'Eurotas roulait sur l'Océan sonore,
Il fumait et grondait, ainsi qu'un météore.
Son grand poitrail de bois de sueur ruisselait.
Et parfois, sous ses pas, comme une arche superbe,

Le flot s'arrondissait, puis jaillissait en gerbe ;
Tel du pâtre attardé, foulant le champ plein d'herbe,
Le pied fait surgir le follet.

Et, bien qu'il ressemblât au volcan qui s'enflamme,
Bien qu'il eût, comme lui, des entrailles de flamme,
Quand la mer déferlait sur ces milliers d'îlots
Que des vagues d'azur la blanche écume allaite,
Le navire volait comme une escarpolette,
Et ses membres puissants, ses larges flancs d'athlète,
Craquaient sous l'étreinte des flots !

Mais ni les bruits du vent, ni la mer, ni l'orage,
Ne purent ébranler un instant mon courage ;
Car j'étais soutenu par un bien doux espoir :
Je savais, ô Méry, toi que j'aime et j'admire,
Que Marseille la grecque et la sœur de Palmyre
Était là, près des flots où son orgueil se mire ;
Je savais que j'allais t'y voir !!!

MÉRY

A CHARLES PONCY, OUVRIER MAÇON.

Aux bords où, comme toi, ta noble ville est née,
Chante, chante toujours la Méditerranée,
Cet océan d'azur des fortunés climats ;
Mèle ton harmonie à l'écume des lames,
A la voix du marin, aux murmures des flammes
Qui volent aux cimes des mâts.

Personne mieux que toi ne sonda le mystère
Que l'Océan confie à l'écueil solitaire,
Mieux que toi n'écouta l'éternel entretien

De la vague et du roc, ces artistes sublimes,
Qui, perdus sans témoin aux déserts des abîmes,
N'ont d'autre regard que le tien.

Tu sais, bien mieux que nous, les secrets de ces drames,
Où parlent tour à tour les voiles et les rames,
Les câbles amarrés à l'anneau du rempart,
Et l'hymne nuptial qu'entonne la tourmente
Lorsque, pour embrasser son orageuse amante,
Le vaisseau lève l'ancre et part.

Ton oreille a connu toutes ces mélodies
Qui s'exhalent des flots par les pins applaudies,
Lorsque, penchés sur eux, ces beaux arbres vivants,
Laissant tomber du ciel des paroles humaines,
Semblent battre des mains sur les vastes domaines
Où chantent les eaux et les vents.

Tu sais, lorsque l'écho du rocher la répète,
Dans ton souffle saisir la voix de la tempête,
Et la jeter au fond de tes vers mugissants ;
De sorte que celui qui te lit sur la rive
Ne sait pas si la voix de l'ouragan arrive
De la mer ou de tes accents.

Ton regard a surpris, quand les flots sont tranquilles,
Le travail des deux mers aux bords des deux presqu'îles,
Double miroir d'azur, double miroir changeant.
L'énigme intérieure à tes yeux s'est ouverte ;
Ici la mer s'endort sur un lit d'algue verte,
Et là sur le sable d'argent.

Tu sais dans nos étés, sous nos zones torrides,
Tu sais quels vifs éclats la mer donne à ses rides,
Lorsque midi nous livre aux somnolents ennuis ;
Lorsque le grand soleil, divin foyer des mondes,
Semble, au milieu du jour, prodiguer sur les ondes
Toutes les étoiles des nuits.

Tu sais aimer Toulon, la ville des fontaines ;
L'arsenal, où, du bout de ses longues antennes,
Le vaisseau boit l'eau douce, assis au flot amer ;
Et la rade, où les monts entourent comme un cadre
Cette toile d'azur que déchire l'escadre,
Flottante cité de la mer.

La mer est une femme : elle ne se révèle
Dans ses mille beautés, beauté toujours nouvelle,
Qu'à des adorateurs recueillis et fervents

Qui lui chantent des vers le long de ses rivages,
Et savent les graver sur les roches sauvages,
Et non sur les sables mouvants.

Cette création immense et solennelle,
Qui porte tout prodige et toute vie en elle,
Est à toi. Ce n'est pas pour des regards distraits
Que Dieu trempa sa main dans cette mer bénie,
Et fit ce tableau d'or, d'azur et d'harmonie,
Tout rempli de divins attraits.

La foule, en ses ennuis tristement amusée,
Va voir la mer pendue aux cadres d'un musée.
Laisse courir la foule et ne l'imite pas!
La grande mer, qui veut l'infini pour domaine,
Est à toi. Va fouler, quand finit ta semaine,
Son sable amoureux de tes pas.

Travaille, en attendant des semaines de fête !
La truelle est un sceptre en tes mains, ô poëte!
Personne dans Toulon n'est plus heureux que toi.
Gagne le pain du jour avec l'obole due,
Va ! la planche de chêne à tes pieds suspendue
Vaut mieux que le trône d'un roi !

MÉRY.

PETIT ÉPILOGUE AUX TOULONNAIS.

J'ai tenu mon serment! Voilà le livre, amis,
Qu'en des jours plus heureux je vous avais promis.
Depuis, j'ai des douleurs subi la dure épreuve,
Et les calmes plaisirs dont l'étude m'abreuve,
La paix d'un doux hymen, ma muse et mes travaux,
N'ont pu chasser la nuit où m'ont plongé mes maux.

Pourtant j'espère en Dieu pour calmer ces souffrances,
Pour ramener mon cœur aux fortes espérances,
Pour me fortifier contre un noir souvenir;
Contre mon triple deuil [1] qui ne doit plus finir.

[1] Ma mère, sa sœur et ma fille.

A mes doubles travaux je veux rester fidèle,
Et bien des fois encore, au bruit de la truelle,
Dans nos bruyants chantiers, à tous les vents ouverts,
Je mêlerai le bruit harmonieux des vers.

Faire aux champs du labeur fleurir la poésie,
Travailler et chanter, voilà toute ma vie ;
Et, sous notre beau ciel vivre avec vous toujours,
Voilà tous mes souhaits, voilà tous mes amours.

Ma vie, au sein de vous, coule libre et contente ;
Les royales cités, la fortune qu'on tente,
Les voyages lointains où l'on va recueillir
Des souvenirs puissants que rien ne peut vieillir,
Et la gloire, la gloire, attrayante sirène
Dont chacun veut grossir le cortége de reine,
Rien ne m'éloignera de ces bords radieux
Que baise avec amour le flot mélodieux.
Ce bonheur fugitif, qu'un songe idéalise,
Sous notre ciel heureux pour moi se réalise,
Et le vent parfumé qui descend de nos monts,
Les brises de la mer que boivent nos poumons,
Le chant des golfes bleus que nos hivers tourmentent,
Sont la source divine où mes jours s'alimentent.

Oui, j'aime notre golfe à l'éclatant azur.
Chaque pas, sur ces bords, m'improvise un Tibur.
Aux caprices des vents je livre mes pensées,
Et sur l'aile des vents, ces graves insensées
Jusqu'au delà des cieux étendent leur essor,
Comme pour y chercher d'autres mondes encor.

J'aime mon beau pays, dont la nature encadre
La tête par les monts, les pieds par notre escadre,
Archipel de vaisseaux sur nos flots suspendu,
Ce bras droit de la France à l'Orient tendu!
Nos vieux quais, abrités contre la mer foraine,
Et devenus le seuil de la France africaine;
J'aime, j'aime Toulon, car en lui j'ai trouvé
Un peu de ce bonheur qu'enfant j'avais rêvé,
Parce que loin de lui l'ennui sombre m'écrase,
Parce que son soleil me féconde et m'embrase;
J'aime, j'aime Toulon, et mon cœur et ma voix
Ont chanté ses splendeurs une seconde fois.

Mais, je l'avoue encor, mon ardeur est passée.
L'âge, en la mûrissant, a vieilli ma pensée,
Et ma muse, jadis avec joie arrivant,
Hélas! à mes appels reste sourde souvent;

Et cette douce vierge, étoile de ma vie,
Qu'avec tant de ferveur ma jeunesse a servie,
Devant les grands malheurs qui sont tombés sur moi,
Est remontée au ciel toute pâle d'effroi.
Mes frères, mes amis, si ma sainte patronne
Ne redescend jamais de son céleste trône,
Que mes derniers accents, de leur faiblesse absous,
Soient, comme leurs aînés, bien accueillis par vous.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
Préface	7
Aux souscripteurs de mon premier volume	39
Aux Ouvriers maçons	47
Image	53
Sonnet	55
Aspiration	57
Pensée	61
Ballade	63
Vers à un papillon qui, dans une promenade publique, s'était posé sur le front d'une jeune fille	67
L'Ange et le Poëte	71
Image	76
Au cap Sicier, un soir que *** s'y promenait	77
Aux Maçons	80
Sur le bal donné aux Anglais	83

Pages.
Portrait de Forçat à vie..... 86
Le Forçat poitrinaire..... 88
Délire..... 91
Le Maçon et l'Oiseau..... 94
A la Lune..... 96
La mort d'un Galérien..... 99
Romance..... 110
Vendredi saint..... 112
Au rore boréale..... 114
A Joseph Autran..... 120
A D***..... 130
Le Rossignol..... 132
Les Ruines de Laverne..... 140
Influence du tabac sur ma poésie..... 146
Byron à Albano..... 149
Torrents..... 151
Ma Pensée..... 153
Promenade sur mer..... 155
L'Ilot..... 163
Deux âmes dans le ciel..... 165
A Charles Ferrand, à bord de la goëlette de guerre *la Comète*..... 166
Froid..... 169
Le Riche..... 172
Échappée de mer à Saint-Mandrier..... 173
*****..... 174
Matinée en rade..... 176
Un soir de fête..... 180
Nuit en mer..... 183
A un enfant endormi au bord de la mer..... 189
A Vinçard..... 191
Poisson volant..... 196
Ossian..... 197
Étisie..... 205
Réponse à des invitations..... 207
Bouquet de violettes..... 210
Du Lazaret de Toulon..... 211

Pages.
Lendemain d'orage..... 215
A Désirée..... 218
La Harpe des Tempêtes..... 221
Ma Mère et mon Enfant..... 226
L'Océan..... 232
A Lauret..... 240
A Guillaume Clouareck, vieux soldat de l'Empire..... 244
La Rose foulée..... 248
Belles de nuit..... 250
A Béranger..... 252
A L. J..... 260
L'Union..... 263
A une jeune Fille..... 268
A Méry..... 270
Méry, à Charles Poncy, ouvrier maçon..... 274
Petit Épilogue aux Toulonnais..... 278

FIN.

19
2168×3

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Otta
Date due

CE

a39003 002502689b

CE PQ 2382
.P88C4 1844
COO PONCY, CHARL LE CHANTIER.
ACC# 1226031